



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Storage

848

C91

1779

v.2











Œ U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M O N S I E U R

D E C R É B I L L O N , F I L S .

*Nouvelle Édition revue & corrigée.*

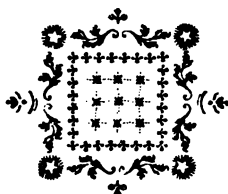
---

---

T O M E S E C O N D .

---

---



A M A E S T R I C H T ,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL.  
Roux, Imprimeurs-Libraires, associés.

---

---

M. D C C . L X X I X .







GL / E.111r  
Nift  
Henry B. Joy  
12-1-58

L'ÉCUMOIRE,  
OU  
TANZAI  
ET  
NÉADARNÉ.



ПРОТОКОЛ  
О  
ПРОВЕДЕНИИ  
УЧЕБНОГО  
ЭКЗАМЕНА



Œ U V R E S

C O M P L E T T E S

D E

M O N S I E U R

D E Ç R É B I L L O N , F I L S .

*Nouvelle Édition revue & corrigée. !*

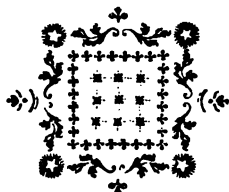
---

---

T O M E   S E C O N D .

---

---



A M A E S T R I C H T ,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL.  
ROUX; Imprimeurs-Libraires, associés.

---

---

M . D C C . L X X I X .



THE  
JOURNAL  
OF  
THE  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND  
VOLUME 34  
PART 1  
1904  
LONDON  
PUBLISHED BY THE INSTITUTE  
11, BEDFORD SQUARE, W.C.1



# T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Volume.

<b>P</b> R É F A C E.	page j
CHAP. I. <i>De l'Origine de ce Livre.</i>	ibid.
CHAP. II. <i>Comment ce trésor a passé en France.</i>	iiij
CHAP. III. <i>Inconvénients auxquels il a fallu remédier. Eloge du dernier Traducteur.</i>	vj

## L I V R E P R E M I E R.

CHAP. I. <i>Ce que c'est que le Prince Hiäouf-Zélés-Tanzai.</i>	9
CHAP. II. <i>Retour du Prince. Assemblée du Conseil. Proposition de mariage. Arrivée des Princesses ; leurs agaceries ; comme quoi reçues.</i>	15
CHAP. III. <i>Amour du Prince. Sagesse inouïe de Néadarné.</i>	21
CHAP. IV. <i>Choix de Tanzai. Présent de l'Ecumoire.</i>	29
CHAP. V. <i>Dépit de Roussa Blaffarda ; sur quoi fondé. Quelle est la consolation qu'on lui promet , &amp; qui.</i>	37
	a liij



## T A B L E.

CHAP. VI. <i>Jour des Noces. Toilette de Nédarné.</i>	42
CHAP. VII. <i>Suite du jour des Noces. Essai de l'Ecumoire. Colere &amp; refus de Saugrénutio.</i>	48
CHAP. VIII. <i>Vengeance de Concombre. Retour au palais : ce qu'on y apprend.</i>	56

## L I V R E S E C O N D.

CHAP. IX. <i>Nuit des Noces.</i>	63
CHAP. X. <i>Suite de la nuit des Noces. Tour que joue l'Ecumoire à Tanzar.</i>	67
CHAP. XI. <i>Evénements peu intéressants. Conseil rassemblée ; à quoi il sert.</i>	72
CHAP. XII. <i>Oracle du Singe. Départ du Prince.</i>	76
CHAP. XIII. <i>Aventure miraculeuse de la Fête du Chauderon.</i>	79
CHAP. XIV. <i>Arrivée du Prince dans l'Isle des Cousins.</i>	83
CHAP. XV. <i>Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.</i>	90
CHAP. XVI. <i>Illusion. Bonheur du Prince Ivanoui. A quel prix on le lui rend.</i>	96
CHAP. XVII. <i>Nuit délicieuse de Tanzar.</i>	101
CHAP. XVIII. <i>Le moins amusant du Livre.</i>	109



## T A B L E.

CHAP. XIX. Bagatelles trop sérieusement traitées.	115
CHAP. XX. Retour du Prince à Chéchiap.	126
CHAP. XXI. Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.	132
CHAP. XXII. Ce qui fit que le Prince se fâcha.	139
CHAP. XXIII. Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.	145

## LIVRE TROISIEME.

CHAP. XXIV. Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.	153
CHAP. XXV. Comme le précédent.	162
CHAP. XXVI. Qui ne dément pas les deux autres.	177
CHAP. XXVII. Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.	187
CHAP. XXVIII. Malice de Jonquille. Comment Moustache la tourne à son profit.	194
CHAP. XXIX. Conversation intéressante de Moustache & de la Princesse.	202
CHAP. XXX. Intéressant, s'il est bien traité.	214
CHAP. XXXI. Qui ne sert qu'à allonger l'Ouvrage.	224
CHAP. XXXII. Où l'on verra, entre	



# T A B L E.

<i>autres choses , combien la Musique a dégénéré.</i>	232
CHAP. XXXIII. <i>L'Opéra.</i>	239

## LIVRE QUATRIEME.

CHAP. XXXIV. <i>Combien il est dangereux pour les Femmes d'être peureuses.</i>	250
CHAP. XXXV. <i>Qui prépare à de grandes choses.</i>	263
CHAP. XXXVI. <i>Distraction de la Princesse.</i>	272
CHAP. XXXVII. <i>Qui apprendra aux Prudes , qu'il est des occasions dangereuses.</i>	285
CHAP. XXXVIII. <i>Où le Lecteur lira des choses qu'il prévoit depuis long-temps.</i>	295
CHAP. XXXIX. <i>Plus nécessaire qu'agréable.</i>	303
CHAP. XL. <i>Comme quoi les plus fins y sont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différends sur l'Ecu-moire terminés à l'amiable. Fin de l'histoire.</i>	314

Fin de la Table.

P R É F A C E.





# PRÉFACE.



## CHAPITRE I.

### De l'Origine de ce Livre.

*C*ET Ouvrage est, sans contredit, un des plus précieux monuments de l'Antiquité; & les Chinois en font un si grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au célèbre Confucius. En effet, pour la sagesse des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la singularité des événements, & l'ordre qui y est répandu, ils n'ont pu se dispenser de l'en croire l'Auteur, ou du moins de souhaiter qu'il le fût. Ce Livre, cependant, est de Kilo-ho-ét, personnage illustre, antérieur à Confucius de plus de dix siècles, premier Mandarin de la Loi, revêtu des Emplois les plus grands, & connu à la Chine par un grand nombre d'Ouvrages historiques, politi-

A



ques & moraux. Un *savant Chinois* (\*) qui a fait, il y a quatre cents ans, l'*Histoire Littéraire de sa Patrie* avec une exactitude admirable, a prouvé, par des raisons invincibles, que *Kiloho-él* étoit seul l'*Auteur* de ce Livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un fragment d'une *Histoire* plus longue, un *essai*, pour ainsi dire, de celle de tout un peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet, ne nous sont pas connues. Quelque honneur que *Kiloho-él* ait attendu de ce commencement, qui ne forme que l'*Histoire particulière d'un Prince*, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne langue *Japonoise*, sur un *Manuscrit très-vieux*; & l'*Auteur Japonois* l'avoit lui-même traduit de la langue des *Chéchianiens*, Peuple qui, dès ce temps-là, ne subsistoit plus.

Le *Japonois*, dans un endroit, assure que sa Nation tenoit à honneur de descendre des *Chéchianiens*: mais il semble n'être pas de cet avis, parce que de son temps même, il ne restoit aucune preuve de cette descendance, & qu'il croit, en *Auteur judicieux*, qu'une chose aussi importante ne peut être trop bien constatée. Il entre même sur

---

(\*) *Cham-hi-hon chu-ka-hul-chi. Hist. Litt. de la Chine, Pékin, 1306, p. 155, prem. Vol.*



est article dans une dissertation que Kilo-ho-é n'a point traduite, parce qu'elle n'éclaircissoit rien. Il seroit plus difficile aujourd'hui de savoir ce qui en est. Sous le bon plaisir du Lecteur, on passera donc à des faits d'une discussion plus aisée.



## C H A P I T R E II.

Comment ce Trésor a passé en France.

UN Hollandois, homme d'esprit, se trouvant à Nankin il y a près de cent ans, fut obligé, par ses affaires, d'y demeurer assez de temps pour pouvoir apprendre passablement le Chinois. Dans le temps que pour s'y former davantage il cherchoit à faire une traduction, ce Livre lui tomba entre les mains; il l'admira, l'entreprit, & parvint, après un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois; mais très-imparfaitement, selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au Public, il repassa en Europe, & laissa son Ouvrage au savant Jean-Gaspard Crocovijs-Putridus, de Leipzig, son ami intime, & connu dans la Littérature par la dispute qu'il a eue



avec Emmanuel Morgatus, sur une chose importante. Il s'agissoit de savoir si les meutes de la chaste Liane étoient composées de chiens, & de chiennes, ou seulement de l'un ou de l'autre sexe de ces animaux. Après des contestations très-vives, la palme demeura à Putridus, qui prouva, par des raisons tirées de la pudeur de la Déesse, & par les témoignages des plus grands hommes de l'Antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des chiennes. Le Hollandois arriva dans le temps que Putridus étoit complimenté par tous les Doctes d'Allemagne, sur l'important service qu'il venoit de rendre à la République des Lettres ; il le pria de commenter sa traduction Chinoise. Crocovicus la traduisit en Latin, l'enrichit de Notes & de Commentaires, & il étoit près de la donner au Public en trois Volumes in-folio, lorsqu'une mort prématurée enleva ce savant homme. Balthazar Onerosus, & Melchior Insipidus, ses neveux héritiers des biens & de la science profonde de leur oncle, augmentèrent encore son Livre, le commenterent, éclaircirent ses Notes, en ajoutèrent des nouvelles, comparèrent les leçons, restituèrent les passages, & le faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq Volumes in-folio, lorsque la peste les emporta. Leurs enfants, moins érudits,



## P R É F A C E.

V

*Et hors d'état peut-être de subvenir aux fraix d'une édition de cette importance, vendirent l'Ouvrage de leurs peres à un Noble Vénitien qui se trouva pour-lors à Nuremberg. Ce Seigneur, nommé Annibal, Julio, Scipione, Buz-è-via, de gli Tasanari, de retour à Venise, le traduisit en sa langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très-imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition : aidé par un Frere Servite, Et tous deux s'aidant d'un Dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en langue Vénitienne. Si Son Excellence Buz-è-via avoit pu profiter des remarques savantes dont les Allemands avoient orné cet Ouvrage, la France l'auroit plus complet, Et mille choses qui ont besoin d'éclaircissements, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réussi à cette dernière traduction. Le Vénitien est un jargon difficile à entendre, Et le Traducteur François avoue que dans le Toscan même, il y a bien des termes qui l'arrêtent. Ce qui ne paroitra pas extraordinaire, quand on saura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, sous un François de ses amis qui n'avoit été à Rome que six semaines.*



## CHAPITRE III.

Inconvénients auxquels il a fallu remédier. Eloge du dernier Traducteur.

**O**N peut aisément inférer des différentes mains par lesquelles ce Livre a passé, qu'il doit lui rester peu de ses graces nationales; & je ne sais, à tout prendre, s'il en sera moins bon. Les Livres Orientaux sont toujours remplis de fatras & de fables absurdes; les Religions des Peuples de l'Orient ne sont fondées que sur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui seroient aussi ridicules pour nous, qu'ils sont vénérables pour eux. Ces religieuses folies donnent à leurs Ecrits un air bizarre, qui a pu plaire dans sa nouveauté, mais qui est trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes sortes de personnages, ils mettent en œuvre les Génies & les Dives; on les trouve dans leurs plus sérieuses Histoires; & si quelqu'un de leurs Héros est dans quelque grand danger, c'est un Dive qui l'y a plongé, c'est une Ginne qui l'en



retire. Ces *Etres imaginaires* fondent & dénouent les trois quarts de leurs *Livres* ; & quoiqu'ils donnent souvent lieu à des événements singuliers , on s'ennuye de ne voir jamais sur la scène que ces mêmes *Acteurs* , & cela marque une stérilité d'imagination qui impatiente. D'ailleurs , leur façon de narrer est remplie de métaphores , & de certains tours , que la simplicité de notre langue ne permet de rendre ni avec exactitude ni avec agrément. La traduction d'un livre Oriental en François , est donc un Ouvrage plus difficile qu'on ne pense. Quoique celui-ci ait été traduit du Vénitien , on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur *Annibal* a tout confondu , & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits , comme on peut croire que *Kiloho-ét* l'avoit fait. Au nom de *Ginne* peu connu parmi nous , j'ai substitué celui de *Fée* , dont nous faisons communément usage. Où j'ai pu retrancher les noms barbares , je l'ai fait. La *Ginne Hic-nec-sic-la-ki-ha-tipophetaf* formoit un nom tout-à-fait insupportable à prononcer , je l'ai changé ; en un mot , je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage parfait , & je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli , en quantité d'en-

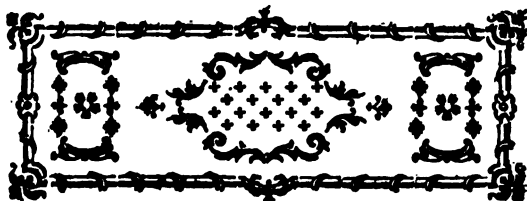


droits, de réflexions également neuves & judicieuses. Il est écrit avec un soin, une netteté & une précision merveilleuse; & je suis persuadé que Kilohé-té est infiniment inférieur à cette traduction, quoique faite d'après une langue que je n'entends presque pas.

Pour le fond, il peut être extravagant; mais c'est vraisemblablement la faute de l'original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois, la régularité & ce goût qui brillent dans nos Auteurs François, qui, toujours compassés, sont presque toujours fort raisonnables, & froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sais quel précepte d'Horace, que de bon cœur je mettrois ici, si je m'en souvenois parfaitement; mais cet Horace prétend que la raison soit égayée, & n'ordonne pas qu'on ennuye ses Lecteurs à force de sagesse. Je suis, au fond, très-persuadé que ceux de nos Auteurs que nous trouvons si arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, & pécher un peu plus contre les règles. Leurs Ouvrages en seroient moins décents; mais plus agréables, & mieux lus.







TANZAI

ET

NÉADARNÉ.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

*Ce que c'est que le Prince Hiaouf-Zékr-  
Tanzai.*

DANS la grande Chéchianée,  
pays aujourd'hui perdu par  
l'ignorance des Géographes,  
régnoit autrefois un Roi, nom-  
mé Cphafou Céphaès, nom qui signifioit  
dans la langue du pays, aussi ignorée à

A v



présent que la langue Punique, *bonheur du peuple*. Nom auguste que le hasard & la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce Prince ne se voyoit pour succéder à sa vaste puissance qu'un seul fils, pour lequel les Chéchianiens avoient un respect extraordinaire, & qui, dès ses plus tendres années, faisoit, sans qu'ils fussent bien pourquoi, leurs plus chères espérances. En ce temps-là les Fées gouvernoient l'Univers.

On n'ignore pas que ces Intelligences consultant plus le caprice que la raison, en devoient assez mal régler la conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes ; & quiconque peut faire tout ce qui lui plaît, ne détermine pas toujours ses volontés sur la justice. C'est ce qui arrivoit aux Fées : elles étoient en grand nombre, connoissoient peu entre elles la subordination : leur sexe, les intérêts qui l'animent, peu importants quelquefois, mais toujours vifs ; la jalousie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaisie qui, pour des Déesse femelles, est un mobile considérable, faisoient naître entre ces puissances les guerres les plus sanglantes.



Le fils de Céphaès avoit été reçu , en venant au monde , par la grande Fée Barbacela , protectrice déclarée de sa maison , depuis un temps immémorial. Elle donna au jeune Prince , à cause de sa grande beauté , le nom de Hiaouf-Zélès-Tanzaï ( rival du Soleil ) , & le doua en même-temps de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il savoit tout sans avoir rien appris : chez les personnes d'un haut rang , ce n'est pas chose rare qu'elles croient tout savoir ; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là , & ses talents étoient effectifs. Il possédoit à un point égal la Poésie , la Peinture & la Musique ; le Lyrique , l'Epique , le Dramatique ne lui coûtoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réussissoit pas moins dans le Badin & le Puérile ; & le Madrigal , l'Epigramme , l'Elégie , l'Ydylle , l'Eclogue , l'Anagramme , & les Bouts-rimés lui étoient aussi familiers que le reste. Cependant , comme il n'est pas de génie universel , il ne put jamais parvenir à faire des Acrostiches. Quoique son goût le plus déterminé fût pour la Poésie , il ne négligeoit pas les autres arts ; tous les curieux de Chéchiân avoient de ses tableaux dans leurs



cabinets , & tous les *ex voto* du grand Temple n'étoient peints que par lui. On représentoit à Chéchian des Opera dont il avoit fait lui-même la musique & les paroles. On ne sauroit nier qu'il n'eût le meilleur goût du monde , & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la vielle sur tous les autres instruments. Il avoit une si vive passion pour elle , que Céphaès , qui adoptoit aveuglément tous les caprices du Prince , avoit fait suspendre dans les tours des temples de Chéchian , au-lieu des timbales qui appelloient auparavant les peuples à la priere , des vielles d'une grosseur énorme. Des Princes du Sang avoient été chargés du soin d'en jouer dans les occasions nécessaires , & pour cela ils étoient décorés du titre suprême des Grands-Viellours de l'Etat : cette charge devint une des plus grandes du Royaume , & le plus ancien des Viellours étoit déclaré Connétable. Le Roi, pour donner à cette dignité un plus grand lustre , honora ceux qui en étoient pourvus , de la culotte de peau d'ours garnie de marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre , mais qui , selon les préjugés de ce peuple , étoit la marque de la plus particulière



distinction. Tanzaï répondit aux bontés de son pere avec cet attachement que donne une excellente éducation ; aimé des peuples qu'il devoit un jour gouverner , l'objet des attentions de la grande Fée Barbacela , l'admiration de toute la terre , rien ne paroissoit manquer à son bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre , & il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La Fée ; sur je ne sais quels accidens dont le Prince étoit menacé , s'il almoit , ou s'il se marioit avant que sa vingtieme année fût accomplie , lui avoit expressement défendu l'un & l'autre , jusques au temps où le destin le laissoit maître de lui-même : ces ordres étoient précis , & il étoit aussi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir , qu'il lui étoit difficile des'y soumettre. Comment , dans une Cour où tout respiroit le plaisir , où les femmes joignoient à leurs agréments ce que la coquetterie a de plus séduisant , où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les desirs & de les satisfaire , un Prince jeune , aimable & sensible , pouvoit-il garder longtemps son indifférence ? C'étoit en vain qu'il auroit pu s'en flatter. Aussi , Tanzaï sentant combien pour quelqu'un il



qui la vertu est recommandée , la Cour est un séjour très-pernicieux , & accablé par-tout ou de regards tendres , ou de déclarations pressantes , résolut enfin d'en sortir , de se retirer dans un palais qu'il avoit sur les bords de la mer , & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette résolution surprit extrêmement : on ignoroit les raisons de cette retraite , & les femmes qui en furent choquées , répandirent des bruits fort défavantageux à Tanzaï , qui ne les sut pas , ou qui ne s'en embarrassa guere. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette solitude , & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loïn de ce sexe charmant qui l'occupoit déjà tout entier , rien ne l'amusoit , les ressources de son esprit lui devinrent inutiles : moins il connoissoit le plaisir d'aimer , plus il s'en formoit une image flatteuse. Cette union si tendre de deux cœurs que souvent il avoit peinte dans ses ouvrages , ces transports , cette volupté si vive de l'amour , devinrent enfin le seul bien dont il voulût jouir. Son ennui ne faisant qu'augmenter , il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit , & retourner à Chéchian & se marier , quelque



chose que le destin pût en dire. Barbacela n'oublia rien pour le détourner de cette idée ; mais malgré ses remontrances , il fixa le jour de son départ. La Fée , sans l'abandonner à son sort , le plaignit , & résolut de se servir de toute sa puissance , & pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver , ou pour les soulager du moins. Les Lecteurs assez patients pour continuer cette histoire , verront dans la suite combien servirent au Prince les précautions de la Fée.



## CHAPITRE II.

*Retour du Prince. Assemblée du Conseil. Proposition de mariage. Arrivée des Princesses ; leurs agaceries ; comme quoi reçues.*

**L**E retour du Prince , donna lieu à de nouvelles conjectures , & fut pour les politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnements & de chimères. Le peuple , qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux ac-



tions de son Souverain, que quand elle lui est le plus cachée, s'épuisa en considérations, & ne devina pas plus les motifs du retour, que ceux de l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, & il n'y en eut pas une qui ne crût que Tanzaï, brûlé d'un feu secret que sa fierté avoit en vain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Mais à propos de quoi cette réserve? Dans un rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, & les Princes sont-ils faits pour un amour timide? Leurs idées n'étoient cependant pas sans fondement. Le Prince étoit dévot : les personnes de cette espece peuvent être tentées; mais elles voient leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, & ne s'opposent à leur chute qu'autant qu'elle ne peut point être ignorée. Combien ne doit-on pas de prudes à la crainte de l'éclat! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélès, la gouvernante croyoit ses droits les mieux fondés, & ne doutoit pas qu'au moins par reconnaissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ses premiers soupirs, ou ses premières fantaisies. Les Co-



quettes les plus expérimentées de la Cour se disputèrent aussi sa conquête, & étalèrent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux femmes, en mines & en façons. L'indifférence du Prince n'en fut pas ébranlée : il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tint rien de l'art, & qu'il pût, sans l'offenser, voir devant sa toilette. Il proposa même cette épreuve : elle embarrassa les prétendantes, quelque bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes ; & elles aimèrent mieux renoncer au cœur de Tanzaï, que de se montrer à ses yeux telles que les laissoient les veilles de la Cour, & les fatigues de leur état.

Le Roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils ; & comme c'étoit une affaire importante, il voulut en conférer avec son Conseil. Les Ministres Etrangers proposerent chacun la fille de leur Maître ; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette alliance ; mais Céphaës ne jugeant pas que son fils pût épouser douze Princesses, se trouva irrésolu sur le choix. Les Rois dont on lui offroit les filles étoient extrêmement puissants ; il étoit dangereux de les mécontenter, & l'on n'en



pouvoit contenter qu'un : jamais matière plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse du Conseil. Celle du Prince, supérieure à tout, lui suggéra alors un parti convenable au bien du Royaume, & à la majesté des Rois voisins : il proposa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian la Princesse qu'on lui destinoit pour épouse ; qu'elles restassent toutes à la Cour treize semaines ; qu'il en employeroit douze tour-à-tour auprès d'elles , ou pour mieux juger de leur mérite , ou pour leur laisser la liberté de décider sur le sien ; que la treizieme semaine , après avoir pesé mûrement la beauté de leurs personnes , ou la douceur de leurs caracteres , il déclareroit son choix : qu'en agissant de cette façon , aucun des Souverains dont il étoit question , ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur alliance , puisque les seuls agréments le détermineroient. Le Conseil applaudit à la résolution du Prince ; les Ministres en firent part à leurs Maîtres , qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le palais les beautés qui alloient l'occuper, & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus superbes signalerent le plaisir



qu'on avoit de les voir : on représenta divers Opéra du Prince, qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup d'œil, trouvant les Princesses également aimables, auroit bien voulu les épouser toutes; mais le respect des Loix le retint, & il se contenta de leur faire, tant en Prose qu'en Vers, les plus jolis compliments du monde. Si les Princesses lui avoient plu, aucune de ses graces ne leur étoit échappée; il plut à toutes, & cette conformité de sentimens augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déjà les unes pour les autres. On fait assez de quoi les femmes sont capables, quand elles ont envie de s'enlever un amant : mais comme on n'a jamais vu un homme seul être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes, on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médisance entre elles qu'on n'en voit d'ordinaire : par conséquent, douze fois plus de minauderies qui tournoient toutes au profit du Prince, que ce manège ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de re-



garder , les autres , pour enchérir , devenoient louches , se faisoient remonter la bouche aux yeux , ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste : car sachant que Tanzaï se piquoit de toutes sortes d'arts , elles étoient toutes Poëtes , Peintres , Musiciennes , &c. & l'on ne sauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottes choses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient cru injuste , voulut que le sort décidât entre elles de leur rang , & dispensa son temps de façon , que dans la journée , il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette , lui donnoit la main partout , mangeoit avec elle ; mais le soir , aux spectacles , ou au cercle , il voyoit toutes les autres ; & c'étoit alors que ces rivales l'examinoint , lui trouvoient un air contraint & ennuyé , & jugeoient à sa physionomie que la Princesse en place étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures , & les manieres de Tanzaï , quoique son cœur se fût déjà déterminé , étant les mêmes pour toutes , devoit



les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.



### CHAPITRE III.

*Amour du Prince. Sagesse inouïe de Néadarné.*

ONZE semaines s'étoient déjà passées, & la Princesse qui échoit à Tanzaï pour la dernière, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé, son amour étoit su de la Princesse; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentiments de Tanzaï, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzaï n'auroit pu faire un plus beau choix. Le soin que toutes les Princeses prenoient de l'imiter, la jalousie qu'elles avoient contre elle, prouvoit assez son mérite: il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour; mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendit que le sort l'appro-



chât d'elle. Enfin, cet instant heureux venoit d'arriver. Pressés tous deux de s'expliquer ce qu'ils sentoient, de savoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la première fois du bonheur suprême de s'aimer sans contrainte, ils ne purent dissimuler leur joie.

Néadarné (c'est ainsi que s'appelloit la Princesse) justifioit les desirs de Tanzaï. C'étoit une brune, qui possédoit, avec les agréments particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les blondes. Ses yeux noirs étoient extrêmement vifs; mais depuis qu'elle avoit vu le Prince, une tendre langueur en paroissoit modérer l'éclat. Sa bouche, qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choses les plus brillantes, ou les plus sensées, étoit agréablement coupée, & ornée des plus belles dents du monde. Sa taille haute, droite & majestueuse, étoit en même-temps noble & libre. Ses jambes & ses mains, tournées par les Graces, donnoient sur tout le reste les préjugés les plus avantageux. Toutes ses actions, tous ses discours avoient une grace inexprimable; elle n'avoit recours, pour plaire, soit pour sa figure, soit pour son



esprit, ni à cette pétulance affectée, qui est toujours aux dépens de la raison & de la bienfiance, ni à ces mots entortillés, & à ce fade jargon qui devraient être par-tout aussi méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émue à cet objet !

Tanzaï ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa Princesse, que, pressé par les mouvements de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné, aussi inquiète que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzaï faisoit en chantant amoureusement des impromptus qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment : mais craignant que la décence ne fût blessée si elle paroissoit à la fenêtre, & ne voulant pas, d'un autre côté, qu'elle lui fît perdre l'occasion de parler au Prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Néadarné, qui ne l'avoit vu auprès de ses rivales commencer la journée que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien



de ce commencement. Le Prince l'aborda avec ce trouble & cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la Princesse s'étoient retirées. Comment s'y feroit-elle opposée ? la loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle , il n'en fut d'abord que plus timide : long-temps ses yeux seuls parlèrent de son amour , & la Princesse les entendit mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinents & doux , que la sottise des hommes & la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce silence devoit pourtant cesser : on admire quelque temps , mais enfin on parle de ce qu'on admire ; & ce que la Princesse montrait d'appas aux yeux de Tanzaï , lui offroit une source intarissable de plaisir & de louanges. Il se détermina. Puis-je espérer , lui dit-il en bégayant , & avec une contenance mal assurée , que vous ne vous méprendrez pas à mes soins , & que vous aurez assez de bonté pour y répondre ? Ah , Seigneur ! lui répondit-elle , s'ils sont sincères , que ne devez-vous pas en attendre ? S'ils le sont , ma Princesse ! ah que ce doute nous est injurieux ! En achevant ces paroles , il s'étoit



toit jetté aux genoux de Nédarné, qui, contente de son amant, l'écoutoit avec cette complaisance que donne l'envie d'être persuadée. Eh bien ! je vous crois, cher Prince, lui dit-elle tendrement ; & comment, avec l'amour dont je brûle pour vous, ne vous croirois-je pas ? Recevez, ajouta-t-elle, en lui tendant la main, les assurances de ma passion ; parlez-moi sans cesse de la vôtre : quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement ! Tanzaï, accablé de l'excès de ses plaisirs, baisoit la main de sa Princesse. Avec quel transport ne lui parla-t-il pas de la première impression que sa vue avoit faite sur lui, du dégoût qu'il avoit conçu pour ses rivales, de la peine qu'il avoit eue à se contraindre de son impatience ! combien de serments d'aimer toujours ! que d'amour éclatoit dans ses yeux ! Que la Princesse qui attachoit sur eux ses regards avides, y lisoit & y puisoit de tendresse ! Tous deux troublés, tous deux enivrés de délices, ne sentoient plus que leurs desirs.

Tanzaï, animé par tant de beautés, sûr d'être aimé, voulut profiter du désordre où il voyoit Nédarné. Il commença par un soupir qu'il acheva sur les le-



vres , où l'amour lui-même le porta : elle auroit assurément voulu s'en défendre ; mais il est douteux qu'en pareille occasion , on ait toutes les forces qu'on pourroit avoir. Un amant à qui l'on craint de déplaire , & qui n'a pas la même peur , est plus fort par votre foiblesse , que vous n'êtes foible par sa force. Quoi qu'il en puisse être , le Prince exigea qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris ; la vertu ne le vouloit pas , mais l'amour l'ordonnoit ; & il semble que l'une n'ait été imaginée que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre. Plus on a , plus on veut avoir ; un desir satisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un Amant ; sur ce qu'un lui permet , il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La Princesse étoit dans un de ces déshabillés si négligés , que , par la faute d'une épingle qui vient à sauter , on expose plus de choses qu'on n'en défendoit auparavant : une tunique qui s'ouvrit fit voir au Prince une gorge d'une forme si admirable , & d'une blancheur si éclatante , qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Néadarné avoit si long-temps combattu pour un simple bai-



fer, qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet qu'il découvrit, lui seroit sévèrement refusée. Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche: ensuite la Princesse & lui ne disant mot, ne se regardant plus, ne revinrent de leur saisissement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-elle fait? elle avoit de la vertu; mais dans une situation aussi embarrassante, tout ce que peut une femme vertueuse est moins de mettre un frein aux transports d'un Amant, que de se souvenir qu'elle doit le faire.

La réflexion est alors d'une foible ressource, s'il est vrai encore qu'elle puisse naître dans le sein du plaisir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle sauvé? La Princesse se trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la première fois qu'elle l'éprouvoit; & que faute d'expérience, elle ne pouvoit le combattre. La violence des desirs du Prince commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repoussa doucement; mais étoit-il en état de rien comprendre? Dans ce mouvement, sa jarretière,



peut-être mal attachée, tomba. Tanzaï, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le savoir-vivre, s'offrit respectueusement à la placer. Le lui refuser, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence, & lui donner plus d'envie de la ravir : elle y consentit donc, n'ayant pas le temps de mieux faire. Lui, qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque Dame que ce fût, ne sachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit su, de ne s'en pas souvenir, mit si maladroitement celle de la Princesse, que pour le coup, un cri lui échappa. Ses femmes venant à sa voix, le Prince fut contraint de se retirer. On demanda à la Princesse ce qui l'avoit obligée de crier. Le moyen de le dire ? les Princeses font ce qu'elles veulent. Elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des mesures contre les emportemens de Tanzaï : elle ordonna à ses femmes, en soupirant, de ne la plus laisser seule avec lui, quelque chose que la loi qu'il avoit imposée en souffrit ; & résolut par vertu de prendre contre Tanzaï toutes les précau-



tions que beaucoup d'autres femmes, après une semblable aventure, ne prennent contre leurs amants que par coquetterie.



## CHAPITRE IV.

*Choix de Tanzaï. Présent de l'Ecumoire.*

**C**eux qui ne connoissent que la nature & ses mouvements, croiront que si le Prince fut fâché de se retirer, la Princesse ne le fut pas moins de le voir sortir ; peut-être même penseront-ils qu'elle se reprocha d'avoir crié assez haut pour qu'on l'entendît de son anti-chambre. Ceux qui portent leurs réflexions plus loin, diront que sa vertu couroit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du Prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des Héros dont on transmet l'histoire à la postérité. Le Lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils auroient dû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que



sur ce qu'il pense qu'ils auroient pu faire : il se met de sang froid à leur place ; & dépouillé des passions qui les animoient , les absout ou les condamne , suivant le succès de leurs entreprises , & n'examine point si les circonstances leur permettoient le temps de délibérer , ou si leurs mouvements leur laissoient seulement celui d'entrevoir la réflexion. Entre les personnes qui lisent , il en est peu qui discutent les faits avec jugement ; & la plus grande partie de celles qui en sont capables , s'en acquittent souvent avec injustice. On ne manquera donc pas ici de raisonner , bien ou mal , sur Néadarné. Quoi qu'on en dise , qu'elle ait crié trop tôt ou trop tard , il est sûr qu'elle a crié ; & que bien des femmes en pareille occasion s'en tiennent à la menace , ou ne l'effectuent que plus tard & plus bas que la Princesse.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du Prince lui avoit causée , lorsqu'il revint lui annoncer qu'il sortoit du Conseil , où il avoit déclaré son choix. Enfin , divine Princesse , lui dit-il , vous allez être à moi : mon amour est trop violent pour s'assujettir aux loix qu'une



prudence timide , & aujourd'hui hors de saison , m'avoit fait croire nécessaires. On renvoye dès aujourd'hui les Princesses qui prétendoient à ma main. J'abrege les chagrins de cette cruelle semaine qui devoit me déterminer : je n'ai plus à voir d'objets que vous me rendez odieux ; tout se prépare pour mon bonheur , & rien désormais ne peut plus le reculer , puisque vous consentez à le faire. Ah ! Tanzaï , s'écria-t-elle , pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité ? Oubliez-vous que vous faites la mienne ? Le Roi , qui en ce moment entra chez Néadarné , interrompit la conversation. Il venoit marquer à la Princesse combien le choix que son fils avoit fait d'elle , lui étoit agréable. Ils réglèrent entre eux le jour des noces du Prince , & on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le Prince auroit bien voulu qu'il eût été moins éloigné ; mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe , qu'il falloit attendre ce temps-là pour que tout fut prêt. Toutes ces mesures prises , on annonça au peuple que Tanzaï prenoit pour épouse Néadarné , fille du grand Roi de Coapuchullm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréa-



ble , que ce Roi étoit en effet très-puissant , que ses Etats touchoient à la Ché-chianée , & que Néadarné en étant l'unique héritière , ils s'unissoient après la mort de ce Prince , sous Tanzaï , dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au Prince , & l'on attribua à sa profonde politique , ce qui n'étoit qu'un effet du hasard & de l'amour. Ce que le peuple avoit pris si bien , ne le fat pas de même par les Princesses : leur chagrin fut excessif , & il n'y en eut pas une qui n'en eût pendant huit jours la migraine & les yeux battus. Quelques Auteurs de ce temps-là avancent même ( ce qu'on peut cependant ne pas croire ) que la douleur de ces Princesses , & leur amour pour Tanzaï , allerent si loin , qu'il n'y en eut pas une qui ne lui fit proposer sous main un accommodement. Epris comme il étoit de Néadarné , il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre : peut-être même ce fait n'est-il pas vrai : ce qui est constant , c'est que sa sensibilité pour leur désespoir , ne lui fit pas changer de résolution. Au milieu de tant de joie , des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela , se firent sentir à Tanzaï. Il considéra que ,



sans la consulter , il avoit non-seulement choisi , mais même annoncé son mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punit , en cessant de le protéger , du peu d'égards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées , lorsqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât , il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait , lui dit-elle ; il est conforme à mes intentions : mais je souhaiterois que vous n'allassiez pas plus loin , & que vous attendissiez auprès de Néadarné , que vous puissiez la posséder sans risque. Le destin ne vous menace d'événements fâcheux , qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtième année accomplie , & vous pourriez. . . . Je fais , être céleste , interrompit Tanzaï , ce que votre prudence & votre bonté vont me conseiller ; mais je ne puis attendre. Si je ne possède pas bientôt Néadarné , je meurs. Quelque affreux que puissent être les coups que le destin me réserve , ils me le seront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le destin est fâché



que je me marie avant vingt ans , & je ne saurois croire qu'un événement qui lui importe aussi peu que celui-là , le détermine à me persécuter. Mon fils , répondit la Fée , ma science peut bien aller jusques à prévoir les ordres du destin ; mais la cause m'en est toujours inconnue. Vous devez cependant penser qu'il a ses raisons , & obéir sans les chercher ; c'étoit ce que j'attendois de vous , sans l'espérer. Vos malheurs ne seront que trop réels ; il est cependant encore , malgré votre mariage , un moyen de les éviter : le voici.

La Fée , à ces mots , tira de dessous sa robe une écumoire d'or de trois pieds de long , & dont le manche rond étoit de trois pouces de diamètre : le manche étoit percé , & le trou n'étoit que comme il le falloit , pour qu'une chaîne de pierreries le traversât. Quel est ce bijou ? demanda le Prince. C'est , reprit la Fée , ce que mon amitié vous réserve ; & voici l'usage que vous en devez faire.

Le jour de vos noces , vous trouverez auprès du Temple une petite vicille : saisissez-vous-en ; & quelque résistance qu'elle vous fasse , de quelque prière qu'elle use , enfoncez-lui , sans



pitié, le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, Altesse Éthérée, dit le Prince, où trouverai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir ? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous, reprit la Fée : aussi ne vous dis-je pas que la vieille ne souffre pas à soutenir cette opération. Ce n'est pas tout. Dans l'instant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette vieille, vous irez le porter au Grand-Prêtre, à qui vous ferez la même chose. Le Grand-Prêtre ! s'écria le Roi ; il n'y consentira jamais : avaler le manche d'une écumoire ! Je ne fais, reprit le Prince, ce qu'il fera ; mais à sa place, aucune puissance ne m'y forceroit. C'est cependant ce qu'il faut tâcher qu'il fasse, dit la Fée, non par la violence, mais par la persuasion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle seroit pourtant plus sûre, reprit Tanzaï, que tout ce que vous dites. Mais supposons qu'il y consente, à quoi cela me servirait-il ? A détourner, répondit la Fée, les malheurs qui vous menacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas ? reprit encore Tanzaï. En ce cas, dit la Fée, il faudroit ne pas achever votre mariage, ou vous



soumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeste. Oh ! en ce cas-là aussi, reprit-il, le Grand-Prêtre avalera l'écumoire. Je vous ai dit, répondit-elle, qu'il ne faut point que ce soit par violence. Mais, de bonne foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille proposition, puisse l'accepter ? Ce manche est d'une grosseur si monstrueuse, qu'il n'y a point de bouche si énorme où il ne trouvât encore à fendre. Mais il m'est défendu, ajouta-t-il, d'user de violence, j'y puis employer l'adresse. Soit, dit la Fée ; mais souvenez-vous de ce que je vous recommande ; tenez la chose secrète ; attachez l'écumoire à votre boutonnière, & soyez sûr que c'est la seule chose qui puisse vous tirer d'embarras. Assurément, reprit le Prince, si le Destin me prépare des maux rares, il faut avouer qu'il m'ordonne des remèdes bien singuliers. Souvenez-vous encore, dit la Fée, s'il vous arrive des choses désagréables, de ne pas m'implorer ; & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée, en achevant ces paroles, disparut, & laissa Céphaès & Tanzaï, l'un dans l'étonnement de l'écumoire, & l'autre dans la résolution de



s'en servir, de quelque maniere que ce pût être.



## CHAPITRE V.

*Dépit de Roussa Blaffarda; sur quoi fondé. Quelle est la consolation qu'on lui promet, & qui.*

**L**A nouvelle du mariage de Tanzaï fut reçue par les Princesses, en public, avec dédain; en secret, avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité, il leur auroit toujours été cruel; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit insoutenable, & avoit laissé dans leur cœur des mouvements que le dépit n'effaçoit pas. Le séduisant Prince de la Chéchianée venoit avec tous ses appas se retracer à leur imagination. L'une relisoit des vers qu'il avoit faits pour elle: l'autre se rappelloit une conversation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du sentiment; celle-ci se souvenoit d'un souvenir, celle-là d'un regard; celle qui n'avoit à se souvenir de rien, ne laissoit pas de se souvenir de quelque chose. Toutes en général



s'étoient crues préférées, & toutes mourroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, & sans doute bien piquante pour elles, puisqu'elles n'osoient pas s'en plaindre.

Entre celles qui se distinguoient par leur fureur, étoit l'altière Roussa Blarfarda, Souveraine de l'Isle Métissao. C'étoit la moins belle, & la plus fière de ces Princesses; elle avoit en présumption tout ce qui lui manquoit en agréments. Un air dédaigneux répandu sur son visage, en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit; & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas, il étoit si dur & si dénué de graces, qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la sécheresse de ses expressions, & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût, pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité d'une blancheur éclatante, mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les brunes, & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste, eHe



étoit cruelle , vindicative , scélérate & perfide. Telle que l'Histoire nous la donne , elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit. On n'a jamais bien su sur quoi elle se l'étoit imaginé ; il y a apparence que sa vanité , plutôt que les soins du Prince , lui avoient fait naître cette idée ; mais elle s'y étoit si bien accoutumée , qu'elle regarda son amour pour Néadarné , comme une infidélité qu'il lui faisoit. Ce qui la désespéroit le plus , étoit d'avoir assez compté sur ses charmes , pour avoir refusé le secours d'une vieille Fée sa nourrice , & son conseil , qui étoit venue à Chéchian avec elle , & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzaï. L'ambitieuse Princesse , déchue de ses espérances , fut obligée d'avoir recours à elle. Vous entendez , lui dit-elle , en frémissant de rage , vous entendez les cris de joie de ce peuple , & je ne suis pas vengée ! le perfide Tanzaï , & mon odieuse rivale , triomphent ; ma douleur sans doute augmente leurs plaisirs. Ah ! verrez-vous avec tranquillité une Fête qui tous deux nous déshonore ? Mon injure n'est-elle pas la vôtre ? Depuis quand nos intérêts sont-ils séparés ? On m'outrage ! que dis-je ? on me porte un coup mor-



tel , & mes yeux n'ont pas encore vu couler le sang de l'ingrat qui me trahit ! Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des supplices ! Toute la Nature n'est pas armée pour ma vengeance ! Vous ! qui d'un seul mot confondez les éléments : vous ! que j'ai vu , pour de moindres forfaits , prête à replonger le monde dans le chaos : Parlez , qui vous retient ? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la terre , cesse-t-il seulement pour moi ? L'ingrat n'a pu m'aimer , & il respire ! Ah , ma mere ! vous ne m'aimcz plus : Ma douleur vous auroit touchée , animée de la même fureur que moi. Le perfide , ma rivale , ce peuple que je hais , seroient vainement cachés dans l'univers. Ah , ma mere ! m'abandonnez-vous ?

Que votre douleur est injuste , ma fille ! répondit la Fée. Croyez - vous , si je le pouvois , que je ne vous eussé pas vengée au-delà même de vos desirs ? Mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tanzaï. Barbacela , devant qui tout tremble , & qui me fait moi-même obéir , protege ce couple odieux , que votre haine voudroit accabler. Invisible auprès d'eux , elle les sauveroit de mes



coups , & rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie , je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croient jouir , & vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à votre rivale , si vous l'aviez voulu ; mais puisque ce mal ne peut pas se réparer , soyez sûre que je les punirai de vos peines , & que ne pouvant vous rendre heureuse , je les rendrai du moins aussi à plaindre que vous. Le jour fatal de leurs noces approche , vous apprendrez bientôt quel sera le genre de leurs peines. Roussa , contente des assurances que la Fée lui donnoit de la venger , sentit son cœur cruel moins agité ; & résolue de dissimuler son ressentiment , attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuse pour elle , depuis qu'elle se flattoit d'y voir éclater sa vengeance.







## CHAPITRE VI.

*Jour des Noces. Toilette de Néudarné.*

**I**L étoit enfin arrivé, ce jour marqué pour tant de joie; la plus brillante Aurore venoit de l'annoncer; un Ciel pur & serein sembloit témoigner aux Chéchiens que leur divinité s'intéressoit aux plaisirs de leur prince. Le Singe consacré, auguste protecteur du pays, avoit fait trois fois la culebute sur son piedestal : à la vérité il l'avoit faite du pied gauche ; mais loin de prendre garde à ce pronostic, tout sâcheux qu'il étoit par lui-même, on crut que c'étoit par inadvertence que le grand Singe, qui avoit toujours eu des bontés particulières pour le Prince, avoit fait sa culebute de travers. Ce qui le faisoit penser aux sacrificateurs les plus superstitieux, n'étoit pas sans fondement. Le soleil paroissoit sans aucun nuage ; depuis huit jours, quoiqu'alors dans une saison orageuse, le tonnerre ne s'étoit point fait entendre ; le mois dans lequel se faisoit cette alliance désirée, étoit le



plus heureux de l'année : & le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme : ce qui , selon une vieille prédiction , ne devoit arriver que lorsque son fils feroit un mariage fortuné.

Déjà les grandes vielles enchantotent le peuple par leur harmonie , les rues ornées de feuillages & de fleurs , les habitants vêtus d'habits superbes , la Milice sous les armes , commençoient à donner aux spectateurs une idée pompeuse des fêtes de ce jour ; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains. Tout étoit prêt enfin , lorsque Tanzaï , transporté d'amour & de joie , alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver , une modeste rougeur peignit son visage ; elle voulut lui faire un compliment ; mais l'amour faisoit expirer sa voix sur ses levres , elle ne put dire que : Ah , Prince ! ah , cher Prince ! Tanzaï aussi déconcerté qu'elle , ne put lui rien répondre. L'étiquette des Rois de Chéchianée étoit que le jour de leurs noces ils habilloient seuls la Reine future : mais il leur étoit en même-temps défendu , de la part du grand Singe , de s'abandonner aux desirs que leur pou-



gênante. Néadarné, qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretière, éludoit l'étiquette tant qu'elle pouvoit, & ne se fut pas plutôt apperçue que les yeux de Tanzaï cherchoient autre chose que les siens, qu'elle répara promptement ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler avoit laissé à-découvert. Il seroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de sa part dans cette occurrence : dans ces temps-là, peut-être, on connoissoit moins qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naître des desirs qu'on ne vouloit pas satisfaire. Les femmes même ont bien pu ne le mettre en pratique que par nécessité; & les Amants d'autrefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manège qui manque encore bien souvent sur ceux d'à présent. Au reste, il est prouvé que Néadarné étoit assez vivement aimée du Prince, pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coquetterie. Il poussa un cri affreux, lorsqu'il vit la cruelle modestie de Néadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah, barbare, s'écria-t-il. Hélas ! Prince, répondit-elle, & le Singe ? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié ? Et c'est parce que je vous aime,



dit-elle, que ses menaces me sont toujours présentes.

Tanzaï, en soupirant, la pressa alors d'entrer au bain; mais ils conférèrent encore sur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de céder à la vertu de Néadarné. Il s'agissoit cependant d'une tunique de bain que, pendant long-temps, il n'avoit pas cru nécessaire, & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de sa nécessité. La Princesse y consentit, persuadée que cela se pouvoit faire avec décence; & en effet il n'y a rien à craindre, quand ce n'est pas un Amant qu'on charge de cette fonction. Néadarné avoit cru en être quitte pour cette complaisance; mais quand le Prince eut apporté la tunique, une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit. .... Que ne vouloit-il pas! toutes choses qui allarmoient la pudeur de la Princesse, & auxquelles assurément elle n'auroit pas consenti, si elle avoit eu le temps de disputer. Il put donc jouir de la vue de presque tous les charmes de la Princesse; & ne pouvant ni se contenir tout-à-fait, ni s'abandonner absolument à son désordre, il se contenta de l'accabler de ces caresses, que l'amour



fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais instantement, & ne pouvant se-lasser de l'admirer & de la tenir. A peine y fut-elle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, n'étoit point assez. On ne sauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit, tous les écarts où il tomba ; enfin, le bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant, mal satisfaite, mais convaincue qu'elle étoit véritablement aimée. Le Prince enfin, après bien des peines, parvint à la mettre en état de sortir du palais. Elle n'avoit jamais été coëffée plus irrégulièrement que ce jour-là ; mais c'étoit l'Amour qui y avoit mis la main, & on ne sait assez que quand il se trouve à une toilette, l'arrangement n'est pas de son ressort, ou qu'il n'est pas bien violent, quand il n'est pas bien mal-adroit.







## CHAPITRE VI.

*Suite du jour des Noces. Essai de l'Ecu-  
moire. Colere & refus de Saugrénutio.*

**L**E bruit des trompettes & des clai-  
rons annonça au peuple qu'il alloit voir  
ses Maîtres. Néadarné, conduite par le  
Prince, parut enfin. Ce qui venoit de  
se passer à cette toilette si pénible, lui  
avoit laissé une rougeur qui augmen-  
toit sa beauté & les desirs de Tanzaï.  
Le Roi monta avec eux dans le même  
char. Le Prince étoit ce jour-là magni-  
fiquement vêtu, & sa superbe Ecu-  
moire passée en baudrier, attachée en-  
haut par une chaîne de pierreries, &  
soutenue par une agraffe de même es-  
pece, relevoit infiniment sa bonne mine.

Néadarné, ainsi que tout le monde,  
avoit toujours été surprise du cas qu'il  
faisoit de cet instrument, & personne  
n'en sachant la propriété, l'avoit at-  
tribué à ces fantaisies qui prennent quel-  
quefois aux Princes, qu'ils ne se sou-  
cient pas de justifier, & dont on n'ose  
leur



leur demander compte. Il n'y avoit pas un Courtisan à qui cette Ecumoire n'eût paru ridicule , & qui n'eût voulu cependant en avoir de pareille ; & sans le Prince qui les défendit , bientôt on n'auroit vu que cela à la Cour. Néadarné , résolue enfin de percer un mystère qui inquiétoit depuis long-temps sa curiosité , crut avoir trouvé le moment favorable pour se satisfaire. Source de ma joie , dit-elle au Prince , en le regardant tendrement , ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette Ecumoire ? Princesse , lui répondit-il gravement , c'est ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette Ecumoire , reprit-elle , que peut-elle avoir de commun avec nous ? Vous en allez être instruite , répondit-il , & vos yeux seront peut-être témoins des événements les plus singuliers. En achevant ces paroles , ils arriverent au Temple. Le Grand-Prêtre , à la tête de tous les Sacrificateurs , les y attendoit. Cet homme , qu'il est important de connoître , moins attaché au culte de sa divinité qu'à ses intérêts personnels , n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit , qu'à force d'intrigues & de souplesse. Peu estimé , mais craint , il se servoit sou-



vent d'un pouvoir que la Religion rendoit absolu , pour combattre les volontés du Roi même. Il étoit encore jeune , & d'une figure agréable , qui lui avoit peut-être plus servi à la Cour que toutes ses cabales. Mauvais Théologien , mais séduisant auprès des femmes , remplissant mal les devoirs de son état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'imposoit avec elles , il avoit , selon le bruit public , passé de l'appartement d'une Princesse au Pontificat de Chéchian. Curieux dans ses habits jusqu'à la plus excessive propreté ; précieus dans ses discours , composé dans ses manieres , somptueux en équipages , délicat dans son luxe , aimant la table , asservi à toutes les passions , Courtisan adroit , Prêtre impérieux , bon Chanfonnier , Conteur plaisant , on avoit de lui cent bonnes épigrammes ; quant aux Homélies , il les laissoit à son Secrétaire. Il étoit vain , & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes ; & se piquoit , par-dessus tout , d'avoir la bouche & les dents d'une beauté singuliere. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince.

La premiere chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre , fut de chercher



s'il ne découvroit pas la vieille dont Barbacela lui avoit parlé. Il l'aperçut enfin qui, cachée derrière les Gardes, faisoit son possible pour lui échapper ; Il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa ! il ne l'en retint pas moins ; mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire : C'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits : Vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prétiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc ? demanda la vieille. Au fond, c'est une bagatelle, reprit le Prince : vous voyez le manche de cette écumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. À moi, barbare ! s'écria-t-elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut ; & puisque vous répondez si mal à mes bontés, nous allons voir. Qu'on la saisisse, ajouta-t-il. Alors la vieille, entre les mains des Gardes, fut forcée de céder aux volontés du Prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eût moins à craindre qu'une autre, le manche



étoit d'une grosseur si prodigieuse qu'elle ne put le regarder sans effroi. Tanzaï s'approcha , & malgré la colere de la vieille , s'appréta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice. Quelque dextérité qu'il employât à cette opération, quelque énorme que fût la bouche à qui il avoit affaire , il ne put si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la vieille les deux seules dents qui lui fussent restées. La moitié des assistants rioit, l'autre plaignoit la victime , tous enfin ignoroient pourquoi le Prince se portoit à cette violence. Le Grand-Prêtre ; sur-tout , étoit surpris qu'il se passât à la porte du Temple une chose qui lui paroissoit indécente ; il en murmuroit tout haut ; mais il fut bien plus scandalisé quand Zèlès ayant retiré le manche , courut avec promptitude le lui porter : Allons , lui dit-il , que votre Révérence se dépêche , tout dépend de sa diligence. Quoi ? dit Saugrénutio. Je dis , répliqua le Prince , que votre Révérence doit lécher ce manche.

Lécher ce manche ! dit le Prêtre : moi ! un Pontife ! vous n'avez pas espéré , sans doute , que j'accepterois cette proposition. Je vous assure que si , reprit Tanzaï , & j'ai assez compté sur



vous pour croire que vous ne défobéiriez pas quand vous sauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie ; j'attendois de vous plus de complaisance. Mais parbleu, Monseigneur, reprit Saugrénutio, Votre Altesse n'y songe pas ; outre l'honneur que je crois intéressé à ne pas obéir, il faudroit, & n'avoir point vu la bouche d'où sort ce manche, & n'en avoir point à conserver, pour se soumettre à ce que vous exigez. D'ailleurs, si, malgré la largeur de la bouche de cette vieille, le manche n'a pu y entrer sans lui casser les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ai toutes ? En un mot, je n'en ferai rien. Vous le ferez, répondit le Prince en colère ; mon salut y est attaché, ajouta-t-il en secouant sa terrible écumoire, & je ne prétends pas que votre sottise répugnance me le coûte. Jour-de-Dieu ! s'écria Saugrénutio, si Votre Altesse m'approche, je lui perdrai le respect.

Tanzaï, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du manche sur les oreilles : mais Saugrénutio s'étant jetté au milieu des Sacrificateurs, sembloit l'attendre de pied ferme. Le peuple, toujours superstitieux, prenoit



parti pour le Prêtre ; la Cour , toujours flatteuse , se rangeoit auprès du Prince ; tout annonçoit la guerre : lorsque Tanzaï adressant la parole au peuple , lui raconta de point en point l'origine de l'écumoire , l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela de l'employer sur le Grand-Prêtre , comme il l'avoit fait sur la vieille , & le besoin où il se trouvoit d'obéir pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eut parlé , Saugrénutio demanda audience. Il dit qu'il étoit sans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre , un homme vénérable par son état , à commettre une indécence de cette nature : que fidele aux devoirs de cet état même , il auroit obéi sans murmurer ; si ce manche en avoit fait une partie , ou qu'il eût seulement lu quelque part , qu'aucun Grand-Prêtre , soit dedans , soit dehors la Chéchianée , eût léché le manche d'une écumoire , & sur-tout dans la situation où il s'étoit offert à ses yeux : Mais que dis-je ? léché ! ajouta-t-il : Plût au Ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulût pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : ce qu'il en a coûté à cette vieille , annonce ce qu'il



m'en coûteroit, les dents & l'honneur. Ventrèbleu, Chéchianiens! je jure quand j'y pense : le Prince assure que cela lui est nécessaire ; mais faut-il qu'il achete son salut de ma perte ? Non, Messieurs, je n'y consentirai jamais ; & s'il prétend m'en parler encore, dès-à-présent, je le charge de la malédiction du grand Singe, & je n'acheve pas son mariage.

A cette fatale menace le Prince pâlit, Néadarné pleura, le Roi frémit, le peuple s'étonna, Saugrénutio se calma.

Tanzaï, pressé par son amour, oublia les menaces de la Fée, ne vit que l'horreur de n'être point uni à sa Princesse, & jura au Grand-Prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrénutio alors fit ouvrir les portes du Temple ; & la joie & la paix succéderent à la douleur & au trouble qui venoient de les agiter. Néadarné qui mouroit de peur que son mariage ne fût reculé, descendit de son char ; & Saugrénutio, rouge encore de colere, les conduisit devant le grand Singe, en présence de qui Tanzaï & la Princesse devoient former ces nœuds charmants qui les unissoient pour jamais l'un à l'autre.



## CHAPITRE VIII.

*Vengeance de Concombre. Retour au Palais : ce qu'on y apprend.*

**L**E mariage-alloit se célébrer , lorsqu'on vint avertir le Prince que la vieille qu'il venoit de maltraiter , demandoit en grace , & comme un dédommagement , d'entrer dans le Temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité , qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrénutio , après avoir dévotieusement encensé le Singe , commença l'Hymne principal ; & sans y penser , ouvrit si fort la bouche , que Tanzaï , toujours occupé de son objet , crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occasion pour lui enfoncer l'écu-moire. Dans l'enthousiasme où étoit le Grand-Prêtre , il y auroit réussi , si dans le moment qu'elle étoit presque sur ses levres , la vieille n'avoit étternué avec tant de force , que Saugrénutio fortant de son extase , vit le mauvais tour que le Prince vouloit lui jouer. Il pensa



rompre l'Assemblée : mais croyant le Prince assez puni de voir son dessein sans effet , il résolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc , tout haut & sans altération apparente, les paroles sacrées. La vieille pendant ce temps avoit proféré à voix basse quelques mots barbares. Saugrénutio eut à peine fini , qu'elle s'élançant légèrement en l'air , elle cracha au visage du Prince & de Néadarné. Souviens-toi , dit-elle à Tanzaï , de ton écumoire , & gémis à jamais de la vengeance de la Fée Concombre. A ces mots , elle se perdit aux yeux des spectateurs. Tous s'épouvantèrent de ce prodige ; Néadarné pensa s'en évanouir ; mais le Prince soutint , en assez mauvais Physicien , que la vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien de commun : que quant à ce qu'elle avoit dit de la vengeance , il n'y avoit pas en s'en effrayer , puisque ni la Princesse , ni lui , n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être persuadé : mais le Roi lui-même étoit consterné , moins encore des menaces de Concombre , que de ce que le grand Singe n'avoit cessé de se mordre la queue & de se gratter la



fesse gauche pendant tout le temps qu'on avoit été à l'autel.

On sortit du Temple. Le premier soin du Prince fut d'envoyer à l'appartement de Roussa pour savoir si la vieille n'y feroit pas retournée : il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le Temple , on l'avoit vue arriver chez Roussa dans un char traîné par deux limaçons ; que cet équipage , qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante , s'étant abattu sur le logement de cette Princesse , la vieille l'avoit enlevée , & qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le Roi , qui s'étoit flatté de retenir la Magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit , craignant que de si tristes conjectures n'achevassent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï , tout rempli de son amour , partageoit peu les inquiétudes de son pere. Il regardoit sans cesse sa chere Néadarné , avec ces transports pressants que donne l'impatience d'être heureux. La Princesse , dans un modeste silence , l'écoutoit avec distraction , & paroissoit s'occuper de choses importantes. Mais ,



Princesse, lui demanda-t-il enfin, quelles sont les idées qui vous rendent si réveuse ? Je ne fais, reprit-elle, si je devrois vous les dire. Seroit-il vrai, repliqua-t-il, que, comme je le crains, vous ne vous fussiez donnée à moi qu'avec répugnance ? Ah ! s'écria-t-il, en lui baissant tendrement la main, rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Hélas ! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Découvrez-moi du moins ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de vous en instruire. Je desiré, ajouta-t-elle en rougissant, plus que je ne pense. Ma pudeur inquiète de vos mouvements veut se révolter contre eux ; & pour finir ce combat, je voudrois que les Dieux accourcissent cette journée. Vous parlez, & j'admire. Je vous regarde, & je soupire. Vous me touchez, & mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main, a pénétré jusqu'à mon âme. Quand la violence de vos desirs vous fait approcher votre bouche de la mienne, mon cœur tout entier y vole, un doux frémissement s'empare de mes sens, & les confond. Ah, Prince ! ah, seul délice de ma vie ! s'il est de plus grandes



voluptés, comment les soutient-on sans mourir ? S'il en est ! Reine de mon ame ! s'écria-t-il, ne le devinez-vous pas à vos desirs ? ne le trouvez-vous pas dans les miens ?

Il est difficile de savoir comment cette conversation auroit fini, si l'on n'étoit venu avertir que le festin étoit prêt. Tanzaï, qui auroit mieux aimé entendre sonner minuit que le dîner, s'y rendit cependant avec quelque sorte d'espérance de convertir le Grand-Prêtre. Il devoit se trouver au repas ; & quoique dans les conjectures présentes il se crût mal à la Cour, il pensa, en habile politique, qu'il lui convenoit de dissimuler ses ressentiments. Le Prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur, s'il étoit possible, le rencontrant dans le salon, lui demanda amicalement, si, par son opiniâtreté, il vouloit causer le malheur de sa vie. Prince, lui répondit Saugrénutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela seroit, le manche de cette écumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais d'obéir. Voilà donc, repartit le Prince, voilà les effets de ce zèle que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi ! Sujet perfide !...



Point d'injures , repartit le Prêtre , il n'en fera ni plus , ni moins. Mon respect pour vous est profond ; mon attachement sincere , mes intentions pures : mais je n'ai pas juré d'être la victime des unes ni des autres ; & quand j'ai promis d'obéir , il ne s'agissoit point d'écumoire. Vous obéirez pourtant , traître que vous êtes ! s'écria Tanzaï , enflammé de colere. Vous obéirez , ajouta-t-il , en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur , je n'en ferai rien , s'écria Saugrénutio , & la violence sera ici aussi inutile que la priere. Malgré les efforts de Saugrénutio , le Prince qui étoit vigoureux , lui avoit déjà porté ce manche fatal près de la bouche , lorsque le Roi accourant au bruit , remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence , & que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre le rendroit odieux , sans qu'il en fût plus fortuné. Bien-entreprit à Saugrénutio , que le Roi fût venu ; le Prince le laissa , & lui jura de n'y plus penser. Saugrénutio rassuré , se mit à table , bénit les plats , & la joie commença à naître dans tous les cœurs. Tanzaï , qui n'avoit point perdu son dessein de vue , sûr de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point , ainsi



qu'il lui arrivoit souvent , de s'endormir à table , avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pu prendre. Cette précaution lui fut inutile. Saugrénuti mangea , chanta , bût , parla , & ne s'enivra pas. Le festin finit enfin ; le reste du jour s'écoula dans les plaisirs dont les noces des Princes sont accompagnées. Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï ! combien de fois ne souhaita-t-il pas qu'ils finissent ! Que la Comédie , quoiqu'elle fût de lui , lui parut longue ! Que ce fut avec regret qu'il se vit contraint d'assister au souper ! Néadarné , qu'il regardoit sans cesse , partageoit son impatience. Le Roi , étourdiment , proposa à son fils d'aller au bal : mais Tanzaï , que tout chagrinoit , prit la Princesse par la main , donna le bon soir à Céphæès , & se retira dans son appartement.







# TANZAI

ET

NÉADARNÉ.



LIVRE SECOND.

## CHAPITRE IX.

*Nuit des Noces.*

**S**INGE lumineux! Pere de la Nature! Œil vivifiant du Monde! Soleil! retarde un peu ton retour, & que, s'il se peut encore, tes rayons divins éclairent les plaisirs de notre Prince! Après cette exclamation de l'Auteur Chéchianien, que j'ai peut-être copiée mal-à-propos, il répète, ainsi que le Lecteur l'a pu voir



dans le précédent Chapitre , que le Prince emmena Néadarné. Il la déshabilla , à ce que dit l'Histoire , plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La Princesse, interdite & confuse, n'osoit presque le regarder. Les transports de Tanzaï l'étonnoient. Quelquefois elle vouloit les contraindre ; mais le devoir s'opposoit à sa résistance ; & l'amour plus fort & plus doux encore , aidait à sa facilité , & nuisoit à sa pudeur. Tanzaï parvint enfin à la mettre sur la couche nuptiale. Bientôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui soumettoit. Ce qu'il voyoit, il le baisoit ; & ce qu'il avoit baisé, il le revoyoit encore ; ses mains inquietes s'égaroient partout. Néadarné sentit bientôt succéder à sa pudeur un sentiment inconnu qui remplit toute son ame : elle soupira ; & cédant à la douce émotion que Tanzaï faisoit naître, le baiser le plus tendre déclara enfin ses transports. Déjà les paroles les plus flatteuses voloient, le bruit des soupirs se répétoit dans la chambre ; déjà Tanzaï se croyoit au comble de ses vœux , lorsqu'avec les mêmes desirs il ne se sentit plus la même puissance. En vain, étonné d'un ac-




cident si peu prévu , il serra la Princesse dans ses bras ; en vain , dans les plus tendres caresses , il chercha un remède à son malheur , tout irritoit son ardeur , mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la Princesse. Surpris & confus de l'état où il se trouvoit , il se retira d'auprès de Néadarné , comptant que cet anéantissement se dissiperoit , & qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais quel fut son étonnement , quand implorant le secours d'une main si chère , il vit que ce seroit inutilement qu'il voudroit l'employer ! Il ne s'offroit plus à ses yeux d'objet sur qui pussent tomber les bontés de sa Princesse. Il connut enfin la conséquence de sa perte ; & moins elle étoit ordinaire , plus il la jugea irréparable. O Singe ! ô juste Singe ! s'écria-t-il , ô ma Princesse ! ô jour exécrationnable ! ô abominable Prêtre ! Quel est donc ce désespoir ? dit la Princesse : qui le cause ? n'y puis-je prendre part ? Ah ! dit Tanzaï , mon malheur ne vous regarde que trop , je serois trop heureux qu'il n'intéressât que moi. C'est trop long-temps me le cacher , reprit-elle. Voyez donc , dit le Prince , & jugez vous-même , si mes plaintes ne sont pas fondées sur le plus inoui & le plus cruel



des accidents. La Princeſſe alors le conſidérant avec attention, ne laiſſa point, quoiqu'elle ne fût pas, à ce qu'elle diſoit, en quel état il devoit être, d'être fort ſurpriſe de celui où elle le voyoit. Oh, mon Prince, dit-elle en l'embraſſant tendrement. Épargnez-moi, lui dit-il, des careſſes qui redoublent mon infortune; ou plutôt, ajouta-t-il en la preſſant dans ſes bras, venez; vous ſeule pouvez me rendre ma première forme. Ah! ſi je ne la retrouve pas avec vous, je ſuis perdu à jamais! En achevant ces paroles, il la remit ſur la couche nuptiale; & ſentant ſubſiſter ſes deſirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation, des appas qui le faiſoient ſoupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de laſſitude, il prit le parti de ſe recoucher auprès d'elle, autant embarrasſé de ce qu'il ſeroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.







## CHAPITRE X.

*Suite de la nuit des noces. Tour que joue  
l'Ecumoire à Tanzaï.*

ENFIN, dit Néadarné au Prince, ne me découvrirez-vous jamais la cause de tout ce que je vois ? Ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coûte tant de regrets ? Au nom de vous-même, cher Prince, contentez ma curiosité. Je vais vous satisfaire, dit Tanzaï. Sans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, & le désespoir de les essuyer avec vous, me les rend encore moins supportables ; vous que j'adore ; vous, l'objet de mes plus tendres vœux ; vous, enfin, dont les attraits devoient me répondre d'un sort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais, lui dit Néadarné, ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous ? il est arrivé, reprit-il, qu'en pareille occasion d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs : mais cet anéantissement, causé d'ordinaire par



trop d'amour, ne dure pas ; il est da moins susceptible de secours, il se répare par l'amour même ; & votre compassion ne peut rien ici ; votre tendresse, la mienne, tout m'est inutile. apprenez quelle est mon infortune.

Alors, il lui raconta brièvement les menaces de Barbacela, le don de l'Ecumoire, l'usage qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrénutio, qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t-il, je ne me ferois douté qu'une journée aussi glorieuse pour moi fût le commencement de mes malheurs, & se terminât d'une façon si cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, est le plus honteux pour moi depuis que je respire. Sans me vanter, ( peut-être se vantoit-il, ) je suis de tous les hommes celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon si surprenante, que ce qui m'étonne le plus, est que ce présent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait disparu sans que j'en aye rien senti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent. Eh quoi ! lui dit Néa-



darné en l'embrassant, pensez-vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous ? Non Prince , s'il ne vous affligeoit pas tant , j'en bénirois le Ciel ! Vos desirs satisfaits , vous m'auriez peut-être moins aimée ; sans doute , c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours. Il m'auroit été plus doux de satisfaire votre passion : mais l'aurois-je pu sans risquer de la voir s'éteindre ? & quoi de plus flatteur pour moi que de vous voir aimer toujours ? Est-il pour des cœurs délicats une plus grande satisfaction. Que sont , sans l'amour , ces plaisirs que vous regrettez tant ? Non , cher Prince , il n'en est pas qui vaille celui que je prends à vous dire que je vous aime. D'ailleurs , qu'avons-nous perdu ? ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver , que j'éprouve même encore auprès de vous , ne dépendent point de ce que vous n'avez plus. N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser ? Vous-même , ne me rendez - vous pas mes caresses ? Ne vous exagérez-vous pas votre perte ? Ah , Néadarné ! s'écria douloureusement le Prince , que vous tiendriez un langage bien différent , si vous connoissiez de réputation seulement , ce



dont je déplore la perte ! Soit , reprit-elle , je veux que vous soyez justement affligé , je veux tout y perdre ; mais notre union n'en fera pas altérée.

Je le crois , répondit-il : mais pensez-vous qu'elle eût perdu de sa vivacité , si je fusse resté ce que j'étois ? Prince , lui dit-elle encore , au milieu de cet embarras , les Dieux m'inspirent une pensée salutaire. La Fée , en vous donnant l'Ecumoire , a sans doute eu ses raisons : un présent de cette nature seroit trop ridicule , si elle ne lui avoit pas attaché une vertu particulière. Ce qui vous arrive , est l'effet de la colère de l'inférieure Concombre. Je suis sûre que l'Ecumoire , convenablement appliquée , détruiroit l'enchantement.

Puissent les Dieux , s'écria Tanzaï , vous payer de ce conseil ! que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité l'esprit aussi présent ! Il courut alors avec empressement détacher l'Ecumoire , & se frottant de toute sa force , il demanda à la Princesse si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non , le Prince voulant continuer le frottement , trouva l'Ecumoire immobile ; elle s'étoit incrustée dans sa peau , & nuls



efforts ne purent l'en arracher. De sorte qu'après des douleurs excessives , il fut contraint de la laisser , fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit , supposé qu'elle lui restât. Le jour vint enfin. Néadarné, accablé de fatigue , se laissa aller au sommeil , en exhortant le Prince à en faire autant. Ses aventures l'occupoient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil , & il employa le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus , étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecu-moire sans devenir la risée de toute la Cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment , mais toutes ses forces réunies ne purent jamais la faire pencher. Si à force il l'approchoit de lui , elle lui couvroit entièrement le visage ; ce qui lui étoit d'une incommodité insupportable. En se perdant dans ces désagréables idées , il s'endormit. La douleur & l'accablement lui procurèrent un sommeil si long , que Néadarné éveillée avant lui , eut tout le temps de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzaï , après avoir essayé différentes postures , s'étoit enfin couché sur le dos , & peu s'en falloit que dans cette situation l'E-



cumoire ne touchât à l'impériale. Elle étoit abymée dans les idées que cette vue lui donnoit, & doutoit en elle-même si ce que le Prince avoit perdu, valoit, quoiqu'il en dit, ce qu'il venoit d'acquérir.



## CHAPITRE XI.

*Eutremens peu intéressants! Conseil rassemblé; à quoi il sert.*

**I**L y avoit déjà long-temps que le Prince dormoit, lorsque le Roi, inquiet du succès de cette nuit, entra dans l'appartement; suivi de son Capitaine des Gardes, & de la plus grande partie de la Cour. Il se mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le Prince; & s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina assez fortement sur la nuit qu'avoit dû passer la Princesse. Les Courtisans, stupéfaits de l'énormité de la chose, firent entre eux des plaisanteries plus convenables sur ce que devoit être Nèdarné après une pareille épreuve. Tous enfin ne pouvoient concevoir comment le Prince avoit pu cacher si long-temps  
le



la majesté de ce qu'ils voyoient. Le Roi, revenu de sa première joie, ne trouvant pas naturel que son fils fût dans cette situation, alloit l'éveiller pour s'instruire plus à fond de la chose, lorsque Néadarné déranginga le pavillon; & fit voir, au grand étonnement de tout le monde, l'Écumoire jusques à sa racine. Singe cruel! que vois-je! s'écria Céphaès. Le Prince, réveillé à cette exclamation, fut désespéré d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la terre : mais se servant habilement de son esprit dans une si fâcheuse occasion, il dit à son père que depuis une heure, Néadarné badinant avec lui sur l'Écumoire, l'avoit défié de la faire tenir dans l'équilibre où on la voyoit; & que sur le champ il l'avoit convaincue que la chose étoit possible; & que s'étant après laissé aller au sommeil, l'équilibre, sans qu'il fût comment, avoit subsisté. Les Courtisans firent semblant de donner dans cette raison, tout impertinente qu'elle étoit, & chacun se retira pour laisser à la Princesse le temps de sortir du lit. Le Prince seul avec son père, lui découvrit tous les maux qu'il avoit soufferts, & finit par



la peine où il étoit de porter l'Ecumoire sans que personne s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, proposa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, & convint enfin que le cas étoit embarrassant. Tanzaï pensa que l'Ecumoire pouvoit se limer : mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer, ne l'entama. Le Roi ne sachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au Conseil, & laissa les deux époux ensemble. Le Conseil assemblé, le Roi lui exposa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne surprit personne. L'équilibre n'avoit pas aussi bien pris que le Prince l'avoit cru ; & le peuple, pour le coup, avoit réduit la chose au simple : non qu'il fût absolument ce dont il étoit question, mais un bruit sourd couroit dans la ville. On disoit que le Prince avoit une Ecumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne se le disoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Ecumoire, qu'on l'avoit vu se promener sur la terrasse de son appartement, & qu'un Officier du Palais lui avoit longtemps parlé dans cet équipage.



Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris force dans l'esprit du peuple, qui, sot pour le moins autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le Conseil, après avoir instruit le Roi de tous ces bruits, donna ses idées sur l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer une habillemeut qui cachât cette difformité; l'autre, qu'il falloit plier l'Ecumoire; un troisieme dit qu'il falloit même la limer; & l'avis de Saugrénutio fut, qu'il falloit consulter le Singe. Eh, morbleu ! s'écria alors le Roi, je savois tout cela par cœur; tâchez de me dire quelque chose que je n'aye point pensé. La prévoyance de Votre Majesté est si grande que... Maugrebleu du Conseil, dit le Roi en colere, je n'en ai vu de ma vie un si butor ! Mais que faire dans cette extrémité ? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colere du Roi étoit montée au plus haut point, lorsqu'un des Conseillers, jadis habile Chirurgien, dit qu'il enleveroit l'Ecumoire à la pointe du ciseau. Qu'en faisant d'abord une incision autour, & creusant après par-delà le *scrotum*, il étoit sûr de son affaire. Que le Prin-



ce , à la vérité , pourroit n'en pas revenir, mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La première idée du Roi fut d'envoyer au supplice cet impertinent ; & il alloit prendre là-dessus l'avis du Conseil , qui l'auroit fait pendre par complaisance , lorsque Saugrénutio insistant fortement sur le Singe , dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le Prince en état , que de le faire expliquer sur sa destinée. Le Conseil ne sachant que dire , opina comme lui , & se sépara. Le Roi retourna auprès de son fils , & Saugrénutio alla au Temple préparer son Singe à rendre l'oracle.



## C H A P I T R E   X I I .

*Oracle du Singe. Départ du Prince.*

**L**ES malheurs du Prince vengeoient trop bien Saugrénutio , pour qu'il y prît une part bien sincère. Maître de dicter les oracles que le Singe rendoit , ou de les interpréter du moins à sa fantaisie , il résolut de se servir de l'occasion qui lui étoit offerte. Cette réso-



lution n'étoit rien moins que charitable ; mais Saugrénutio étoit offensé à la face de tout un peuple , on lui avoit fait un affront cruel ; & pour en tirer vengeance avec moins de remords , il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursuivoit le Prince , c'étoit la Divinité même qui devoit s'armer : cette Divinité , qui , tranquille & respectée dans son temple , s'inquiétoit peu dans le fond des chagrins qu'on faisoit essuyer à son Prêtre. Saugrénutio étoit déjà entré dans le Sanctuaire , fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'oracle , lorsque la Fée Concombre lui apparut. Je partage , lui dit-elle , ton ressentiment : nous avons tous deux la même injure à venger. Sors d'inquiétude , je dicterai moi-même l'oracle. Sois sûr de ma protection , je te vengerai , te dis-je. Saugrénutio , tout dévot qu'il étoit , remercia affectueusement Concombre , & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur , lorsque le Roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe ; & quand il lui demanda tout haut ce que le Prince devoit faire , Concombre , invisible à tous les yeux , prononça très-intel-



ligiblement, par l'organe du Singe, ces paroles :

*Qu'il aille : qu'il parcoure :*

*Qu'il couche : qu'il revienne.*

Le Roi fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme ; & moins instruit qu'auparavant, courut la porter au Prince, qui toujours occupé de son désenchantement, fatiguoit en vain Néadarné. Que veut dire cet oracle ? dit Tanzaï, après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop, s'écria la tendre Néadarné : plutôt aux Dieux cruels qu'il fût aussi obscur pour moi, que pour vous ! Et de quoi vous allarmez-vous, Princesse ? reprit Tanzaï. D'abord, dit-elle, l'oracle veut que vous me quittiez, & ce n'est pas le seul malheur que ma tendresse me fasse craindre. Vous devez coucher en chemin... Ah ! dans l'état où je suis, s'écria le Prince, devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez, lorsque le destin m'offre un moyen de terminer nos malheurs ; vous craignez que je ne vous manque de foi ? pensez-vous, quand on me destineroit la Déesse même de la beauté ; que je puisse vous oublier ; que ce fut l'a-



mour qui me conduisit dans ses bras, que votre image ne m'y fût pas toujours présente ; que sans cette charmante idée , je puisse venir à bout de ma guérison ? Néadarné pleuroit , & ne répondoit rien. Le Prince , quoique touché de ses pleurs , donna ses ordres pour son départ ; & après les plus tendres embrassements , des assurances d'une fidélité entière & du retour le plus prompt , il sortit du palais seul & à cheval , non sans avoir été fort embarrassé de son Ecumoire , qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son coursier. Il pria encore son pere , avant de partir , de faire assembler ses Etats & les Sacrificateurs , pour condamner Saugrénutio à l'Ecumoire , en cas qu'il en fût débarrassé.



## CHAPITRE XIII.

*Aventure miraculeuse de la Fée au Chauderon.*

**L**E Prince avoit déjà parcouru trois ou quatre Royaumes , fort inquiet du temps & du lieu où se termineroit sa



course, lorsque passant dans une forêt fort sombre, il vit une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chaudron, des herbes qui jettoient une écume extrêmement épaisse, & qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le Prince fut touché de la peine qu'elle se donnoit. Vous me paroissez, lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne suis embarrassée que parce que je n'ai point d'Ecumoire. Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines, reprit-il; car si je suis embarrassé, c'est parce que j'en ai une. Ah, généreux inconnu! s'écria la Vieille, voudriez-vous me la livrer? il n'y a rien que je n'en donnasse. Je ne ferois pas fâché, repartit le Prince, de vous rendre ce service; mais elle me tient de façon, que je doute que je puisse m'en défaire. Cependant je puis écumer cette chaudière, puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval, après avoir prié la bonne femme de s'écarter; soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire, soit qu'il fût naturellement modeste.

La Vieille s'écarta donc, & le Prince se mit à écumer de toutes ses forces,



en conduisant l'instrument avec ses mains. Mais à peine l'eut-il fait une minute, que l'Ecumoire se détacha. Tanzaï, à cette vue, poussa un cri de surprise & de joie; & la Vieille s'étant rapprochée, il alloit lui conter son histoire, lorsque l'interrompant; Prince, lui dit-elle, je vous connois; je savois que vous deviez passer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un service réciproque. Je suis une Fée; & pour donner à ces herbes la vertu qui leur est nécessaire, j'avois besoin de l'Ecumoire enchantée dont Barbacela vous a fait présent. Je ne vous ai pas été inutile: j'espère vous aider encore; vous allez dans l'isle des Cousins... Vous me tirez d'une grande peine; je vous avouerai que je marchois sans savoir où j'allois. Et comment arriverai-je dans cette isle? Il m'est défendu de vous en instruire, reprit-elle. Autre embarras! répondit-il; pensez-vous que je fisse mal de m'en retourner? Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire?... L'oracle du Singe ne vous en instruit-il pas assez? Vous allez en bonne fortune. En bonne fortune dans l'isle des Cousins! s'écria-t-il; &



dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la beauté qui y habite? Sans vous en inquiéter plus, songez, dit-elle en riant, à ne pas manquer de courage. Vous me donnez, répondit-il, mauvaise opinion de ma conquête, & toute femme avec qui l'on a besoin de courage, n'est pas celle qui l'excite le plus. Mais quels sont donc ces importants services que vous me rendez? Vous m'avez, à la vérité, débarrassé de mon Ecuivoire; mais je n'en suis pas pour cela plus avancé: que voulez-vous qu'on fasse de moi dans l'état où je suis? Pour peu que vous prissiez intérêt à la Dame qui me fait voyager depuis si long-temps, vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'est impossible, repartit la Fée; la Dame qui vous aime, a seule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque. Cependant, comme la timidité pourroit nuire à votre guérison, & qu'il est important qu'elle n'ait rien à vous reprocher, je vais vous donner un flacon de cette eau: vous verrez que c'est avec raison que nous l'appelons l'Eau de Santé. Avant de vous mettre au lit, la nuit de votre désenchantement, ne manquez pas de boire tout ce



rent lui faire la révérence. Une d'elles , après les premières cérémonies , lui demanda , avec une voix touchante , s'il ne vouloit pas entrer au bain ? Etourdi de la nouveauté de l'aventure , il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les Chouettes s'avancèrent alors pour le déshabiller. Mesdames , leur dit-il , il me paroît peu séant que vous vouliez vous donner ce soin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre sans doute , reprit la Camériere ; mais nous savons que vous ne pouvez pas allarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles ; & n'ayant rien de bon à y répondre , se mit au bain , se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté s'il eût eu de quoi en prendre. Voilà , Seigneur , lui dit la railleuse Chouette , une bien louable modestie ; mais elle ne me surprend pas de vous : de tous les hommes , vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi , dit Tanzaï en colère , cette rareté que vous vantez tant , cesseroit moins pour vous que pour qui que ce pût être. Prince , repliqua-t-elle , cette réponse est peu polie. Eh , corbleu ! dit-il , depuis deux heures , vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez , n'ajoutez rien à ma



gros comme son cheval , il pensa mourir de peur à l'aspect de cette énorme bête ; cependant il se remit , & descendant promptement , il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un héros à la bonne foi de l'animal , qui ne le sentit pas plus tôt sur lui , qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint , que le Prince n'étoit pas encore au bout de son voyage. Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas , lorsque le Cousin s'abattit dans une île , où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir sourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Isle des Cousins ; & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant , il se laissa mener par son conducteur jusques à un palais superbe.

Beaucoup de Cousins , richement vêtus vinrent le recevoir à la porte , beaucoup d'autres jouoient de toutes sortes d'instruments. On sait que les Cousins ont naturellement la voix harmonieuse : ceux d'entre eux qui savoient la musique , se mirent à chanter les louanges du Prince , & formerent le plus singulier concert qu'on puisse jamais entendre. Tanzaï , déjà rassuré par cette obligeante réception , fut conduit dans des appartements superbes , où des Chouettes mises très-galamment , vin-



rent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premières cérémonies, lui demanda, avec une voix touchante, s'il ne vouloit pas entrer au bain ? Etourdi de la nouveauté de l'aventure, il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les Chouettes s'avancèrent alors pour le déshabiller. Mesdames, leur dit-il, il me paroît peu séant que vous vouliez vous donner ce soin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre sans doute, reprit la Camériere ; mais nous savons que vous ne pouvez pas allarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles ; & n'ayant rien de bon à y répondre, se mit au bain, se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté s'il eût eu de quoi en prendre. Voilà, Seigneur, lui dit la railleuse Chouette, une bien louable modestie ; mais elle ne me surprend pas de vous : de tous les hommes, vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi, dit Tanzaï en colère, cette rareté que vous vantez tant, cesseroit moins pour vous que pour qui que ce pût être. Prince, repliqua-t-elle, cette réponse est peu polie. Eh, corbleu ! dit-il, depuis deux heures, vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez, n'ajoutez rien à ma



mauvaise humeur, je ne suis point accoutumé à respecter des Hiboux. La Chouette enfin craignant d'aigrir trop le Prince, se tut, & Tanzaï sortit du bain, parfumé comme un homme que l'on réserve aux plus douces aventures. A présent, dit-il à la Chouette, contentez, de grace, ma curiosité. A qui dois-je ici des soins? A qui appartient ce palais? Que veulent dire ces singularités? Des Chouettes parlantes, des Cousins armés, que me veut-on? Qui êtes-vous? Pourquoi vous-même êtes-vous si extraordinairement parée? Suis-je, répondit l'Oiseau, la première Chouette que vous ayez vue avec des ajustements? Mais sans vous inquiéter de tout ceci, formez-vous les plus douces idées; & par une réception aussi brillante, jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agréments de celle qui vous aime, vont de pair avec sa puissance. Imaginez ce que les Cieux ont formé de plus beau, & vous serez loin encore des appas qu'on veut bien vous soumettre. Je ne vous dis rien de plus, vous jugerez du reste par vos yeux. La Beauté qui vous est destinée, paroîtra cette nuit à vos regards; elle seule peut vous remettre dans un état qui vous étoit.



bien cher apparemment, puisque vous supportez avec tant d'impatience qu'on badine avec vous sur sa perte.

Tanzaï, à qui les discours de la Fée au Chauderon n'avoient pas promis un bonheur si parfait, sentit ses inquiétudes s'adoucir par les plaisirs que lui annonçoit la Chouette; il crut enfin qu'une Divinité brillante lui accordoit l'honneur de sa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une Déesse s'abaissoit moins en descendant jusques à un Prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour & l'extravagance font faire tous les jours des pas plus choquants. Cette nuit qu'il alloit passer lui paroissoit si charmante, qu'il en oublioit presque celle où la tendre Néadarné lui prodiguant tous ses charmes, l'avoit trouvé si incapable d'en profiter. Il se flattoit même que sa Princesse, qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient se trouver en proie à ses desirs: son amour pour elle en diminua; & s'il se sentit quelques transports, ils furent tous pour la Déesse. Aveuglement ordinaire des amants! qui sacrifient souvent à l'idée qu'ils se forment d'une conquête nouvelle, la maîtresse dont ils



connoissent le plus le cœur & les charmes.

La Chouette voyant rêver Tanzaï ; Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une aventure aussi flatteuse vous fait naître : mais prenez un air plus gai , votre maîtresse hait mortellement les gens taciturnes , & je fais plus de mille amants qui , par ce défaut , ont perdu ses bonnes grâces. Mille amants ! s'écria Tanzaï ; c'est une façon de parler. Non assurément, reprit la Chouette ; j'en'exagere pas ; deux mille vous ont précédé , deux mille & plus vous suivront ; & ce grand nombre d'Adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la Déesse. Et sa bonté , ajouta-t-il. A ce que je vois , reprit la Chouette , vous aimez les conquêtes neuves ; je vous conseille cependant de n'être pas si délicat dans le monde ; vous courriez risque d'y demeurer oisif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner , & du soin qu'on prend pour quelqu'un qui , puisqu'il faut parler franchement , pourroit bien ne le pas justifier... Je vous ai déjà dit, Mademoiselle, que votre air d'aigreur , & vos mauvaises plaisanteries me déplaisoient ; finissez , ou je vous quitte.



Il y a apparence que la Chouette, qui faisoit la précieuse & le bel-esprit, ne s'en seroit pas tenue-là, si le Cousin, Maître-d'Hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit servi. Le Prince se mit seul à table; on imaginera facilement le goût & la magnificence du repas : l'Amour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger sa gourmandise, mangea beaucoup, causa de temps-en-temps avec la Chouette, quoique dans le fond elle lui déplût. Le festin finit enfin, & le Prince le termina par son eau de santé. La Chouette se mit à rire désagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez besoin de précaution, & cette liqueur est sans doute un préservatif contre vos accidents ordinaires. Quoi qu'il en soit, reprit-il, & quelle que fût sa vertu, elle échoueroit sans doute contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la Chouette; mais vous aurez peut-être en votre vie des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vue, répondit Tanzaï, ou vous avez un ridicule amour-propre.





## C H A P I T R E X V.

*Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.*

O N vient en cet instant dire au Prince que sa Déesse seroit bientôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle ; la curiosité, un sentiment encore plus vif, le troublèrent , & il se laissa déshabiller par les Chouettes, sans préférer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elles le conduisirent dans un appartement superbe , où les parfums qui brûloient dans des cafolettes d'or , embaumoient l'air , & faisoient respirer les odeurs les plus voluptueuses. Plein d'inquiétude & de desirs , après avoir traversé cinq ou six grandes pièces, il parvint enfin dans la chambre où la Déesse étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuses , soutenu par des colonnes de rubis , renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince , quoiqu'ébloui , & arrêté d'abord par un spectacle si brillant, ne laissa pas de chercher des yeux ce chef-



d'œuvre si vanté. Il voyoit de loin quelque chose qui se remuoit dans le lit ; mais c'étoit une figure si informe , qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit ne fût la Guenon de la Divinité. Il approcha , & la Chouette se retira , après lui avoir donné le bon soir. Tazari , consumé de desirs , mais retenu par sa timidité , restoit à la place où la Chouette l'avoit laissé. Venez , Prince , lui dit-on , & ne perdez aucun de ces moments précieux que l'amour vous donne. Il obéit , & se jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut , on se retourna ; & sa surprise ne fut pas petite , quand à travers le blanc , le rouge , les rubans , les dentelles , il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle en effet qui , pour le recevoir décemment , avoit orné ses oreilles de Chouette des plus belles pierrieres. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond mâronné , garni par-tout de fleurs & d'aigrettes ; & quoiqu'elle fût coëffée en-arrière , elle avoit mis par-dessus cette parure , pour se donner un air plus touchant , une petite coëffe blanche mouchetée de couleur de rose , avec un désespoir de même couleur , galamment noué sous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule , étoit une



forte de visage où l'on distinguoit des yeux éraillés , rouges & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme , & couverte de verrues , alloit se perdre tendrement dans une bouche lâche & enfoncée , qui laissoit pendre des lèvres violettes , & présentoit aux yeux une mâchoire dégarnie qui , par laps de temps , avoit même perdu son coloris naturel. Ses joues pendantes reposoient mollement sur son oreiller. Une quantité innombrable de mouches & d'assassins de différentes especes , couvroit une peau noire & tachetée , dont les rides & la lividité perçoient au travers de la pommade huileuse qui les déguisoit. Un esclavage de diamants & de perles , à gros glands , lui descendoit sur la gorge. Ses tettons , assez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi , sortoient d'un corset garni de dentelle frisées , qui étoient noués en trois endroits avec de la nompareille couleur de rose.

Tanzaï , interdit à cet aspect , auroit fui , si la frayeur qu'elle lui inspiroit , lui en avoit laissé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur insupportable , qui , malgré les parfums dont la Fée s'étoit fait oindre , remplissoit toute la chambre. Ciel ! disoit-il en lui-même ,



voilà donc l'objet qu'on me destine ? ô Néadarné ! c'est donc ce que la Nature a formé de plus hideux qui vous a balancée , que dis-je ? qui vous a anéantie dans mon cœur ! Juste Singe ! quelle bonne fortune ! Si le Prince avoit voyagé , il auroit su que celles dont nos Petits-Maîtres sont si fiers , ressemblent souvent à la fienne.

Il n'étoit revenu ni de son dégoût , ni de sa terreur , lorsqu'une voix rauque & cassée, sortant de cet effroyable squelette , lui adressa ces douces paroles : Vous voyez, Prince, ce que je fais pour vous , & quel est l'excès de ma bonté. Vous n'auriez pas dû croire , après l'affront sanglant que vous m'avez fait , après la vengeance dont il a été suivi , que mes ressentiments se terminassent à vous admettre dans mon lit. La même main qui a causé vos larmes, se présente pour les essuyer. Vous vous seriez exposé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez , & c'est dans le sein des plaisirs que vous allez reprendre votre première forme. Je ne fais si trop d'amour-propre m'abuse , & m'exagère votre bonheur ; si les transports de tous les mortels qui m'ont vue , ne me font pas trop présumer de mes



charmes : mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne souhaitât, qui ne voulût même payer de sa vie, le sort que je vais vous faire. Je ne vous presse point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience ; j'y découvre avec la joie la plus sensible, que vous ne pouvez plus supporter la violence de vos desirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre félicité. Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus long-temps ce spectacle ; hâtez-vous de la confondre. Ah ! dans des moments si doux, l'empire de la vertu devoit-il encore se faire sentir ? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer ! Tanzaï, demeuré immobile, n'entendit pas la moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il seroit sans doute resté abymé dans cette léthargie, s'il ne se fût senti sur la main une griffe crochue que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler : mais considérant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver, seroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandon-



ma cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne savoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la Fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la peau : Quoi, Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit ? Je pardonne à l'amour l'anéantissement où je vous vois ; mais il auroit déjà dû céder à l'impétuosité de vos feux & à ma tendresse. C'est donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t-elle ; & si les charmes que je t'ai laissé voir, ne sont pas assez puissants pour te rendre à toi-même, essayons si ce qui m'en reste peut te rappeler à la vie. Alors, jetant avec fureur le peu de drap qui receloit ses beautés encore non-apperçues, & roulant ses yeux avec violence : Vois, barbare, dit-elle en soupirant, vois tout ce que mon amour t'abandonne. Miséricorde ! s'écria le Prince, ah, grands Dieux ! où suis-je ? Sortant alors brusquement du lit, il se débarrassa des griffes qui le retenoient, & cherchoit à sortir, lorsque ce que le Lecteur verra dans le Chapitre qui suit, l'arrêta.







## CHAPITRE XVI.

*Illusion. Bonheur du Prince évanoui. A quel prix on le lui rend.*

**T**ANZAI, transporté de rage, alloit sortir de l'appartement, lorsqu'une voix douce, & qu'il crut reconnoître, l'appella. Ciel ! quelle fut sa surprise, lorsqu'en se retournant du côté du lit, il vit Néadarné plus charmante que jamais ! O ma Princesse, s'écria-t-il en courant vers elle. Arrête, ingrat, lui dit Néadarné, homme sans courage ! tu ne mérites plus mes bontés. Tu savois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve, & tu n'as pas eu la force de la supporter. Ces apparences difformes me cachotent ; c'est moi qui, par la protection de Barbacela, sous la forme d'une Fée, t'ai débarrassé de ta fatale Ecumoire ; c'est moi encore qui, pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux, t'ai fait prendre de l'Eau de Santé. Malheureux ! ajouta-t-elle, en versant quelques larmes, tu as trahi mes soins & mes bontés,



tès, & tu vas pour toujours rester dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Princesse ! s'écria Tanzaï, qui vous auroit devinée ? Il fit alors de nouveaux efforts pour l'embrasser : mais la Princesse & l'appartement disparurent à ses yeux, & il se sentit transporté dans la chambre où on l'avoit reçu à son arrivée. Son désespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse Chouette qui, assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi ! lui dit-elle d'un ton gai, sitôt de retour ! une nuit passe avec vous comme une minute. Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut sans scandale vous en accorder ; je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux ! s'écrioit douloureusement le Prince, de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie ? Ah ! dit la Chouette, je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident, ou, pour mieux dire, le même subsiste ; cela est malheureux pour vous ; car quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne ? Savez-vous bien, vous qui parlez si mal-à-propos, dit le Prince avec fureur, que je vous tords le col, si vous osez encore proférer une parole ? Puis revenant à lui.



même, je vous demande pardon, Mademoiselle, ajouta-t-il, de ce que je viens de vous dire : mais tant d'événements me confondent, me mettent hors de moi-même, que je ne fais ni où je suis, ni si je suis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il, en finissant son récit, beaucoup de crédit en ce palais. Je reconnois ma faute, Ne pourrois-je pas me trouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre ? mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposez-là est difficile, reprit la Chouette : je vais cependant essayer si mon crédit peut vous être utile. Attendez ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle sortie, que Tanzaï se mit à rêver. Qui l'auroit deviné, se disoit-il, que ma Princesse eût pu m'être offerte sous cette exécrable forme ? Hélas ! j'avois déjà senti l'effet de l'Eau de Santé, déjà je me reconnoissois, j'allois réparer ma gloire & mes infortunes. Mais qui l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma Princesse m'a-t-elle fui, que retombant dans mon néant, je me suis vu aussi loin de moi-même



que je l'étois. Malheureuse condition des Rois, d'être soumis, malgré leur pouvoir, aux injustices des Fées ! Y a-t-il rien de si bizarre que ce qui m'arrive ? Ma destinée dépend d'une vile Ecumoire ! Ah ! si jamais mon histoire est écrite, qui pourra y ajouter foi ? Ou si elle trouve de la crédulité, quel sujet d'entretien pour les siècles à venir !

Sans la Chouette qui vint interrompre ses réflexions, il les auroit peut-être poussées plus loin. Eh bien, divin Oiseau, lui dit-il, mon malheur est-il sans remède ? Je tremble que vos soins n'aient été inutiles. Vous êtes plus heureux que vous ne pensez, lui dit-elle en souriant ; on vous pardonne, ce n'est pas sans peine ; mais enfin, vous pouvez encore tenter l'aventure, le champ vous est ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Néadarné ? Ah, Dieux ! Prince, reprit-elle, ce sera en effet Néadarné, mais toujours sous la même forme de Concombre. Vous frissonnez ? Consultez-vous, votre premier refus vous coûte déjà assez, prenez garde au second. Si d'abord vous aviez surmonté votre répugnance, & que la Fée prétendue vous eût reçu



dans ses bras , à peine y auriez-vous été que la Princesse auroit pris sa place. Actuellement cela est devenu plus difficile ; il faut que vous souteniez treize fois l'épreuve prescrite , avant que de voir la métamorphose. Hem ! que dites-vous , dit Tanzaï ; que parlez-vous de treize fois ? Vous m'entendez , dit la Chouette , treize fois , cela se comprend. Allez , on n'y pense pas , reprit Tanzaï ; ce seroit tout ce que je pourrois faire , si la Princesse étoit de moitié. Prévenu que ce fera Néadarné , la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur. Vous me rendez-là de plaisants services ; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut , dit la Chouette , c'est le dernier mot ; mon zele ne doit pas vous être équivoque , je ne gagne rien à ce marché-là. Treize fois ! s'écria encore le Prince. Comment , dit-elle , vous vous effrayez de ce dont l'homme du monde le plus décrédité s'acquitteroit sans peine ? En effet , reprit Tanzaï , je voudrois bien pour ce que vous faites pour moi , que vous le fussiez par expérience. Encore un coup , reprit-elle , déterminez-vous : c'est une honte que si peu de chose vous arrête ; j'avois dans le



font meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez, dit le Prince, vous savez qu'il y a quantité de chose que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le Ciel m'assiste. La Chouette le prenant par la main, le mena dans l'appartement des délices, plus troublé & plus désagréablement occupé que la première fois.



## CHAPITRE XVII.

### *Nuit délicieuse de Tanzar.*

**D**E quelque courage que le Prince se fût armé, il frissonna en revoyant Concombre. Prince, lui dit-elle, recouchez-vous, & venez mériter votre grace, ou combler vos malheurs. Trêve de harangue, repartit-il brusquement; le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous; & le seul de mes desirs, d'en sortir le plutôt que je pourrai. Ainsi, point de compliment;



il vous feroit mal de m'en faire , après l'état où vous me réduisez. Mais quelle fureur vous tient , de vouloir que je passe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre , ne devroit-elle pas vous en guérir ? S'il est vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi , ne devroit-il pas vous suffire , pour le bannir que je réponde mal à vos sentiments ? Et si vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Ecumoire , est-ce à moi que vous devez votre courroux ?

Prince , reprit Concombre , vous parlez le mieux du monde , & vos discours me persuaderoient , s'il pouvoit vous être de quelque utilité que je fusse convaincue de ce que vous me dites. Ce n'est ni l'envie que j'ai de vous punir , ni un mouvement d'amour , qui vous met aujourd'hui dans mes bras : l'ordre du Destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi , qu'elle n'est pénible pour vous. Croyez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme qui n'y est point appelé par mon choix ? Pensez-vous qu'on s'abandonne sans regret aux transports de quelqu'un qui nous est indifférent ? Est-il rien de plus



cruel pour une femme sensible, & née avec de la vertu, que d'essuyer des caresses que son cœur n'avoue pas ? Quant à ces transports & ces caresses dont vous parlez, puisqu'elles vous font tant de peine, je puis, dit Tanzaï, vous les épargner ; je ne suis pas assez impoli pour vous ravir des faveurs aussi précieuses que les vôtres. Oh non ! dit la Fée, je suis soumise aux volontés du destin, & ma résignation m'aidera. Vous étiez tout-à-l'heure, reprit Tanzaï, plus emportée, & moins dévote. Mais, quoi qu'il en soit, on m'a promis Néadarné, & je ne commence point que je ne la voye. On vous l'a promise à la vérité, reprit Concombre, mais vous savez à quel prix. Allons donc, dit le Prince, qui, malgré lui, se sentoît renaître ; mais il faut aimer éperdument, pour se soumettre à ce qu'il m'arrive.

Alors se bouchant le nez, & fermant les yeux, il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit du devoir prescrit. La Fée, pour le lui rendre plus facile, soupироit tendrement, & s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré son indifférence, tous ces noms emportés que l'amour inspire. Elle faisoit succéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abattement. On



assure même que pour lui prouver plus de sensibilité , elle jura plus d'une fois. Tanzaï , pour en être plutôt quitte , avoit fait tout de suite ( chose surprenante , & qui n'est pas celle de cette histoire qui peut choquer le moins ) la moitié de son martyre , & l'Eau de Santé , agissant miraculeusement , le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude , lorsque la Fée le pria de suspendre ses travaux , & de la laisser respirer. —

Le Prince l'ayant satisfaite : Voyez-vous , Prince , lui dit-elle , je ne suis pas de ces femmes sans délicatesse , qui n'estiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation tendre que le sentiment animé , que ces voluptés honteuses que les amants ordinaires recherchent sans cesse. Combien dites-vous qu'il vous reste à faire de cette nuit ? Sept , reprit-il brusquement. Ce que je vous demande-là repartit-elle , n'est pas que je m'en soucie. Si j'en étois crue , vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reste sept ? je crois que vous vous trompez. Il se peut bien , reprit-il , je compterois au moins sur neuf d'acquit-



tès. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte; j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'est pas vrai!, dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas des disputes là-dessus; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement, vous valussiez d'aucune façon ce que vous valez aujourd'hui. Vous savez mieux que personne, reprit Tanzaï, pourquoi je vaux tant; & le présent qu'on m'a fait de l'Eau de Santé, est une précaution que vous avez prise pour vous-même. Mais, en conscience, ne devriez-vous pas me remettre le reste? Cela ne se peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai où je suis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah, barbare! s'écria le Prince qui se sentit décroître, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, & votre main pour opérer ce que je sens, n'avoit pas besoin de magie. Le discours est tendre, dit Concombre, & c'est le moyen d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuse par rapport à moi,



soyez-le du moins, dit Tanzaï, par rapport à vous-même. Je suis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croyez, & vous verrez que je puis de cette main que vous méprisez tant... Eh, de grace ! s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré sa peur, la Fée lui tint parole ; & lui, qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée.

Il étoit enfin arrivé au douzième inclusivement, sans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna sa surprise à Concombre. C'est apparemment, dit-elle, que son recouvrement est attaché au nombre mystérieux de treize. Je vois assez, reprit-il, qu'on ne l'a pas mise à bon marché ; mais finissons. Le Prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné ; mais ne la voyant point paroître : Que veut donc dire ceci ? demanda-t-il. Pourquoi ne vois-je pas Néadarné ? M'auroit-on trompé ? Hélas ! Prince, dit la Fée, vous vous êtes trompé vous-même, vous avez mal calculé. Oh, corbleu ! dit Tanzaï, il ne faut pas être un Barème pour savoir compter jusques à treize, ils y sont bien. Mais le moyen ! reprit-elle, vous voyez bien que cela



ne se peut pas ; vous auriez Néadarné en votre pouvoir , si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même , cher Prince , prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu , dit-il , c'est qu'il n'y en a point. Enfin , reprit-elle , par votre obstination , vous ne verrez point Néadarné ; & par un esprit de ménage mal-entendu , vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel ! s'écria-t-il , ne laissez-vous en proie à l'injustice ? Et faut-il.... Mais hélas ! peut-être avez-vous raison : je ne vois point Néadarné , & son absence suffit pour me convaincre. Voyons donc si je puis m'en tirer.

Tanzaï , excédé de fatigue , eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fut pas à cette fois plus heureux qu'aux autres ; & reconnoissant combien inhumainement on l'avoit trompé , il se jetta avec fureur sur Concombre , dans le temps qu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La Fée , en se débattant avec force , se retira des mains de Tanzaï , après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau , & lui avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures ; puis , s'élevant au plafond : Ne



compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver, ne sont ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai à la vérité rendu ce que tu desirois avec tant d'ardeur; mais prends garde qu'il ne te soit inutile, & souviens-toi longtemps de ton infernale Ecumoire. Ah! perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore? En cet instant, la Fée & le palais disparurent à ses yeux; & lui, aussi honteux que fatigué de sa bonne fortune, trouva ses habits, son Ecumoire, & son cheval, dans cette même forêt où il avoit rencontré la Fée au Chauderon. Il s'habilla promptement, formant dans sa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la Chouette; & reprit le chemin de Chéchian, très-disposé à garder à Néadarné la fidélité la plus exacte, puisque les plaisirs dérobés lui réussissoient si mal.







## CHAPITRE XVIII.

*Le moins amusant du Livre.*

PENDANT que le Prince opéroit ces étonnantes merveilles, on n'étoit pas plus tranquille à Chéchian, qu'il ne l'avoit été dans le palais de Concombre. L'affaire de Saugrénutio y faisoit grand bruit. Les Sacrificateurs & les Etats étoient convoqués. Le Roi, sensible aux déplaisirs de son fils, & croyant qu'ils ne seroient terminées que quand Saugrénutio auroit lèché l'Écumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné jusques au Patriarche, qui autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le Grand-Prêtre avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ses vues. Saugrénutio n'ignoroit pas que du côté de la Noblesse, il n'auroit aucune ressource. Cet Ordre de l'Etat, attaché à la personne du Souverain par des raisons de politique & d'intérêt, n'auroit pas voulu sans doute agir contre ses maximes dans une occasion où



il auroit choqué , & fans fruit particulier , la majesté du Prince. Les Sacrificateurs , qui n'attendoient leurs dignités que de leur servitude auprès du Patriarche , n'avoit garde de lui manquer , dans une occasion où leur complaisance pour lui pouvoit leur être utile. Le peuple ignorant & superstitieux , accoutumé à regarder les Décrets du Patriarche comme des Décrets des Dieux mêmes , auroit crainct d'attirer leur colere sur lui , en prenant le parti de Saugrénutio dans une occurrence où la Religion ne lui paroïsoit pas assez intéressée.

Quel moyen restoit-il donc au Grand-Prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit ? haï de la Noblesse ; avec laquelle sa hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions ; détesté des Sacrificateurs ; jaloux du rang qu'il occupoit ; méprisé du peuple qui étoit scandalisé de l'entendre jurer , & de lui voir faire des chançons. Mais le moyen aussi d'obéir ? La honte de lécher l'Ecumoire , la douleur qu'elle lui causeroit , le triomphe du Roi , toutes ces considérations l'agitoient tour-à-tour ; & quoiqu'il demeurât ferme dans la résolution de défobéir , il ne voyoit pas comment il



pourroit résister à tant de forces réunies contre lui.

Il étoit encore à ne savoir quel parti prendre , lorsque le Patriarche arriva à la Cour , précédé d'un Décret terrible , par lequel il étoit prescrit à Saugrénutio de lécher l'Ecumoire : il finissoit par une courte & fraternelle exhortation de se soumettre , & de ne pas laisser armer contre lui la Justice divine & humaine. Saugrénutio , atterré par ce Décret , alloit fuir , lorsqu'une imprudence du parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent , soit qu'il en eût sujet ou non , des Sacrificateurs de Chéchian , les menaça de les joindre à leur Chef , & de leur faire aussi lécher l'Ecumoire. Comme ce Patriarche étoit un homme violent & absolu dans ses volontés , les Sacrificateurs craignirent pour eux-mêmes , & le péril commun les réunit à Saugrénutio. Il y eut donc chez lui une Assemblée secrète , où il fut conclu qu'on chercheroit à se faire des partisans. Ces séditieux pensèrent avec sagesse , qu'il falloit , pour s'attacher le peuple , lui faire croire que l'Ecumoire devenoit une affaire générale , & que personne dans le Royaume , sans en



excepter le Roi , ne seroit exempt de la lécher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient en avoient attendu : ils trouverent de la crédulité , formèrent de la crainte , & parvinrent enfin jusques au Roi.

Céphaès en fut alarmé : il connoissoit le caractère entreprenant du Patriarche : cent fois il avoit eu à se plaindre de son audace , cent fois aussi il avoit voulu l'en punir. Il lui paroïssoit cruel de laisser à portée de blesser la majesté du Trône , une puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois , & sans cesse leur manquer : mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit cru d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutumant les sujets à obéir , les rendoit plus dociles à ses volontés , & plus fideles à leurs serments. Un peuple sans Religion , est bientôt sans obéissance. S'il ne connoît point de Dieux , s'il ne craint pas , les loix humaines ne sont plus rien devant lui ; il devient son législateur ; son caprice seul fait sa regle ; il n'éleve que pour abattre. Incessamment



révolté contre son propre ouvrage, son génie en proie aux nouveautés, le fait courir sans cesse de projets en projets : sans crainte pour l'avenir, ou il anéantit absolument le souvenir des Dieux, ou il envisage de si loin leur colere, qu'à peine pense-t-il qu'elle soit à craindre. Un peuple qui se conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ses Rois, le regarde comme un présent de la Divinité, & n'imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger, ou de discuter seulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites. Mais aussi, plus superstitieux que religieux, moins vertueux que timide, plus crédule qu'éclairé, une idée mal-entendue de la Religion le mene loin : plus frappé du culte extérieur, que de l'existence de la Divinité; plus soumis à ses Ministres qu'à elle-même, il les croit lésés où on leur fait justice; & le Roi, victime des préjugés des sujets, n'ose sortir d'esclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où sa personne & sa dignité seroient également compromises.

Céphaès, convaincu de la vérité de ces principes, avoit cherché peu-à-peu à limiter le trop grand pouvoir du



Patriarche, & à le borner aux fonctions purement spirituelles. Pour ôter à la Capitale un sujet de remuer, il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vue cette idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'est pas de la sagesse du Souverain d'écarter de sa personne un sujet qui partage, en quelque façon, son autorité. Le Patriarche, dans le séjour qui lui étoit assigné, brilloit seul : à Chéchian, il étoit obscurci par la lumière du Trône; & les sujets, en le voyant contraint de rendre hommage au Roi, sentoient à quel point il lui étoit subordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir envie de former ; un seul regard du maître les pouvoit dissiper : au-lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des peuples, & accrédoit ses cabales par la longueur du temps qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vu les tracasseries qu'il avoit faites au Patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroissoit bien extraordinaire qu'on voulût aller jusques à lui faire lécher l'Ecumoire. La



Fée Barbacela n'avoit appelé que le Grand-Prêtre à cet honneur ; mais cette Fée ne paroissoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpréter & l'étendre ; enfin , il avoit peur. Il résolut cependant , en cas que l'on prit pour prétexte l'honneur de la Religion , de rejeter sur le Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire , & de l'obliger à lécher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorsqu'il revit le Patriarche , il ne lui fit pas bonne mine. Le Patriarche , de son côté , bouda contre le Roi ; & le premier fruit de l'artifice de Saugrénutio fut de jetter entre eux les semences d'une division qui ne lui pouvoit être qu'utile.



## CHAPITRE XIX.

*Bagatelles trop sérieusement traitées.*

**L**E Grand-Prêtre s'aperçut aisément de l'état de trouble où l'on étoit à la Cour. Eh bien , vertu-bieu ! dit-il à ses alliés , eh bien , corbieu ! nous les tenons. C'est demain l'ouverture de



l'Assemblée; mais ne nous démentons pas. Le peuple est pour nous; les femmes, à qui j'ai fait une description monstrueuse de l'Ecumoire, jurent qu'elles n'obéiront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'est jamais que les foibles que l'on insulte. D'ailleurs, que craignons-nous? Le Prince n'est pas de retour, l'Ecumoire qui voyage avec lui, ne lui fera peut-être jamais ôtée: qui sait même si jamais on les reverra? Nos ennemis désunis entre eux ne peuvent plus nous porter de coups certains: occupés à se garder l'un & l'autre, leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons, Messieurs, buvons, ajouta-t-il, & que le Ciel nous protège: peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inspirera quelques pensées salutaires. A ces mots, les Sacrificateurs se mirent faiblement à table. Comme Saugrénu-tio ne prenoit jamais que là ses résolutions, on y fut long-temps. Par bienfiance cependant, on en sortit vers le matin, & chacun des conviés, les yeux baissés & la marche incertaine, retourna chez soi, après avoir promis au Grand-Prêtre de bien féconder ses intentions.



Telle étoit la disposition des esprits, lorsque l'on ouvrit l'Assemblée. Saugrénutio y parut avec une contenance assurée. Le Patriarche commença par un discours ampoulé, & qui pour avoir été préparé dès long-temps, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueusement à Saugrénutio, quand le Ciel parle, il est inutile de se rendre sourd à sa voix. Votre résistance à ses volontés vous rendra coupable, & nous forcera d'employer contre vous l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre dignité est la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs cette voix céleste nous portera contre un Ministre rebelle à ses devoirs? Plaise pourtant, s'écria-t-il, plaise au suprême Singe qui reçoit tous les jours votre encens, d'illuminer votre cœur! Puisse-t-il toucher votre ame endurcie, & retarder sa vengeance! Désarmé par les ardentes prières que nous faisons tous pour votre conservation, qu'il daigne vous porter à donner un exemple nécessaire d'une entière soumission à ses ordres! Allons, dit-il, d'un air de douleur, rapportons le fait, & instruisons promptement le procès.



Alors l'Orateur se leva, & raconta avec l'exaétitude la plus scrupuleuse, au hasard d'être long, l'histoire de l'Ecumoire; & l'ordre de la Fée Barbacelle, de la faire lécher au Grand-Prêtre, fut plus exagéré qu'oublié. Pendant ce récit qui fut long, Saugrénutio & ses adhérents se confirmèrent dans la résolution de désobéir. A peine fut-il fini, que le Patriarche se leva, & parla bas au Roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, lui dit Céphæès, croyez-vous qu'il obéisse? Oui, répondit le Patriarche, & il ne sera pas le seul. Le Roi s'imagina alors que le Patriarche l'avoit regardé, & que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment, dit-il en colere, il ne sera pas le seul! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici: prétendriez-vous que je léchasse l'Ecumoire, moi? Fi donc, reprit le Patriarche. Mais pourtant, ajouta-t-il, cela n'en feroit pas plus mal; & si vous le faisiez, vos sujets n'auroient plus rien à dire. Mais, répondit le Roi, mes sujets n'ont que faire à tout ceci: je vous ai déjà dit que la chose ne regardoit que Saugrénutio. Votre Majesté le croit, répondit le Patriarche; mais telle est la nature de l'Ecumoire, qu'elle devient un mystère,



& un objet de vénération ; elle n'est plus une affaire particulière. Oh ! tant qu'il vous plaira, reprit Céphaès ; mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'est ce que nous verrons plus à loisir, dit le Patriarche ; cependant Sire, vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors se tournant du côté de Saugrénutio, il lui conseilla d'obéir. Monseigneur, dit Saugrénutio, je n'en ferai rien. Puis donc, dit le Patriarche, d'un air contrit, puisque ce rebelle veut toujours l'être, nous le déclarons déchu de ses dignités : ordonné à lui de remettre entre les mains du Roi la culotte de peau d'ours, & entre les nôtres, le manteau de peau de canard, & l'aigrette de papier marbré, dont avant sa perversion notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux Sacrificateurs, profitez de cet exemple ; & par une prompte obéissance envers l'Ecumoire, prévenez la rigueur de nos jugements. Alors mille bruits confus s'éleverent ; mais le Roi & le Patriarche sortirent de l'assemblée, après avoir ordonné qu'on dressât un acte authentique de ce qui venoit d'être résolu.

La Noblesse triomphoit de l'abaissement des Sacrificateurs, lorsque Sau-



grénutio prenant la parole : Vous me voyez consterné, Messieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleversement des loix. Il n'est plus, ce temps heureux, où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée ; le souvenir qui nous en reste, ne sert qu'à augmenter notre douleur ; nos regrets ne peuvent nous le rendre ! Abandonnés à la servitude, puisque nous la souffrons ; faits à l'abaissement où l'on nous réduit, nous ne pouvons nous excuser aux yeux de l'Univers qu'en perdant la mémoire de notre ancienne splendeur. Eh ! à quoi nous serviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable ? Les voilà donc ces fiers Chéchianniens, qui remplissoient le monde entier de leur gloire ! voilà ce peuple si fameux ! une vile Ecumoire fait trembler ces augustes mortels ! Anciens Défenseurs de l'Etat, ajouta-t-il, en adressant la parole à la Noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours : l'avilissement où je vous vois m'instruit de votre foiblesse. Pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté ; mais brûlez ces fastes célèbres qui vous ont conservé



conservé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiser des exemples de vertu , ils vous seroient inutiles. Qui ne rougit point de sa servitude , ne mérite pas de savoir qu'il y a eu des hommes libres. C'est donc à vous, Ministres sacrés , c'est à vous seuls de faire disparaître l'injustice ! qu'avons-nous à craindre ? Et quand nous pourrions succomber , la mort nous doit-elle plus effrayer , qu'une vie condamnée à un opprobre éternel ? Vengeons l'honneur de nos Autels : donnons à cet état abattu , des exemples de courage dont il puisse profiter. Mourons , s'il le faut , mais mourons en Citoyens ; utiles à notre patrie jusques dans nos derniers instants, montrons-lui du moins comme on fait se délivrer de la servitude. Victimes perpétuelles de l'ambition du Patriarche, nous ne vivons que pour voir sans cesse renouveler nos affronts. Car que sert-il de nous flatter , & quelle espérance pourrions-nous nourrir sans témérité ? Nous est-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entreprises ? Est-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée souffre de ses projets ? Ouvrons notre Histoire ; & sans chercher des traits plus odieux , souvenons-



nous seulement des désordres que causa, il y a six cents ans, le Patriarche Hinhohu-Yalucha, quand il voulut nous faire baiser la queue d'une Pie. Quelles guerres ne furent point allumées un siècle après, par l'établissement des Moustaches quarrées, sous le Patriarche Onfoucho? Que n'a point produit l'obstination de Rimachou, lorsqu'il voulut abolir le Potiron sacré? Cet Etat enfin, après les plus cruelles séditions, commençoit à respirer: les Patriarches plus éclairés, plus soumis aux loix, plus sensibles à l'honneur de la Religion; ne propoisoient plus d'opinions scandaleuses; un soleil plus pur nous éclairoit. Hélas! tranquilles à l'ombre de nos Autels, nous nous flattions que ce calme heureux durerait. Mais, ô grand Dieux! quelle étonnante révolution! & sur quoi est-elle fondée? Une Fée apporte une Ecumoire! Il est important, dit le Prince, que je l'avale, après que la Vieille du monde la plus hideuse l'a reçue dans sa bouche. C'est, ajouta-t-il, un ordre qu'il a reçu de cette Fée. Son mariage, sans cette cérémonie, ne sauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas blesser la décence du rang que j'occupe, qu'à mes intérêts particu-



liers , je refuse. Le Prince tombe dans des accidents peu ordinaires , on m'en fait un crime. Un Patriarche donne un décret injuste : bien plus , on assemble contre moi tout l'État , on me prononce le jugement du monde le plus inique ; & non content de m'avilir , on porte l'audace jusques au corps entier des Sacrificateurs , à qui on veut faire lécher l'Ecumoire. Tous les ordres du Royaume sont dans ma disgrâce. Eh ! qu'ont-ils de commun avec moi ? Supposé que j'aye dû lécher l'Ecumoire , étoit-il nécessaire qu'ils le fissent ? Le Prince n'a nommé que moi. D'ailleurs , qu'on me montre l'ordre de Barbacela : une chose de cette conséquence pouvoit être mieux établie. Si le Prince est cru si aisément sur sa parole , tous les jours il aura des idées nouvelles ; & que fais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lécher ? Mais , supposé qu'à présent je voulusse obéir , où est-elle cette Ecumoire ? Le Prince & elle tiennent ensemble ; où les retrouver ? & quel crime commettrai-je en attendant leur retour ? Cependant on me déshonore , on me dépose , on m'ôte les marques de ma dignité. Plus heureux de tout perdre que d'obéir , je bénis les Dieux du courage qu'ils m'ont



inspiré. Plus illustre dans ma retraite, que je ne le serois en possédant honteusement les biens qu'on m'enleve, je ne verrai pas du moins l'esclavage de mes compatriotes. Car ne vous flattez pas, ajouta-t-il, en parlant aux Grands, votre criminelle complaisance ne vous sauvera pas de l'Ecumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémissant, que plus sensibles aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la Religion, vous jouissez avec un plaisir secret du malheur qui nous accable. Ah ! réunissons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace ; & si vous n'êtes émus par aucune considération, que celle de votre gloire vous soutienne. Généreux Chéchianiens ! il est dans la servitude deux malheurs qui se succèdent ; le premier est d'y gémir ; l'autre, quand même elle ne subsiste plus, de se souvenir de sa honte. Ah ! rappelez votre courage. Brisez les fers qu'on vous impose, ils disparaîtront quand vous ne les baîserez plus. On ne jette dans l'abaissement que ceux qu'on croit capable d'y rester. Nous avons les maux présents qui nous environnent ; une magnanime résolution nous peut seule sauver des nouveaux coups qu'on



nous prépare. Secouons ce joug odieux, sous lequel nous avons si long-temps fléchi ! Que ce peuple , témoin de nos affrons , le soit enfin de notre vengeance ! Nous ferons craints dès que nous voudrons l'être. Effaçons des décrets offensants qu'ont dictés l'inimitié & l'injustice , je vous réponds du succès. De quoi ne sont pas capables des hommes qui combattent pour les Dieux & pour leur liberté ?

Il dit ; & les Etats déjà d'accord de sa condamnation , se partagent. Différens avis s'élèvent. Les plus superstitieux , émus par le discours de Saugrénutio , croient en effet que les Dieux sont intéressés dans cette affaire , se rangent de son parti , & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le Roi & le Patriarche , veulent que le Grand-Prêtre soit bien jugé , & prétendent faire passer l'Acte qui le condamne lui & les Sacrificateurs. La dispute s'échauffe, l'Assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé , & craignant pour lui , se déclare pour Saugrénutio. Le Patriarche redoutant une émeute générale , suspend ses coups , & accorde du temps au Grand-Prêtre , qui , satisfait d'avoir différé sa perte , se croit



sauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer; qu'avant que l'affaire de l'Ecumoire fût décidée, il ne pourroit plus être inquiété là-dessus; & que ce seroit vraisemblablement une mortification qui tomberoit sur son successeur.



## CHAPITRE XX.

### *Retour du Prince à Chéchian.*

Ces troubles agitoient encore la Capitale, lorsque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage? disoit-il en lui-même; avouerai-je à Nèadarné que c'est dans les bras de Concombre que je suis rentré dans mes droits? De quelle maniere lui raconterai-je une chose si mortifiante pour sa tendresse? Imaginera-t-elle que je puisse mériter d'être plaint? S'il lui en arrivoit autant, pourroit-elle compter sur mon indulgence? Mais elle sait de quelle espece étoit mon malheur: en lui donnant des preuves qu'il est cessé, pourrai-je me dispenser de lui dire pour-



quoi? Eh ! quelle seroit sa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas, si je lui faisois part de toutes les idées qui m'ont occupé ? si elle savoit que mon cœur lui a été infidèle ? que pendant quelques instants, tout rempli d'une autre, je me suis prêté, j'ai même été au-devant du malheur qui m'étoit préparé ? Si elle peut me pardonner d'avoir passé une nuit dans le lit de Concombre, me pardonneroit-elle d'avoir pensé qu'une autre qu'elle pouvoit me rendre heureux ? Ah ! cachons ma honte à Chéchian ; paroissions-y rétabli : mais puisse-t-on n'y avoir jamais quel remède m'a rendu à moi-même !

Tanzaï, en raisonnant ainsi, se rapprochoit de ses Etats, & il revit enfin les murs si desirés de Chéchian, après en avoir été absent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes Vielles avertissant le peuple, les illuminations, les cris de joie & les transports les plus outrés, annoncerent au Roi que le Prince renetroit dans la ville. Néadarné, faisie du mouvement le plus tendre, s'évanouit. Elle étoit encore dans cet état, lorsque Céphaès lui amena Tanzaï. Le



plaisir qu'il avoit de la revoir , céda pour quelque temps à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné ! ma chere Néadarné ! s'écrioit-il , ah ! ne devois-je vous retrouver que pour trembler pour vos jours ? Cruelle Fée ! étoient-ce-là les malheurs dont tu me menaçois ? Néadarné , à la voix & aux baisers redoublés de son époux , ouvrit les yeux , & l'embrassant à son tour : O Tanzaï ! ô repos de mes jours ! est-ce donc vous que je revois ! que votre absence m'a coûté de larmes ! hélas ! le plaisir seul de votre retour , peut égaler la douleur que votre départ m'a causée. Ils n'auroient point fini leurs regards & leurs transports , si le Roi , impatient de savoir comme étoit le Prince , ne les eût interrompus pour s'en instruire ! Sire , lui dit-il , cette Ecumoire attachée à ma boutonniere , vous annonce qu'elle ne m'incommode plus ; & je suis le plus trompé du monde , si la Princesse , interrogée demain , ne vous donne du reste des nouvelles fort satisfaisantes. Le Roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait , lorsque les Courtisans entrèrent en foule dans l'appartement : l'impatience où ils étoient



de revoir Tanzaï, ne leur avoit pas permis de différer leur hommage. Saugrénutio y arriva avec eux ; non que le même desir le pressât, mais pour savoir seulement si par hasard le Prince n'auroit point perdu son Ecumoire. Il pâlit en la revoyant, & Tanzaï ne put assez se contraindre pour le bien recevoir. Il attribuoit même à son refus, les malheurs qui lui étoient arrivés ; & le dernier de tous lui étant le plus sensible, il avoit résolu de lui en faire, tôt ou tard, porter la peine. Ce fut pour commencer, que devant lui il s'informa de tout ce qui s'étoit passé, & si un sujet rebelle ne seroit pas enfin puni. Le Roi, en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée, l'assura de l'obéissance de Saugrénutio, qui, mécontent de ces discours, sortit persuadé que le Roi en auroit le démenti. Les Courtisans congédiés après lui, Céphaès & les deux époux souperent à leur petit couvert.

A présent que nous sommes en liberté, racontez - nous, mon fils, dit le Roi, l'histoire de votre désenchantement. Elle est singulière, reprit le Prince, d'un air embarrassé, & je vous surprendrai sans doute, quand je vous



dirai que ce grand ouvrage est celui d'un songe ! D'un songe ! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi bon vous faire voyager ? vous auriez dormi ici tout aussi-bien qu'ailleurs. Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce songe ? Sire, dit-il, & vous, Princesse, après avoir parcouru des pays immenses, je parvins enfin dans une forêt. Alors il raconta, sans y rien changer, l'aventure de la Fée au Chauderon. Après avoir quitté cette Fée, poursuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler. Ne pouvant y résister, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été surprenant que mon imagination échauffée ne l'eût prise pour objet. Ces idées produisirent un songe, dans le désordre duquel je me crus transporté dans un palais magnifique : des Chouettes y parloient ; j'y étois superbement reçu ; je crus y voir Concombres, qui, pour dédommagement de l'Ecumoire, me demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorsqu'on assure qu'en dormant, nous dépendons si peu de nous-mêmes, que l'objet du monde qui



nous est le plus odieux , triomphe de notre répugnance. Concombre m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous , & la répugnance qu'elle m'inspiroit , notre intérêt mutuel me faisoit céder à ses desirs. Je me suis enfin réveillé , rempli d'effroi , mais pénétré de joie en même temps , quand il m'a été impossible de douter de mon rétablissement. Seigneur , dit alors Néadarné , ce songe est bien suivi , & son effet me paroît admirable. Croyez-vous que ce ne soit qu'une illusion ? Le moyen d'en douter , reprit le Prince , quand , à mon réveil , je me suis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi ? Mais , Princesse , ajouta-t-il , il est tard : mon pere , depuis une heure , combat le sommeil ; il devroit lui donner les moments qu'il nous accorde ; & je ne sais si la nuit sera assez longue pour me laisser le temps de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y pensois pas , reprit le Roi : allez , mes enfans ; Dieu vous garde des Fées ! Le Prince , après avoir donné le bon soir à son pere , enleva Néadarné dans ses bras , & se renferma dans son



appartement, pour y goûter les plaisirs dont on verra le détail dans la seconde Partie de cette véridique Histoire.



## CHAPITRE XXI.

*Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.*

**L**E Prince, pénétré d'amour, & plein de la plus vive impatience, se crut à la fin de ses malheurs, quand il se vit si près de posséder l'aimable Néadar-né. Il éprouvoit auprès d'elle, outre les desirs dont on est animé auprès de ce qu'on aime, cette fureur de jouir, cette ardeur inquiète que l'on sent pour un bien dont on se voit maître, après des traverses qui faisoient craindre de ne le posséder jamais. Au milieu des plus vifs transports, le souvenir de cette première nuit qu'il avoit trouvé si triste, lui faisoit craindre pour la seconde un fort aussi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'esprit; & moins il savoit de quelle manière elle exerceroit sa vengeance,



plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des temps où il juroit, mais modérément, contre Barbacela. Voyez, disoit-il, à quoi me sert sa protection ! Elle me donne une Ecumoire : c'est, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le destin me prépare ; & c'est précisément la source de tous ceux qui m'accablent : sans elle je n'aurois pas fâché Concombre ; & au-lieu de me soulager, elle me laisse-là. Voilà une belle façon de protéger ! Vous verrez qu'elle viendra me faire des compliments, quand je n'aurai plus besoin de son secours.

Pendant qu'on déshabilloit la Princesse, il faisoit toutes ces réflexions. Enfin, il pensa tant aux Fées, qu'il se souvint de la Fée au Chauderon. Sur le champ il courut à son cabinet, voir si elle lui avoit tenu parole sur l'Eau de Santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête, quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une : Mais non, dit-il après, je n'ai besoin auprès de Néadarné, que de ses charmes ; cependant la force de cette Eau, ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choses étonnantes : si c'est une supercherie, combien de femmes voudroient



en éprouver de pareilles ? D'ailleurs , Néadarné , à qui je n'ai que faire de découvrir ce secret , ne s'en estimera que davantage ; & sans compter l'idée qu'elle se fera de moi , il est toujours bon de donner à une femme qu'on aime , bonne opinion de ses appas : de façon ou d'autre , l'amour y gagne ; & quoique m'ait dit Néadarné , quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaisirs qu'elle traite d'indécents , je suis sûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raisons lui paroissant valables , il but la bouteille qu'il avoit décoffée , & y entra dans l'appartement de la Princesse , comme ses femmes en sortoient.

Néadarné , accablée d'une douce langueur , l'attendoit ; & Tanzai , pressé de se rendre heureux , ne la fit pas longtemps attendre. Néadarné , déjà accoutumée à se trouver entre les bras du Prince , fit pour cette fois plus valoir sa tendresse que sa modestie. Agitée des plus ardens transports , elle livra tous ses charmes à son Amant , qui , dans un plus grand désordre qu'elle-même , s'amusa moins à les considérer que la première fois. L'amour , dans les tendres caresses qu'il leur inspira , ne leur laissa pas la faculté de parler ; à peine leurs soupirs



pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzaï en chercha de plus grands ; tous deux enfin possédés d'une douce fureur, l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle se plaît encore à augmenter, se livrerent à leur ivresse. Les cris douloureux de Néadarné, & la résistance qu'il trouvoit, l'étonnerent moins qu'ils ne le flatterent ; quelques instances qu'elle lui fit, quelques larmes qu'elle versât, il ne songeoit qu'à achever son triomphe : il auroit été inflexible, si Néadarné enfin évanouie de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eût allarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne songea qu'à la secourir ; ce ne fut pas sans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au Prince, des douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle affuroit s'être fait, l'obligerent à juger par ses yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut sa douleur, quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'intéressoit le plus ! C'est pour ce séjour enchanté un changement si singulier, qu'il ne faut pas s'étonner si le Prince en fut surpris. La Princesse le voyant interdit, lui en demanda la cause. Tan-



zaï, pour toute réponse, lui prit la main, & la lui porta où il regardoit. Ah, Ciel, s'écria-t-elle, la maudite Fée se venge aussi de moi ! Cher Prince, sous quels auspices notre union a-t-elle été formée ! Mais comment ce malheur est-il arrivé ? Chère Néadarné, dit le Prince, il y avoit si peu à faire, que ce n'est pas-là que j'admire le pouvoir de la Fée. Malheureux que je suis ! continue-t-il, d'éternels obstacles s'opposent-ils à notre bonheur ? Me voilà donc privé pour jamais du plaisir de vous posséder ! Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remède, n'y en auroit-il pas pour le mien ? Je consens, reprit Tanzaï, que cette espérance me reste : mais en me faisant entrevoir un bonheur à venir, détruisez-vous ma peine présente ? Ne me serai-je trouvé tant de fois sur le point d'être heureux, que pour sentir plus vivement l'impossibilité de le devenir ? Ah, Prince ! reprit Néadarné, pensez-vous que cet accident ne soit rien pour moi ? Ma tendresse ne me le rend-il pas plus douloureux peut-être qu'à vous-même ? Croyez-vous qu'il ne me soit pas bien sensible, que mon amour ne vous refusant rien, le vôtre ne vous of-



frant pour toute félicité que celle qui nous manque , les obstacles les plus cruels fassent évanouir nos plaisirs ?

Le reste de la nuit se passa , soit en discours , soit en tentatives inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment ce que le Prince offroit à ses yeux , avoit pu autrefois disparoitre ; & le Prince , qui se souvenoit de ce que Néadarné lui avoit laissé voir , au désespoir qu'il n'en restât rien , faisoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'eau de Santé qu'il avoit bue , avec l'idée de la mieux employer , faisoit des effets étonnants ; & sans les secours de Néadarné , dont la compassion le secouroit tant bien que mal , il se seroit sans doute mal trouvé d'en avoir tant pris : d'autant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle situation , il lui restât des ressources.

Ce qu'il y a de remarquable , c'est que Tanzaï , qui avoit été affligé sans modération de son infortune , supporta assez patiemment celle de Néadarné. Il l'adoroit , mais il se voyoit des motifs de consolation que la première fois il n'avoit point eus. Il avoit résolu de ne lui pas être infidèle , lui dût-elle être inutile toute sa vie : mais il étoit bien-aïse



d'avoir de quoi le devenir , & que la Princesse ne pût pas attribuer sa confiance , à l'impossibilité de faire autrement. Ce sentiment étoit délicat ; mais je ne fais si , dans la suite , il ne se seroit pas trouvé de difficile exécution. Néanmoins , de son côté , étoit dans un désespoir qui éclatoit malgré sa contrainte. Que fera au Prince , disoit-elle en elle-même , ma fidélité , & quel gré pourra-t-il me savoir de n'en aimer point d'autre que lui ? Qui me répondra même que tant d'événements sinistres ne le déterminent pas à m'abandonner , & qu'il ne me fasse pas , responsable de la colere de l'abominable Concombre ? Hélas ! quel sort est le mien ! Je crains , lorsque je pouvois satisfaire sa tendresse , que son amour ne s'éteignît ; & je tremble à présent que , rebuté par tant d'obstacles , il ne m'ôte à jamais son cœur.

Ils étoient encore occupés l'un & l'autre de ces idées , lorsque le jour vint. Le Prince ne voulant pas que le peuple fût instruit de ce nouveau malheur , prit le parti d'aller trouver son pere , & de consulter avec lui sur les moyens qu'on pourroit mettre en œuvre pour désenchanter la Princesse.





## CHAPITRE XXII.

*Ce qui fit que le Prince se fâcha.*

**L**E Roi dormoit profondément , lorsque le Prince alla tirer ses rideaux. Eh, double Singe ! s'écria le vieux Monarque , que voulez-vous à l'heure qu'il est ? Est-ce à vous à me réveiller ? Que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné ? A votre place. . . Oh ! à ma place , répondit brusquement Tanzaï , vous vous seriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Est-ce que vous seriez mécontent de la Princesse ? reprit le Roi ; tout au moins , bien élevé comme elle a été , elle est équivoque. Eh , de par la queue sacrée ! dit le Prince impatienté , il n'est pas question de cela. Néadarné n'est rien ; ce que je suis est inutile pour elle , la porte des plaisirs est murée. O Ciel ! que m'apprenez-vous ? s'écria le Roi : assemblons le Conseil. Eh , mon pere ! repliqua Tanzaï , que nous dira-t-il ce Conseil ? Votre Secrétaire voudra faire des incisions , & Saugrénutio ordonnera que l'on consulte



le Singe. Ce dernier parti me semble le meilleur, mais il suffira que le Singe soit consulté à huis clos, & je ne prétends pas que l'on soit informé de ce malheur; nous deviendrions enfin les objets de la dérision publique. Faites avertir le Grand-Prêtre, nous nous rendrons *incognito* au Temple; nous nous sommes assez bien trouvés du premier Oracle, pour recourir à un second. Je ne serois pourtant pas content, quand j'y pense, qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh ! que vous importeroit, reprit le Roi, quand Néadarné seroit un longé ? Quoi qu'il en soit, dit le Prince, tâchons de le lui épargner. Je sais que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrénutio à lécher l'Ecumoire. Mais comment le lui persuader ? Rien ne le gagne, & la violence nous est défendue.

Saugrénutio, que le Roi avoit fait avertir, entra. Concombre, qui l'avoit déjà prévenu, lui avoit dicté l'oracle qu'il devoit rendre; & il étoit assez inutile que le Prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir toutentendu, fut d'avis d'aller sur le champ au Temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'oracles en



ville. Ils s'y transportèrent aussi-tôt; & le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet oracle en prose, afin qu'on l'entende mieux.

*La Princesse ne se reverra dans son premier état, que le grand Génie Mange-Taupes n'en ait disposé selon sa sainte volonté.*

Selon sa sainte volonté ! s'écria le Prince, transporté de rage : je ne crois pas que cela arrive jamais. Bon ! dit le Roi, vous vous allarmez toujours : voilà comme vous étiez avant de partir; cependant que vous est-il arrivé ? Savez-vous quelle sera la volonté du Génie ? D'ailleurs, quand elle seroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux s'y soumettre, que de voir Néadarné rester toujours ce qu'elle est ! Non, il ne le vaut pas mieux, dit le Prince, & j'aime mieux, une fois pour toutes, que Néadarné me soit inutile à jamais, que de passer entre les bras d'un autre. Fautive délicatesse ! reprit Saugrénutio; car au fond cela ne revient-il pas au même ? Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe ! s'écria Tanzaï, mêlez-vous de vos affaires ; si l'on envoyoit la Prêtresse, votre concubine seulement, où l'on envoie ma femme, vous seriez peut-être



aussi fâché que moi. Laissez-le crier , dit le Roi , & instruisez-moi. Qu'est-ce que ce Mange-Taupes ? je ne crois pas de ma vie en avoir entendu parler. C'est , répondit Saugrénutio , un Génie puissant , proche parent de Concombre ; sans doute il aura épousé sa querelle. Il est d'un tempérament fort amoureux , & l'Isle Jonquille , où il fait sa demeure ordinaire , n'est qu'un Serrail composé des plus belles personnes de l'Univers. Toutes celles qui ont affaire à lui , sont obligées de passer une nuit au moins dans son palais. On ne fait , à vrai dire , ce qu'elles y font ; mais s'il en faut croire toutes les femmes qui en sont revenues , c'est le Génie du monde le plus respectueux. Votre Majesté sent bien ce qu'on en peut croire ; cependant les maris ont le plaisir de rester toujours dans le doute ; en pareil cas , c'est une ressource. Il est vrai , interrompit Tanzaï , qu'elle est satisfaisante ; mais je vous jure que je n'en aurai pas besoin. Il se peut bien , reprit Saugrénutio , & il y a un moyen presque sûr de le calmer ; plus on lui apporte de Taupes , plus il est indulgent. Il y a près de dix ans que la fantaisie d'en manger lui est venue , c'est aujourd'hui la seule chose dont il fasse cas. Nous au-



rons heureusement de quoi le satisfaire, dit le Roi, & cela me fera plaisir aussi; mes jardins sont désolés par les Taupes, & le Royaume a le bonheur d'en produire prodigieusement. Je vais dès ce jour faire publier une Ordonnance, par laquelle il sera enjoint à chacun de mes sujets d'en apporter au moins dix. Mais par où va-t-on à cette Isle Jonquille ? Par la route que Son Altesse a prise, continua Saugrénutio, pourvu qu'après la forêt il ait soin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, est fort inutile; Neadarné ne sortira pas du Royaume, & ce n'est point pour la voir maîtresse de Mange-Taupes que je l'ai épousée. Répudiez-la donc, reprit le Roi, puisqu'aussi bien nos Loix vous y contraindroient, si la Princesse, au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au Royaume. Cette dernière raison fit taire le Prince, il se rendit enfin. On résolut de ne découvrir à personne le sujet du voyage, & de ne différer le départ qu'autant de temps qu'il faudroit pour emporter toutes les Taupes du pays. Ne craignez rien, dit Saugrénutio au Prince, le Singe vient de vous tendre la main, & je suis certain,



après ce signe, que le voyage sera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la Princeſſe. Il a une averſion naturelle pour les gens deſtinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont eſſuyé. Il vient pourtant, dit le Prince, de vous en faire autant qu'à moi : je crois que ce Singe ne veut rien dire; mais ſortons de ce Temple, & retournons auprès de Néadarné lui annoncer le voyage.

Tanzaï & ſon pere, de retour au palais, trouverent Néadarné fort inquiète; elle le fut bien plus, quand le Prince lui apprit l'oracle, & le projet du voyage. Il eſt inutile, dit-elle à ſon époux, que nous quitions ce palais; je ſerois dans l'Iſle Jonquille comme ici: Moi! entre les bras d'un autre que vous! ne le croyez pas : je reſteroïs plutôt toute ma vie comme je ſuis, que de regarder ſeulement ce Génie. Eh! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le Roi : ne pleurez point, Saugrénutio aſſure qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le Prince, il le faut, un preſſentiment ſemble me dire que nous ſerons tous deux contents. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à ſon pere, les apprêts de notre départ : je vous de-  
mande



mande pardon ; mais j'ai l'esprit si peu tranquille , que je ne puis me charger de ce soin. Le Roi partit , & laissa Tanzaï essayer inutilement , s'il ne suffiroit pas pour empêcher la Princesse de voyager.



## CHAPITRE XXIII.

*Qu'il faut bien se garder de passer , tout impatientant qu'il est.*

LE Prince , voyant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles , sortit de Chéchian avec Néadarné ; l'un & l'autre traînant à leur suite vingt chariots au moins chargés de Taupes. Ni l'un ni l'autre n'avoit l'esprit tranquille. Tanzaï , qui adoroit Néadarné , ne supportoit qu'avec une douleur extrême , l'idée de la voir entre les bras d'un autre ; & Néadarné , qui n'avoit pas pour le Prince des sentiments moins vifs , ne pouvoit imaginer qu'elle ne devoit son changement qu'à une chose , dont son amour & sa délicatesse lui faisoient une image affreuse. Ils avoient déjà fait plusieurs journées , que leurs cares-



les avoient abrégées , lorsqu'ils parvinrent dans une prairie si variée par les fleurs dont elle étoit émaillée , que la Princesse , fatiguée de sa marche , y fit tendre ses pavillons , sur les bords d'un ruisseau , qui , en embellissant ces lieux , y répandoit une fraîcheur enchantée. Bientôt le murmure de ce ruisseau endormit les deux Amants , qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï se fut reposé quelques heures sur le sein de Néadarné , voyant qu'elle dormoit encore , il alla se promener autour de ce même ruisseau qui formoit des méandres infinis : & il étoit occupé à se plaindre en lui-même de la bizarrerie de son sort , lorsqu'une Taupe , qui sortit brusquement de dessous terre , interrompit sa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de Taupes au Génie , plus il auroit d'égards pour Néadarné , on peut croire qu'il n'épargna rien pour se saisir de celle que le hasard lui offroit. A peine l'eut-il prise , qu'il lui trouva une peau si douce , tant de grâces , de si beaux yeux , chose si rare aux Taupes , qu'il n'y avoit peut-être dans l'Univers que celle-là qui en eût , que , mu de compassion , il voulut d'abord lui rendre la liberté ; puis , par



un sentiment plus délicat, il aimamieux qu'elle dût cet avantage à Néadarné : il la porta donc au pavillon.

Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le Prince dans la prairie, lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre : assurément ce n'est pas-là une Taupe ordinaire. Ah, qu'elle est belle ! s'écria Néadarné : quoi ! voudriez-vous la livrer au Génie ? Son sort dépend de vous, reprit-il, & je souscrirai à tout ce que vous en ordonnerez. Je la garderai donc, dit Néadarné. Qu'elle est belle ! ajouta-t-elle, voyant qu'elle la caressoit : je veux qu'elle reste avec nous, j'en aurai soin moi-même ; je suis peut-être la seule femme au monde qui ait une Taupe si merveilleuse ; la mienne ne me quittera jamais. Les femmes se prennent souvent de passions violentes, sans trop savoir pourquoi, & communément plus les objets qui les frappent sont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui se prit pour sa Taupe d'un amour si vif, que si un quart d'heure après il l'avoit fallu sacrifier au Prince, peut-être qu'elle



auroit balancé. On ne doit point pour cela avoir mauvaise opinion de Néadarné : on avance , sans doute , ceci témérairement ; les femmes Chéchianiennes ne ressembleront peut-être pas en fantaisies , à celles du reste du monde. La Princesse , éprise de sa Taupe , lui fit mettre un collier , & la tint en laisse tant qu'elle se promena dans la prairie , sans que cet animal témoignât jamais aucune envie de se remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans son palanquin , lorsqu'il fallut y remonter , & gronda Tanzaï jusqu'à se faire une querelle assez vive , de ce qu'il ne la caressoit pas assez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompue par aucun événement , on découvrit la forêt. Tanzaï , qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chauderon , ne put s'empêcher de soupirer en songeant à l'aventure funeste dont cette rencontre avoit été suivie. Aussi-tôt , & suivant le conseil de Saugrénutio , il fit prendre à gauche. Il se sentoit le cœur dans ce serrement cruel qui nous saisit à l'approche d'un malheur. C'est donc bientôt , dit-il à Néadarné en soupirant , que je vais vous quitter ? C'est donc



moi, qui vous aimant éperdument, vous remets presque entre les bras d'un autre ? Un sort cruel m'y contraint : ah ! la nécessité de mourir me seroit moins affreuse. Néadarné ! vous m'oubliez, vous ferez la proie des desirs d'un Génie qui, tout affreux qu'il est sans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, Prince, lui dit Néadarné, retournons sur nos pas. Vous savez avec quel regret j'obéis : vous m'assurez que vous m'aimerez toujours ; contente de cette promesse, sûre de posséder votre cœur, qu'aurois-je à désirer ? Le bonheur de votre vie dépendoit, disiez-vous, de mon changement de forme : j'en suis soumise, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver : j'ai fait taire mes répugnances, tout ce que me suggéroit ma vertu, tout ce que m'inspiroit mon amour. Eh que m'importe, hélas ! si votre passion pour moi ne diminue pas, de rester comme je suis ? Vous savez à quel point je vous aime ; & loin de compter sur ma fidélité, vous osez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire. Fût-il, ce qui ne sauroit être, fût-il ce que vous



êtes , mon cœur gémissant avec lui , ne penseroit encore qu'à vous. J'ignore si ces plaisirs que vous vantez , sont aussi vifs que vous le dites ; mais quoi qu'il en soit , je crois qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je sens que vous me faites naître des desirs ; mais vous seul donnez à mon ame ces mouvements impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fit-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois , que vous dites que je n'ai sentie qu'imparfaitement entre vos bras , au milieu de ce désordre , n'étant plus à moi , je serois encore à vous.

Ah ! voilà précisément , s'écrie Tanzaï , ce quiétude affreux que je crains ! Voilà ces distinctions cruelles que l'esprit fait , & que le cœur ne sent pas. Aussi heureuse avec ce Génie qu'avec moi , il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté qui même ne vous occuperoit qu'après ; & tout ce que votre amour me donneroit , seroit d'imaginer que peut-être je vous aurois fait plus de plaisirs. Soit , répondit Néadarné en colère ; mais que je cesse de vous aimer , si je vais trouver le Génie. Pour

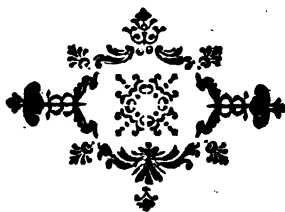


vous , rompez un hymen qui vous devient odieux ; Néadarné vous aime assez pour consentir aux dépens même de sa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous suggérer. Le Prince répondit brusquement à ce reproche , la Princesse s'offensa de sa réponse , & l'aigreur alloit se mettre entre eux , lorsque la Taupe , qu'on n'auroit jamais soupçonnée de savoir parler , impatientée de cette ridicule querelle , ne put s'empêcher de dire , en haussant les épaules : Par la gurnie ! que les Amants sont fots ! Ah , Ciel ! s'écrierent-ils tous deux. Ah ! continua la Princesse , ma Taupe parle.

Je suis bien trompé , dit Tanzaï , si ce n'est encore la maudite Concombre qui me poursuit : avez-vous entendu comme elle a juré ? Pour le coup je l'étrangle , puisqu'enfin je suis à même. Arrêtez , Prince généreux ! s'écria la Taupe , ne me confondez pas avec votre plus cruelle ennemie , ne me tuez pas , vous aurez besoin de moi. Repos de mes jours ! épargnez-la , s'écria la Princesse. Quelle simplicité ! répondit-il en tâchant de l'étouffer ; ne voyez-vous pas que c'est Concombre ? Eh non ! je ne suis pas elle , crioit la Taupe , je



fuis la Fée Mouftache, coufine-germaine & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le Prince en fe calmant, elle peut avoir raifon; mais par quelle aventure êtes-vous Taupe? C'est ce que vous faurez bientôt, reprit Mouftache; mais avez-vous le temps de m'écouter? Je crains mortellement d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe, dit le Prince, nous n'avons rien de mieux à faire, Alors la Taupe commença fon histoire, ainfi qu'on le verra dans le Chapitre fuivant.







# TANZAI

ET

NÉADARNÉ.



LIVRE TROISIEME.

## CHAPITRE XXIV.

*Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.*

J'AI pour aïeul le grand Génie Chou-Macha. Quant à mon pere, je ne l'ai jamais bien connu : la Fée Chingara, ma mere, n'a jamais voulu le déclarer, soit qu'elle n'en fût pas bien sûre, soit que le choix qu'elle avoit fait, ne

G v



lui fit point d'honneur : car ce n'est pas toujours pour se donner un air de réserve, que les femmes n'avouent pas leurs aventures : il semble que quand la vanité est flattée de la condition d'un Amant, la vertu y perde moins. On espara beaucoup de moi dans mon enfance : que je vous en raconte quelques traits. Je n'avois pas encore quatre ans... Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï, prendre l'histoire d'un peu plus haut ? Eh bien, vous étiez fort jolie sans doute en votre enfance ; mais passons au temps où vos agréments vous furent de quelque chose. Volontiers, dit la Taupe. On me nomma Moufache, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela, ma proche parente, & ma marraine, voulut absolument m'élever, & Chingara y consentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoissoit ma marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vît pas si près d'elle une fille qui, dans la suite, pourroit effacer ses agréments.

Barbacela me porta dans l'Isle Babiole, dont elle est souveraine. C'est, sans contredit, le pays du monde le



moins nébuleux. Les hommes ne s'y occupent que de Ponpons & de Madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre soin que celui de plaire; & s'il arrivoit qu'une d'elles, poursuivie par un Amant, fût assez distraite sur les bienséances du pays pour prononcer seulement le mot de vertu, elle seroit bannie pour un an de toute société. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord; la résistance dure au moins deux jours, & nous n'avons guere vu de femmes se rendre auparavant : cela n'est pourtant pas sans exemple à la Cour. Ces mœurs vous paroissent singulieres, & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme parmi vous vertueuses, vous fassent attendre un mois. Ce terme est long. Eh bien ? à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord ? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre est effectif dans le fond. Au milieu des rebus étudiés d'une femme, on a toujours sa défaite en perspective; qu'elle se précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin ; mais l'imagination a trop été au-devant d'elle; on a beau tirer le desir par la manche, on a peine à l'éveiller; & s'il arrive qu'il s'é-



veille , le plaisir à qui il fait signe de trop loin , ou ne vient pas à temps , ou ne se soucie plus de venir. La Vertu n'est qu'une balivernière , qui cherche toujours à vous faire perdre du temps , & quand elle croit avoir mis l'amour dehors.... Recommencez un peu ce que vous venez de dire , interrompit Tanzaï , que je meure si j'en ai entendu une syllabe. Quelle langue parlez-vous-là ? Celle de l'Isle Babiole , reprit la Taupe. Si vous pouviez me parler la mienne , vous me feriez plaisir , repliqua-t-il ; eh , comment faites-vous pour vous entendre ? Je me devine , reprit la Taupe : mais laissez-moi continuer , je ne fais plus où j'en suis. Où la Vertu baliverne , dit Néadarné. Eh non ! dit Moustache , ce n'étoit qu'une réflexion. Je ne fais donc plus , dit Néadarné , ce que c'étoit que l'histoire : ah ! vous en étiez à ces femmes qui se rendent d'abord.

Ma marraine , reprit la Taupe , m'élevait dans les mœurs du Pays , & je commençois déjà à savoir ce que c'étoit que mon visage , lorsque je sortis de l'enfance. Avant un certain âge , on se voit sans s'apercevoir , on n'étudie pas ses agréments , on ne fait pas ce qu'ils valent , on les a loin de soi , le



seul desir de les éprouver les développe à nos regards ; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme seroit belle sans le savoir, sans s'en douter, rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi-même, lorsque le Génie Jonquille arriva dans notre Ile. J'étois vive, agaçante, & ma beauté étoit, pour ainsi dire, tappée de coquetterie. Il prit pour moi la passion la plus vive : mais le Prince des Cormorans qui étoit arrivé une demi-heure avant lui, m'avoit vue, regardée, émue : en fait d'amour on dépend d'une seconde. Le Génie ne fut pas qu'il étoit venu trop tard : je m'apperçus, à regret, de sa passion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut surpris de l'indifférence que je montrois au Génie ; ce fut en vain qu'il mit en œuvre ses agréments & ses soupirs ; toute la justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime ; & c'est un sentiment trop peu distingué pour quelqu'un qui s'est flatté d'en inspirer de plus vifs.

Les fêtes les plus brillantes, les présents les plus magnifiques, les soins les plus soumis, le respect le plus timide, étoient les seules armes dont il se servit



pour vaincre ma rigueur. Je dissimulai long-temps avec lui. Je savois que mon amour avoit tout à craindre de la colere de Jonquille , s'il pouvoit le soupçonner d'être son rival : je me contenois donc de le voir en secret , & de lui sacrifier les vœux & les présents du Génie. J'ai su depuis que cette coutume n'est pas nouvelle , & que ce qu'on tient de l'Amant riche , sert à acheter celui dont on a l'imagination blessée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne soupçonnât Cormoran , qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danseur du monde , personne ne faisoit la révérence de meilleure grace : il devoit tous les énigmes , jouoit bien tous les jeux , tant de force que d'adresse , depuis le Trou-Madame jusques au Balon. Sa figure étoit charmante , & empaquetée , si l'on peut le dire , dans les agréments les plus rares : il savoit accompagner de toutes sortes d'instrumens une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de-la vielle ? demanda brusquement Tanzaï. C'étoit , reprit la Taupe , un de ses instrumens favoris. Tant mieux , dit-il , il n'y en a point de si merveilleux ; mais continuez votre



histoire , je prends actuellement beaucoup de part à votre Prince. Outre les talens que je viens de nombrer , continua-t-elle , il faisoit joliment des vers. Sa conversation enjouée & sérieuse , satisfaisoit également par ses graces & sa solidité. Austere avec la prude , libre avec la coquette ; mélancolique avec la tendre , il n'y avoit pas une Dame à la Cour dont il ne fît les délices , & pas un homme dont il n'excitât la jalousie : La supériorité de son esprit ne le rendoit pas infociable ; complaisant avec finesse , il savoit se plier à tout ; il possédoit mieux que personne ce langage brillant de notre Isle ; il n'y avoit personne qui ne fût comblé de l'entendre ; & quoique cet être farouche , intitulé le Bon-sens , n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il disoit , l'élégance insoutenable de ses discours faisoit qu'il n'y perdoit rien , ou que le Bon-sens , caché derriere une multitude miraculeuse de mots placés au mieux , auroit paru d'une insipidité affadissante à ses sectateurs les plus absurdes , s'il eût été vêtu moins légèrement. En effet , la raison est vulgaire ; elle paroît toujours ce qu'elle est ; elle craint de se noyer dans l'enjouement , & ne man-



que pas de faire un saut en-arriere , quand une idée singulièrement tournée se présente , ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur. Après cela , si elle triomphe , c'est d'une façon si insultante pour l'humanité , l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri , y perd tant de ses graces , prend si mauvaise opinion de lui-même , qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule pour ne lui pas rompre en visiere. L'esprit est d'un caractère plus sociable ; la dignité de ses manieres fait sentir que son éducation a été soustraite aux préjugés ; ce qu'il pense est à lui , ne tient à rien , s'isole de lui-même ; il s'élève sans prendre de secousse : ce que la réflexion produit , s'appesantit sous le travail qu'elle cause ; ce que l'imagination enfante , est audacieux ; l'une absorbe par sa gravité , l'autre réveille par sa pétulance. On voit long-temps la première sur la route , l'autre se présente inopinément. La réflexion réprime sa justesse , n'est qu'indigence : prétexte de l'esprit foible qu'elle anéantit , à mesure qu'elle le flatte. L'esprit indépendant de tout , fait ses opérations sans calcul ; son effet , toujours séduisant , plus prompt que l'éclair , brille , étonne , éblouit ; il



prend toutes les formes qu'on veut ; toujours noble , son air auguste , même dans le badin , parle en faveur de sa naissance ; & la raison , toujours bourgeoise auprès de lui , silencieuse par sècheresse , succombe malgré elle , en augmentant par sa mauvaise humeur le triomphe de son rival.

Vrai Singe ! s'écria le Prince. Ah ! dit Néadarné , pénétrée de plaisir , ah , que cela est beau ! Sans notre Taupe , nous nous serions ennuyés à périr. Je suis charmée , reprit Moustache , que mes idées ne se perdent pas auprès de vous ; je me suis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puérile. Mais peut-on , dit Néadarné , apprendre sans peine ce langage ; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos ? Pour moi , reprit Tanzaï , je crois que non , & j'imagine qu'avec les dispositions que je vous vois , & les leçons que Moustache vous donnera , vous parlerez bientôt aussi superficiellement qu'elle-même. Mais quelle misère , ajouta-t-il , de se servir de ce maussade jargon ! Vous restez deux heures sur la raison , & sur l'esprit , pour ne me donner ni de l'un ni de l'autre. Si vous continuez votre histoire sur ce ton-là , je ne répons pas que je l'en-



tende patiemment. Laissez-le dire , interrompit Néadarné ; au vrai , c'est au mieux ; vous parlez de tout point comme un charme. Le Prince haussa les épaules , & Mouftache reprit ainsi son récit.



## CH A P I T R E   X X V .

*Comme le précédent.*

**V**ous conviendrez aisément , je crois , après ce que je viens de vous dire de Cormoran , que mon goût pour lui étoit justifié. Un seul de ses regards auroit suffi pour tourner la tête à la femme la moins susceptible : ainsi il n'est pas surprenant que son mérite ait fait sur moi une si vive impression. Tant de passions ne sont fondées que sur le caprice , que je suis bien-aïse de vous faire voir que la mienne ne s'étoit pas déterminée sur rien. La première fois que je le vis , ( & l'amour ne peut naître que du premier moment , ) qui ne l'auroit aimé ! Il étoit au Cercle chez Barbacela : les hommes les plus galants de la Cour étoient consultés par nos Dames sur le choix des ajustements , sur les



modes, & sur la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit , comme vous voyez , une matiere importante. Chacun s'efforçoit de briller. Le Prince , qui venoit d'arriver à la Cour , résolut avec tant de solidité les cas difficiles qui se présenterent , inventa des modes si jolies , qu'il n'y eut personne qui n'admirât sa sagesse & son imagination. Pour moi , j'en fus frappée *incognito* jusques au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma personne , fixa le penchant que je me sentois déjà pour lui ; & je m'aidai si bien de mes réflexions , que quand je le quittai le soir , ma passion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de son esprit qui se développa dans la liberté du repas , acheva ma défaite. Quelque chose d'obligeant qu'il me dit sur ma beauté , & le silence qu'il garda avec toutes les autres , me convinquirent que son cœur n'étoit plus tranquille ; car cela s'apperçoit aisément : l'amour est un sentiment qui dérange l'ame , & qui pour s'y mettre à son aise , s'empare de toutes ses fonctions , & ne les laisse agir qu'à son profit. Mon cœur qui sembla , au premier coup d'œil , s'entendre avec le sien , abjura toutes les bienséan-



ces ; & par une étourderie inconcevable , marcha sur le ventre à toutes les idées de raison qui auroit pu le contredire. Nous nous rencontrâmes à soupirer ensemble ; & si nous étions restés plus long-temps l'un avec l'autre ce soir-là , nos desirs se seroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne fais pas ce qu'il fit de sa nuit : pour moi , le sommeil voulut en vain s'emparer de mes sens , quelques conseils qu'il me donnât , j'aimai mieux en croire l'Amour qui , tout neuf dans mon cœur , l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait sans doute le songe le plus aimable. Qu'est-ce en effet que le sommeil quand on aime ? Quelques douceurs qu'il vous apprête , vaut-il le désordre raisonné de votre imagination ? Sur-tout , quand fût d'être aimé , l'espérance flatteuse arrange vos objets comme vous pourriez les souhaiter. On n'a dans un songe que des idées indistinctes , heureuses quelquefois , mais souvent contraires à leur source. Quand on pense soi-même à ce qu'on aime , on lui fixe son emploi , on le porte où l'on veut , & la passion qui le détermine fait toujours le faire amusant.

A peine étois-je levée , que Cormo-



ran entra dans mon appartement. J'étois alors dans un cabinet reculé. Il osa troubler ma retraite. Le trouble & les desirs qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse; & d'ailleurs mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop intéresser ma vertu; car voilà à quoi sert l'usage du monde; sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle manière il la tourna, mais elle fut intelligible au point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup: mais aussi, ne voulant pas le désespérer, je lui ferai la main; geste indifférent dans le fond, & sur lequel on peut toujours s'excuser quand il ne réussit pas. Je ne voulus pas, quoique sûre qu'il m'aimoit, en hasarder davantage. Les premières avances doivent être modérées: pour peu qu'un amant ait d'esprit, il les entend; quitte à les pousser sans ménagement, s'il ne fait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine-là



avec Cormoran : il savoit que toute main qui serre, veut un baiser ; il le prit donc ; il rougit du plaisir qu'il en eut , & je rougis aussi , mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jetai sur lui un regard qui me fatigua étrangement ; il mouroit d'envie d'être tendre , je n'étois pas fâchée qu'il le fût ; cependant il ne devoit pas le paroître : je fis en sorte qu'il ne fût qu'interdit , qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être ; mais je n'y réussis pas , & l'amour qui le guidoit , le fit comme pour lui-même , avant que j'eusse songé seulement à en corriger l'expression. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pu m'en sauver : mais ce traître de Cormoran le prit pour bon , pour ce qu'il étoit , pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier , il baisa encore ma main , que je n'avois pas songé à retirer d'entre les siennes. Il étoit ému , je commençois à raisonner moins qu'à sentir ; il étoit à mes genoux ; c'est une attitude qui frappe toujours , & qui n'est point du tout indifférente ; si elle prouve du respect , elle met en même-temps à portée d'en manquer.

Je me baissai uniquement pour engager Cormoran à se relever ; il faisoit



ce moment pour me surprendre un baiser qui me pénétra : c'étoit le premier de ma vie. Tous mes sens se troublèrent , ma tête malgré moi resta penchée sur la sienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté , elle m'a toujours été chère , mais elle ne m'a jamais été si sensible. Je ne fais ce qu'en ce moment Cormoran faisoit de lui-même ; je crois que s'il avoit été moins égaré , j'étois perdue. Lorsque je revins de mon trouble , le Prince étoit encore dans le sien , ses yeux étoient chargés d'une tendre langueur , ses soupirs étoient interrompus , son cœur pressé ne les lui fournissoit qu'avec peine. Quel bonheur qu'alors il ne pût rien entreprendre ! l'instant de sa déclaration auroit été celui de son bonheur : c'étoit une chose d'usage à la Cour , mais je ne voulus pas m'y soumettre. Je connoissois assez les hommes pour savoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte , moins à l'amour qu'on a pour eux , qu'à l'habitude de se rendre ; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité , que de ne pas humilier la nôtre : & cette raison me retint , où la pudeur ne l'auroit su faire. Ah , Prince ! dis-je à Cormoran , laissez-moi ; ne seroit-ce pas à vous à me dé-



fendre de ma foiblesse ? N'augmentez pas l'inutilité de ma raison , revenez à vous , rendez-moi à moi-même ; je vous aime , hélas ! vous n'en pouvez pas douter , les preuves de ma tendresse en ont devancé l'aveu. Qu'il m'est doux de ne vous avoir pas tout donné , & de songer que mon amour a encore mille présents à vous faire ! Jouissons du plaisir de nous adorer , abandonnons-nous-y ; que nos jours s'écoulent dans notre ardeur , qu'ils ne renaissent que pour nous y retrouver ; que le présent , en nous rappelant le passé , nous encourage à nous aimer sans cesse ; & puissions-nous , dans l'avenir , n'envifager encore que le bonheur qui nous pénètre aujourd'hui ! Heureux d'être tous deux immortels ! plus heureux de rendre notre amour aussi éternel que notre existence !

Ah ! divine Fée , s'écria Cormoran , je ne puis plus suffire à mes transports ; vos bontés me confondent : ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoissance , n'est-ce pas vous prouver combien elles me pénètrent ? Mais vous ne concevez pas encore vous-même , à quel point elles me sont précieuses. Content de vous adorer , quand même vous m'auriez accablé de rigueurs , jugez , s'il se peut ,



peut, de mes transports quand je vous vois partager ma flamme ! Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous consacrer tous les moments de ma vie ! mais malheureux de ne pouvoir mourir, si jamais vous changez pour moi. Cependant Jonquille vous aime ; quel rival ! & si je n'ai pas à redouter votre inconstance, que ne dois-je pas craindre de son pouvoir, & peut-être de ses agréments ? Je l'avouerai, lui dis-je ; il s'est déclaré pour moi, mais je n'aurai pas long-temps à contraindre ma tendresse, & à supporter la sienne. J'emploierai tant de soins à le rebuter & à vous rendre heureux, qu'il gémira de douleur autant que vous soupirerez de plaisir. Une passion qui n'a plus d'espoir, s'irrite d'abord, mais s'attédie. Ennuyé du peu de succès de ses soins, bientôt, croyez-moi, sa fierté lui fera porter à une autre des vœux qu'il verra méprisés. Mais contraignons-nous ; tout Génie que vous êtes, vous savez combien sa puissance est au-dessus de la vôtre, ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux ; sans doute nous ne nous verrions plus. Ah ! je ne puis y penser sans frémir. Contents de pouvoir, en public, nous dire par nos yeux que nous nous



aimons , réservons-en les preuves pour des lieux dont nous serons sûrs. Mais sortez d'ici , je craindrois qu'on ne nous y surprît , & qu'on ne devinât la cause de l'embarras où nous sommes tous deux : dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtisans , il ne seroit pas équivoque.

Le Prince , qui craignoit que cette passion violente que je lui marquois , ne fût qu'un caprice , auroit bien voulu , avant de sortir , que des faveurs plus marquées réalisassent son bonheur ; mais ce n'étoit pas mon intention de porter si loin ma foiblesse. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois si réservée ; je ne fais pas non plus si c'étoit par délicatesse ; mais j'ai peine à croire , si je n'avois pas fait sortir Cormoran , que j'eusse pu rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres , & j'étois si foible ! d'ailleurs , il m'avoit marqué tant de transports pour une bagatelle , que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été sa reconnoissance , si je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il sortit à regret , & je lui cachai que c'étoit à regret aussi que je le laissois sortir.

A peine fus-je seule , que je me fis des reproches , non de ce que j'avois fait ,



mais de l'avoir renvoyé si content. J'aurois été au désespoir qu'il eût douté de mon cœur, & je ne trouvois pas-à-propos qu'il en fût si sûr. Quoique je ne fusse pas bien encore tout ce que nous perdons auprès d'un homme quand nous avons satisfait ses desirs, je me doutois bien, quelque enflammé qu'il puisse être, qu'au moins il a perdu le plaisir de la curiosité, & je sentoís par moi-même que ce plaisir tient de la place dans l'ame, & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois résolu, malgré ma passion pour Cormoran, de le laisser long-temps desirer d'être quelquefois douteuse pour lui : mon amour souffroit à imaginer cette politique; mais elle me parut si nécessaire, que je surmontai mes répugnances à cet égard.

Quand je le revis dans la journée, mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin; j'y laissai même une impression de froideur qui le désespéra : il est vrai que certaine du chagrin que je lui avois causé, un regard tendre & plein de feu que j'appuyai sur lui, travailla à lui rendre ses premières espérances. Je sais que dans le monde, les hommes appellent ce manège de la coquetterie : mais pour qui travaillons-



nous , si ce n'est pour eux ! Quels charmes ne trouveroient-ils pas bientôt infipides , si nous ne prenions le soin de réveiller leur cœur ? Les aimons-nous toujours tendrement ? Sûrs de nous trouver dans une égalité constante , ils ne la desirent plus. Un caprice auquel ils ne s'attendent point , les tire de leur léthargie ; ils se voyent avec désespoir sur le point de perdre un bien dont ils ne jouissoient plus qu'avec nonchalance : le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre , renouvelle leurs sentimens. Ils ne se souviennent plus que nous étions à eux , ils veulent que nous y soyons. Notre perte prochaine leur fait seule sentir combien nous leur étions nécessaires : ils nous en aiment davantage , & par conséquent nous en deviennent plus chers : le cœur y gagne des deux côtés , c'est un surcroît de tendresse qui lui arrive. Un amant n'a-t-il point de fantaisies à essuyer , point de rivaux à craindre ? il croit qu'il n'aime plus , ou du moins que ce n'est plus que par habitude , ou par reconnoissance. N'est-ce pas un service à lui rendre , que de lui ôter une erreur qui éteint ses plaisirs ? L'Amant tendre revient , quand la Maîtresse sensible dis-



paroît ; les faveurs qu'il recevoit sans desirs , redeviennent plus piquantes pour lui que la première fois, dès qu'il a pu imaginer qu'elles lui seroient ravies ; il ne conçoit même pas comment il a pu les négliger. Au milieu d'un raccommodement inattendu, quel triomphe pour nous ! quel charme pour lui ! de sentir renaître dans son cœur un sentiment qu'il n'y distinguoit plus. L'amour n'est que ce que nous le faisons : si nous le laissons comme la Nature nous le donne , il seroit trop uni ; sans délicatesse, il seroit sans volupté. Nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes : il falloit le rendre difficile, pour le rendre agréable. Notre empire sur les hommes dépend de nous ; & quand il nous arrive de le perdre, ce n'est jamais qu'à notre peu d'adresse que nous devons nous en prendre ; s'ils nous en privent, ce n'est pas leur faute. Hélas ! les pauvres gens qu'ils sont , ils n'y penseroient pas d'eux-mêmes ; déterminés pour l'esclavage , ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre ; ils sentent qu'ils sont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer ? ne leur offrons jamais un bonheur parfait ; comblons leurs desirs ,



mais ne les anéantissons pas : au milieu des plus grandes voluptés, qu'il leur manque quelque chose, ne fût-ce même qu'un soupir : le desir ne meurt que d'être comblé ; & c'est une maladie qui ne lui arrive que quand nous ne voulons pas la lui épargner.

Ah, quel enchantement ! s'écria Nèadarné. En honneur ! Taupe, ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie rien entendu d'aussi extraordinaire que vous. Les belles réflexions ! dit encore Nèadarné. Quand il seroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fussent aussi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues & déplacées, & je ne sache rien de si ridicule que d'avoir de l'esprit mal-à-propos. Il y a trois heures, au moins, que Moustache nous tient en haleine pour une Histoire que j'aurois faite en un quart d'heure. Je crois que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si par hasard un fait fournit une réflexion ; qu'on la fasse, mais qu'elle n'anéantisse jamais le fond ; qu'elle soit courte, qu'elle ramène l'auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait ; & que l'on s'épargne, sur-tout, cette envie de briller qui contraint l'esprit, &



lui ôte le naturel ; partie si nécessaire à  
 quelque genre que ce puisse être , que  
 sans elle je ne trouve point de vraies  
 beautés. Je ne parle plus à Moustache  
 de son jargon , je vois qu'il est né avec  
 elle ; mais à propos de quoi ce monceau  
 d'idées , toujours les mêmes , quoique  
 différemment exprimées ? Pourquoi ces  
 choses dites cent fois , & revêtues pour  
 reparoître encore , d'un goût qui les  
 rend bizarres , sans les rendre neuves ?  
 Que me fert à moi qui ai envie d'être  
 promptement au fait de votre Histoire ,  
 de savoir toutes les réflexions que  
 vous avez faites après coup sur vos  
 aventures ? Eh , une bonne fois pour  
 toutes , Taupe mes amours , des faits ,  
 & point de verbiage. Vous pouvez  
 avoir raison , reprit Moustache ; mais  
 l'essentiel ne doit pourtant pas être  
 traité comme le futile. Eh bien ! reprit  
 Tanzaï , elle croit m'avoir répondu. Eh !  
 mais sans doute , dit la Princesse , elle  
 parle bien. Je ne sache rien de si char-  
 mant que de pouvoir parler deux heu-  
 res , où d'autres ne trouveroient pas  
 à vous entretenir pour une miuute.  
 Qu'importe que l'on se répète , si l'on  
 peut donner un air de nouveauté à ce  
 que l'on a déjà dit ? D'ailleurs , cette



façon admirable de s'exprimer que vous traitez de jargon, éblouit ; elle donne à rêver : heureux qui , dans sa conversation , peut avoir ce goût galant ! Quoi ! ne trouver toujours que les mêmes termes , ne pas oser séparer les uns des autres ceux qu'on a accoutumé de faire marcher ensemble ? Pourquoi feroit-il défendu de faire faire connoissance à des mots qui ne se sont jamais vus , ou qui croient qu'ils ne se conviendroient pas ? La surprise où ils sont de se trouver l'un auprès de l'autre , n'est-elle pas une chose qui comble ! & s'il arrive qu'avec cette surprise qui vous amuse , ils fassent beauté , où vous croyez trouver défaut , ne vous trouvez-vous pas singulièrement étonné ? Faut-il qu'un préjugé.... Par Singe ! s'écria Tanzaï , vous m'étonnez singulièrement vous-même , & j'admire le peu de temps qu'il vous a fallu pour vous infecter de ce mauvais goût. Mais finissons la dispute , que Moustache achève son Histoire , s'il est possible , & qu'elle ne me quitte plus son Cormoran pour courir après les digressions inutiles. Allons , continuez , dit Néadarné à Moustache ; & sur-tout rendez-moi compte exactement de ce que vous avez fait , & non-seulement de ce que vous avez



pensé, mais encore de ce que vous auriez voulu penser; n'oubliez pas, en un mot, la plus légère circonstance. Vous contez si bien!



## CHAPITRE XXVI.

*Qui ne dément pas les deux autres.*

J'EN étois donc, reprit Moustache, à ce regard qui le satisfit. Il devint amoureux à ne plus se connoître. Que cela m'auroit contenté, si j'avois pu voir son aliénation d'esprit dans toute son étendue! Mais ma raison avoit couru après la sienne, & l'amour m'empêcha de connoître son départ, & de souhaiter son retour. Le Prince & moi étions convenus, ainsi que cela se pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une apparence d'amitié & de politesse; & qu'en particulier nous nous dédommagerions, ainsi que cela se fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement un jardin où il n'entroit que moi. J'en avois donné une clef au Prince: aussi-tôt que l'on étoit retiré, j'allois



l'y trouver, & tous deux, assis sous un bosquet de myrtes, nous nous donnions les plus tendres assurances de notre amour. Toutes mes nuits se passaient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit; mais je savais bien que quand mon teint y auroit perdu de son éclat, & que j'en aurois eu les yeux moins battus, il ne s'en seroit pas aperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vu nos desirs, & la commodité que nous avions de les satisfaire, c'est que des rendez-vous si charmants ne se passaient pas sans que les emportements du Prince attaquaient prodigieusement ma vertu. Quelquefois il me parloit de son martyre, & de la difficulté qu'il trouvoit à le supporter : j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont en attendant mieux, il vouloit bien se contenter. Souvent je brûlois de lui en accorder davantage; mais la nuit couvroit mon désordre, & sa respectueuse retenue me fauvoit de ma faiblesse. Dans de certains instants, je lui en voulois mal, mais je ne le lui disois pas.

Etonné souvent d'une réserve si inconnue dans notre Cour, il m'en fai-



soit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la première fois , ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance ; j'en étois moi-même surprise : mais je voulois qu'il m'estimât , & l'amour-propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant , que ces moments sont douloureux ! un homme aimable , aimé , qui inspire autant de desirs que vous en pouvez faire naître , est seul avec vous la nuit ; il prend des libertés que vous souffrez , & vous résistez ! Ce n'est pas la vertu qui sauve une femme de ces dangereuses occasions ; elle n'en a plus , dès-lors qu'elle les cherche. En pareil cas , une coquette peut seule se garantir des transports d'un amant : je fais que la coquetterie est moins méritoire que la vertu , mais aussi est-elle plus utile.

Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions ; & avec les précautions extrêmes que nous avions prises , il n'y avoit que toute la Cour qui se fût aperçue de notre intelligence : cependant , le respect qu'on me portoit , empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaisanteries. Le Génie seul , malgré l'intérêt qu'il avoit à con-



noître mon cœur, ignoroit encore son rival. Il savoit qu'il n'étoit point aimé ; mais, soit présomption, soit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il ne croyoit pas que je fusse sensible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clair-voyant, il commença par soupçonner qu'une passion secrète dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les Courtisans ; & au milieu de ce cruel examen, il les arrêta sur Cormoran. Il avoit découvert en lui une attention qui lui parut tenir plus de l'amour que du respect. Il avoit surpris entre nous de ces regards que, malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toujours trop, pour n'être pas remarqués. L'attention du Prince quand je parlois, la complaisance flatteuse avec laquelle je l'écoutois, les éloges que je donnois à ses moindres discours, mille choses sur lesquelles on ne s'observe point, & qui, toutes légères qu'elles sont, parviennent, mises ensemble, à faire un poids, fixerent ses soupçons, & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en savoir davantage, il n'interrogea pas les secrets immenses de son art : il n'ignoroit



pas que ce seroit en vain qu'il voudroit s'en servir, & que l'amour, toujours au-dessus de lui, dédaigneroit de satisfaire sa curiosité. Résolu de l'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même; & jugeant que le temps de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cormoran avec liberté, il se rendit invisible, & se transporta dans mon jardin. Cette même nuit, j'avois résolu de m'abandonner sans réserve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déjà tous deux dans le bosquet de myrtes, lorsque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je sortisse de ma chambre, quand des soupirs trop marqués, partant du bosquet, déterminèrent sa route de ce côté-là. Hélas ! c'étoit nous qui les pouffions. Contente de mon amant, sûre de sa fidélité, pressée par ses desirs plus encore que par les miens, je m'étois laissée aller sur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à son ordinaire, m'avoit aussi moins ménagée. Nous fortions enfin du plus tendre égarement, & nous nous disposions avec ardeur à nous y remettre, lorsqu'un tourbillon de lumière nous environna, & nous fit voir en se partageant, le barbare Génie. A cette vue, nous demeurâmes immobi-



les. Nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit mise, subsistoit encore : comme il me menaçoit de le redoubler ; je n'avois pas songé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer à la jalousie du Génie, les plus cruelles choses. Ma robe le couvroit presque tout entier ; & plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne fais quelles bagatelles qu'en ce moment il considéroit, moins il se crut permis de lui pardonner.

Cruelle ! s'écria-t-il avec une voix tonnante, est-ce-là comme vous vouliez répondre à ma tendresse ? Et toi, malheureux, poursuivit-il en s'adressant à Cormoran, as-tu bien songé que tu m'offensois, & crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance ? Elle est complète ; & puisque tu ne peux mourir, tous les instants de tes jours seront marqués par les traits les plus funestes de ma colère. Qu'on l'enleve, continua-t-il, & qu'on le garde jusques à ce que j'aie ordonné de son supplice.

Le Prince, à ces paroles, disparut en me tendant les bras. La surprise & la douleur m'avoient d'abord accablée ; mais mon malheur me redonnant des



forces : Barbare ! m'écriai-je , de quoi peux-tu te plaindre ? Et qui t'a dit que quand tu aimerois , tu dusses toujours être aimé ? Quel droit t'avois-je donné sur mon cœur ? Oui , Cormoran m'a plu , & ta fatale présence me fait sentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance ; quand même tu m'épargnerois , je n'en serois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant , je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Punis-moi , si tu veux ; mais sois sûr que le temps & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour , & qu'il subsistera autant que mon aversion pour toi.

Eh bien , perfide ! dit le Génie , tu feras contente. Déjà il s'approchoit pour m'enlever , lorsque Barbacela vint me soustraire à sa fureur. J'allai long-temps avec elle dans les airs : enfin , elle m'abattit dans cette prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors , dans quels abîmes affreux l'amour vient-il de te plonger ! Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur : tu te serois perdue toi-même , si ma puissance ne t'avoit sauvée de la barbarie de Jonquille. Fuis , cache-toi à ses regards ,



jusqu'à ce qu'un temps plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Deviens Taupe, & garde-toi de sortir de cette prairie. J'ose, dans l'obscurité de l'avenir, prévoir pour toi un sort plus doux. Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin à tes malheurs ; & qu'une Princesse délivrera le tendre Cormoran. Alors elle me frappa de sa baguette, & je restai tout aussi Taupe que vous me voyez. Avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant, & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la roue & la culebute dans les jardins de l'Isle Jonquille. Vous verrez, interrompit Tanzaï, que c'est à cause de son inclination pour la danse, que le Génie l'a honoré de ce supplice. Au reste je ne doute point que ce ne soit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé, & nous ferons en sorte..... Mais essuyez donc vos yeux, dit-il à Néadarné, qui pleuroit immobilerement ; votre pitié va trop loin : eh bien, elle est Taupe & rien de plus ; quant aux sauts que fait Cormoran ; cette idée n'a rien de si affligeant. Ah, que vous êtes peu tendre ! lui dit Néadarné ; songez-vous aux malheurs de



deux amants que l'on sépare, & le Génie ne leur eût-il donné que cette punition, n'en étoit-ce pas assez pour les faire mourir de douleur ? Qui me sépareroit de vous pour un jour, pour une heure, ne causeroit-il pas ma mort ?

Mais, dit-elle à Moustache, combien y a-t-il que vous avez perdu Cormoran ? Dix ans se sont écoulés depuis ma funeste aventure, reprit Moustache. Barbacela est venue me voir quelquefois, & c'est d'elle que j'ai su que Jonquille, toujours irrité, ayant appris que j'étois Taupe, & ne pouvant deviner ma retraite, a ordonné, pour tâcher de m'avoir entre ses mains, que personne ne se présentât devant lui, sans lui apporter des Taupes, espérant qu'enfin je serois prise par quelqu'un. Sans votre généreuse pitié, il n'y auroit que trop bien réussi : je vous en marquerai ma reconnoissance ; mon pouvoir, quoiqu'infiniment subordonné à celui de Jonquille, ne laisse pas de s'étendre loin. Nous approchons de ses Etats, songez seulement à me bien cacher.

Vous croyez donc, dit la Princesse, que vous reverrez Cormoran ? Tout contribue, répondit Moustache, à r



le faire croire : les promesses de Barbacela ; votre rencontre , qui commence à faire un changement dans ma fortune ; & plus que tout encore , la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoissez le Génie , dit Tanzaï , pensez-vous qu'il en veuille venir avec Néadarné aux dernières extrémités ? La chose , sans moi , ne seroit pas douteuse , reprit Moustache : le Génie est facile à toucher : Néadarné est belle : la singularité de son aventure le piquera peut-être autant que ses agréments. Mais ne pourrois-je pas suivre Néadarné ? demanda-t-il encore. Eh ! de quoi la garantiriez-vous ? reprit Moustache. Jonquille aime la musique , vous jouez supérieurement de la vielle , & il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danser Cormoran. Laissez-moi tout arranger ; je vous réponds d'un succès au-dessus de toute espérance. Le Prince , que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être rassuré par les promesses de la Fée , soupira , & ne répondit rien , persuadé que Moustache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille , qu'elle n'avoit empêché Cormoran de sauter.





## CHAPITRE XXVIII.

*Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.*

**P**endant le récit de Moustache, qui, ainsi que le Lecteur l'a dû sentir, ne laissa pas d'être fort long, on avoit traversé la forêt, & le Prince, découvrant de loin une grande Ville, demanda son nom. C'est, lui répondit Moustache, la Ville des Barbeaux. Elle est grande & peuplée. Son Roi est tributaire du Génie, & son agent principal dans les affaires amoureuses. Ce Roi a la complaisance de prendre une liste de toutes les beautés de la Terre qui ont des aventures singulieres, telles, par exemple, que celle de la Princesse; & le Génie se les fait adjuger au Bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce Génie s'est fait un emploi bien particulier! quelle sorte de plaisir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme? Cela n'est ni généreux, ni délicat. Vous avez raison, reprit la Fée: mais cette délicatesse est aujourd'hui la chose du monde qui le touche le moins; il pré-



tend qu'elle seule trouble les plaisirs, ou que quand elle ne se met pas de la partie, ils n'en sont ni moins réels, ni moins vifs. Il est difficile de corriger un homme qui s'est fait un système, & qui pour l'appuyer se fonde d'abord sur ce que les femmes à sentiments l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaisir que celles qui ne se livrent à lui que par besoin, ou par sensualité effective; & sur la folie qu'il y a à se priver, pour un seul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le Prince, la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde. Je suis plus content de regarder Néadarné seulement, que je ne le serois dans les bras de la plus charmante Fée de la Terre. Vous n'avez peut-être pas été toujours si difficile, reprit Moustache : mais quand cela ne seroit pas, il ne faut point disputer sur la volupté; elle prend sa source dans le caprice, & lui seul la détermine.

Je crois cependant, dit Néadarné, que pour cette volupté si recherchée, on a besoin de s'aider de son cœur, & l'homme du monde le plus aimable, si je ne l'ai pas choisi, ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je



me ferois une idée séduisante. Bien des femmes qui pensoient comme vous , répondit la Fée , se sont détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment : il en est où la Nature agit seule , & où l'on se trouve précisément dans le cas d'un songe qui offre à vos sens les objets qu'il veut , & non ceux que vous voudriez. Le songe du Prince en est une preuve : il auroit assurément mieux aimé rêver de vous , que de la Fée Concombre ; cependant... Oh sans doute ! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiscretions de Moustache ; on n'est pas maître de ces sortes de choses. Mais nous approchons de la ville , & c'est une dispute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas loin d'ici à l'Isle Jonquille ? Non , dit Moustache : à quatre lieues de cette ville , on trouve un grand Lac sur lequel l'Isle est située. Des barques galamment ornées y passent , sans avoir besoin de conducteurs , les beautés qui ont affaire au Génie , & les remenent de même.

Avec ces propos , & plusieurs autres pas plus intéressants , ils entrèrent dans la ville. Tous les habitants en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir. Quoique le Prince & Néadarné



voyageassent *incognito* , leur air majestueux , leur nombreuse suite , & la magnificence de leurs équipages , firent juger aux Bluets que ces étrangers étoient des personnes de la plus haute distinction. Moustache pressa le Prince de se rendre au logement qu'on avoit préparé , & témoigna tant d'inquiétude , qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Ce n'est pas sans raison que je tremble , dit Moustache , Jonquille est dans cette ville , & je crains qu'il ne me reconnoisse. Et que vient-il faire ici ? reprit le Prince. Ce n'est jamais que l'amour qui l'y amène , répondit la Fée : les femmes de cette ville , malgré leur couleur , sont extrêmement belles , & quand le Génie n'a rien à faire , il s'amuse à les honorer de sa tendresse. Les habitants , qui le craignent , n'osent lui rien refuser , & beaucoup moins les habitantes. Assurément , dit Tanzaï , voilà un terrible Génie. Ah , Néadarné ! que votre beauté va me rendre à plaindre ! Puis-je me flatter , quand je vous regarde , que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi ? Que fera le pouvoir de Moustache ? Comment vous sauvera-t-elle des desirs de ce Génie ? c'est en vain qu'elle me le promet ; plus j'approche de



mon malheur , plus l'idée m'en devient sensible : je ne puis plus la soutenir. Je sens même, qu'au retour de l'Isle Jonquille , vous me seriez insupportable , & que ne pouvant plus vous estimer , vous ne pourriez plus m'être chere. Soyez toujours telle que vous êtes ; aussi bien votre premiere forme me seroit inutile , si elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous , nous nous plaindrons ensemble de la rigueur de notre destinée. Je ne veux que votre cœur ; & s'il est vrai que la possession du mien fuffise à votre félicité , la nôtre sera entiere. En un mot , loin de vouloir que vous approchiez de l'Isle Jonquille , je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian.

Que vous me rendez heureuse ! cher Prince , s'écria la tendre Néadarné : mais ne souffrez pas de votre complaisance pour moi. Contente de porter le titre de votre compagne , je verrai sans regret une autre que moi en remplir les fonctions ; elle me sera chere par les plaisirs qu'elle vous donnera : vos loix , ces loix séveres , qu'en vain vous voudriez éluder , n'exigeront plus notre séparation. Quand vos sujets verront les fruits précieux d'un second hyménée ,



ils ne pousseront pas la barbarie jusques à bannir votre amie. Si je suis destinée à cet affreux malheur , si je dois passer loin de vous mes jours infortunés , du moins , ajouta-t-elle en versant les larmes les plus ameres , du moins , ô mon unique bien ! si je survis à notre séparation , aurai-je la douceur de penser que j'ai contribué à vos plaisirs.

Que dites-vous ? adorable Princesse , s'écria Tanzaï : moi ! que je vous abandonne ? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards ? Ah ! ne le croyez pas. Périrait plutôt le Royaume que je ne pourrais plus vous offrir ! périrait toute la Nature , plutôt que je me noircisse de la plus odieuse des ingrattitudes ! C'est en vain que les Loix voudroient s'armer contre vous , en vain mes sujets les feroient-ils parler , dès-à-présent je les révoque : elles se tairont devant ma puissance , ou malheur à qui les osera faire revivre ! Je me révolterois contre les Dieux mêmes. Non , divine Néadar-né , non , votre éloignement ne sera pas la récompense de votre amour pour moi , & des sentiments que vous m'avez montrés lorsque j'étois dans le cas où vous êtes. Cessez de m'en parler : le Destin , las de nous persécuter , nous prépare peut-



peut-être des jours plus heureux, où... Ne vous en flattez pas, interrompit Moustache. Le Destin ne révoque pas les arrêts au gré des mortels : le seul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, si la Princesse ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je moi ? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévale pas sur mes intérêts. Le Destin d'ailleurs ne m'ordonne rien sur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une loi à la Princesse, d'une chose accidentelle qu'elle est maîtresse de ne pas faire. Mais que craignez-vous, reprit Moustache, quand je vous assure de ma protection ? Eh ! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'est pas la même chose, répondit Moustache : le Génie peut être à redouter pour moi par ma situation présente, sans que pour cela je me trouve part-tout sans pouvoir. Quand la Princesse sera dans l'Isle, j'ai imaginé pour la soustraire aux empressements de Jonquille, de ne lui offrir qu'un fantôme qu'il prendra pour elle, tant j'aurai soin qu'il lui ressemble. Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il jouisse seulement de son idée ; en un mot, je veux retourner à Chéchian. Je vous plains ; mais si la Fée Barbacela vous ai-



me tant ; elle trouvera assez d'autres moyens pour vous rendre votre Amant & votre figure. A ces mots , il ordonna , devant Moustache , son départ pour le lendemain , & laissa cette Fée dans une désolation , que toute la tendresse de Nèadarné pour elle ne put calmer.



## CHAPITRE XXVIII.

*Malice de Jonquille, Comment Moustache la tourne à son profit.*

**M**OUSTACHE, réduite au point de voir évanouir ses dernières espérances, & sentant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voyage de Nèadarné dans l'Isle Jonquille, résolut, sans s'amuser à des supplications inutiles, de se servir de ce que son art pourroit trouver de plus puissant pour délivrer son Prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît : le peu de cas qu'il faisoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit essuyées , le besoin qu'elle avoit que Nèadarné tombât entre les mains du Génie , prévalaient sur toute autre considération ; & sans rien témoigner de son



dessein , elle chercha dans sa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore.

Aussi-tôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés ; & Tanzaï, toujours résolu de partir le lendemain, avoit réitéré ses intentions. La Fée les laissoit dormir , & cherchoit en vain un stratagème qui lui fût propice , lorsqu'un bruit affreux s'éleva subitement dans la ville. Bon singe ! qu'entends-je là ? s'écria le Prince réveillé en sursaut. Ah ! dit Moustache , que son art mit d'abord au fait , ce Jonquille est bien terrible ! Qu'a-t-il donc fait ? demanda Tanzaï. Vous saurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de cette ville : outré de la résistance qu'elle apportoit à ses desirs , il l'a changée en monstre ; & non content de cette punition , il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies femmes d'ici , & veut qu'elles restent laides jusques à ce qu'elles fassent un voyage dans son Isle. Voilà ce qui cause le bruit qui frappe vos oreilles : les Bluets voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles sont ; mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur



beauté , leur paroît plus cruelle encore à supporter que leur figure. Cette ville me paroît peuplée , dit le Prince , & le Génien'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi ? volupté de mes jours ! dit Néadarné , vous croyez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux Dieux ne plaise que je pense mal ! reprit Tanzaï : mais je ne voudrois pas , si j'étois femme , qu'on me mît à cette épreuve. Quoi qu'il en soit , je répondrois bien qu'avant deux jours , il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille.

Un cri affreux que poussa Néadarné en cet endroit , interrompit la conversation. Eh ! qu'avez-vous pour crier de la sorte ? dit Mouftache. Hélas ! répondit la Princesse , je suis bien trompée ; si je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le Prince en se désespérant , alla chercher une des bougies qui brûloient dans la chambre : mais en voyant le visage horrible de Néadarné , il la laissa tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela , dit-il , Donnez-lui le miroir , disoit Mouftache ; prenez une autre bougie. Le Prince , en tremblant , apporta l'un & l'autre , &



Néadarné se trouva si laide, si vieille, si bossue, qu'elle ne put retenir ses larmes. La Fée Concombre auroit pu alors disputer d'agrément avec elle. Ne vous affligez pas, disoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoît un remède certain ? Eh ! ce qui me désespere, répondit le Prince, c'est le remède ; & quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permit l'usage ? Hélas, Prince, dit Néadarné, terrassée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y consentiez. Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à Moustache, vous qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver, si ce n'est dans la situation où je me trouve ? Ce qui me surprend, reprit le Prince, c'est que Néadarné se trouve enveloppée dans la fureur du Génie ; elle ne devrait naturellement tomber que sur les femmes de cette ville : qu'ont affaire les étrangères à tout ceci ?

Moustache, si elle l'eût voulu, auroit pu, mieux que personne, instruire Tanzaï de la vérité de cette aventure, puisqu'elle seule avoit causé la métamorphose de Néadarné. Désespérée de l'obstination du Prince à ne point en-



voyer Néadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voie, elle avoit saisi l'instant de la vengeance du Génie, espérant que la laideur excessive de Néadarné détermineroit plus aisément Tanzaï à la laisser aller dans l'Isle Jonquille. Le Prince se perdoit cependant en lamentations; la Fée, pour le rassurer, lui dit que le Génie n'avoit assurément pas raisonné juste sur sa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées, qu'il seroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entre elles, sans en exiger aucune soumission. Qu'il falloit prendre ce temps pour lui envoyer la Princesse, & qu'elle en seroit quitte à meilleur marché. Eh oui! dit Néadarné, j'en reviendrai plus belle; mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre? Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guérison d'un seul mal; j'en ai deux actuellement presque aussi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remède que l'on m'offre, soit certain pour tous les deux, je ne dois m'en servir, ni pour le premier, ni pour le second. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon Prince, que je reste laide. L'effroyable figure que je porte, lui se-



ra oublier celle que j'avois ; il ne m'aimera plus : mais pour me rendre digne de sa tendresse , il faut que je perde son estime. Pitoyable métaphysique ! répondit Mouftache, qu'est-ce qui fait le crime ? c'est le consentement. Ce n'est pas vous qui vous souhaitez entre les bras de Jonquille , donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne desirez seulement pas de recouvrer votre première forme , ce n'est que par rapport à votre époux que vous la regrettez ; & si vous vous soumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'est que pour lui ; par conséquent il ne peut que vous en estimer davantage , de lui avoir sacrifié vos répugnances. N'est-il pas vrai ? dit-elle à Tanzaï. Je ne fais pas , reparait-il, si votre raisonnement est juste ; mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroît le meilleur, est celui qui m'en délivrera plutôt. Quand ils auroient poussé cette conversation , l'Historien est trop judicieux pour la donner toute entière au Lecteur.

Le bruit cependant continuoît dans la ville avec tant de force , que le Prince fut prié par Néadarné & par Mouftache de s'y promener , & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y passoit. Il



leur apprit à son retour , qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté , que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'Isle Jonquille, sans en excepter la Reine , qui ne pouvant supporter d'être laide un moment , en avoit pris la première la résolution ; mais qu'à son retour , le Roi l'avoit étranglée de ses propres mains , & qu'il y avoit peu de maris dans la ville qui n'en eussent agi de même. Cela , ajouta-t-il , n'empêche pas celles qui sont restées ici , de vouloir partir ; & je suis bien sûr qu'avant que le jour soit écoulé , pas une femme ici ne portera des marques de la colère du Génie. Je le savois bien moi , que la vanité d'être belles l'emportoit toujours chez les femmes sur la satisfaction d'être vertueuses. C'est la faute des hommes , reprit Moustache : qu'ils recherchent la vertu dans une femme , comme ils y recherchent la beauté ; que l'une leur soit d'une aussi grande ressource que l'autre , vous nous verrez aimer autant être vertueuses , qu'être belles. Mais laissons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin ? A laisser partir Néadarné , aussi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour ; demain elle verra Jonquille , & demain aussi je



mourrai de douleur. C'est trop assurément d'un des malheurs qu'elle éprouve, & je craindrois enfin qu'on ne me reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il est peu important de dire comment le reste de ce jour se passa. Craintes toujours nouvelles de la part du Prince, assurances de fidélité de la part de Néadarné, promesses de Moustache à Tanzaï que Néadarné reviendrait de l'Isle comme elle y seroit allée, à sa guérison près, qui se faisant par art de Féerie, ne coûteroit rien à sa vertu; incrédulité toujours ferme de celui-ci, qui trouvoit, à ce qu'il sembloit, de la douceur à mettre les choses au pis, tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï qui, dans la journée, avoit changé dix fois de résolution, se coucha d'avis de laisser partir la Princesse; & Moustache qui avoit quelque chose d'intéressant à dire à Néadarné, voyant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la force de ses enchantements, & commença ce qui suit.







## CHAPITRE XXIX.

*Conversation intéressante de Moustache &  
de la Princesse.*

**V**ous voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la première de vos mésaventures. Vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas rester comme vous êtes : cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pourtant débrouiller le tumulte de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire jour dans votre ame; elle est ténébreuse pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons : vos idées se tournent le dos, sont de mauvaise humeur contre elles-mêmes ; il n'y en a pas une, j'en suis sûre, qui ne s'en venille ; vous souffrez de leur contradiction : je veux vous raccommo<sup>d</sup>er avec vous-même, ma raison va s'asseoir & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous soustrairais aux tendres emportements de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir sur lui. Votre vertu, toute



cérémonieuse qu'elle est sur ses bien-séances , lâchera prise ; le Génie lui mettra indubitablement le pied sur la gorge ; en un mot , vous ne la couduirez pas à terme : il faut qu'elle choisisse , d'étouffer de plaisirs , ou de mourir violemment. Vous êtes trop belle pour qu'on lui fasse quartier , elle ne vous servira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coûte rien , que la vanité d'un homme n'en sauroit tirer parti , il le néglige. Passons à un autre point. Quand à votre laideur , n'en soyez pas inquiète ; elle est mon ouvrage , & je vous en déferai sans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le Prince , que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'est pas tout , il s'agit à présent de l'essentiel. Le Prince est jaloux ; & quand vous lui diriez que vous vous êtes présentée sans risque au Génie , des marques , qui ne sont point équivoques , pourroient aisément vous démentir. J'ai un remède excellent pour réparer les outrages que nous font les emportements des hommes. Que veut dire ceci , interrompit Néadarné ? Quoi ! reprit Mouftache , vous ne m'entendez pas ? Avant que



vous connussiez le Prince... mais il n'est pas possible que vous ne sachiez point ce que je veux vous dire ; vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où successivement vous éprouvâtes tous deux la colère de Concombre, si aucun malheur ne vous étoit survenu, vous ne pouviez accorder à Tanzaï ce que sa tendresse exigeoit de la vôtre, sans qu'il ne vous arrivât quelque chose de singulier..... Je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous sentez bien, continua la Fée, que cela ne se feroit pu faire, que quelque changement ne se fit en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le Prince a été privé. Ce qui seroit arrivé par le Prince, arrivera par Jonquille. En suivant la coutume naturelle, il ne se pourroit pas que votre époux ne s'aperçût point de ce que le Génie auroit fait. Eh ! qu'importe ? demanda Néadarné. Pour le fond, cela importe peu, répondit Moustache ; mais pour la forme, cela fait une différence. En un mot, cela blesse le préjugé, & c'est chez les hommes ce qu'il faut respecter le plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au Prince que le Génie vous a respectée, sans cela



vous perdriez sa tendresse; & quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéir, il auroit l'injustice de vous mépriser, si vous ne reveniez pas à lui telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur ! les hommes sans cesse nous accusent d'artifice, & sans cesse ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont tous aussi injustes que Tanzaï, & nous méprisent souvent pour les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions où, par rapport à leur sotte vanité, la sincérité nous déshonoreroit, & dans lesquelles, règle générale, le mensonge nous assure leur estime. Tel est, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même je ne pourrais pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toujours soutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, & mettre tout sur le compte de la Nature, plutôt que de convenir avec lui d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préséance les flatte. Afin d'appuyer vos discours, je vous donnerai un secret immanquable (\*): il

---

(\*) Ici Kiloho-ée se plaint, & le Traducteur après lui, de ce que ce secret de Moustache ne se



consiste en trois paroles , que même je vous écrirai , afin que vous ne soyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre temps , sans toutes ces précautions , vous pourriez le tromper ; mais son amour jaloux le rendra clairvoyant , & nous avons plus d'un sens à surprendre. Le secret lui ôtera tout sujet de suspicion ; je veux même qu'il le serve plus qu'il ne seroit nécessaire. Plus il s'en plaindra , plus il sera content. Au reste , ne rougissez pas de vous servir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il passa avec Concombre , il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous dire qu'un songe l'avoit guéri , & vous pourrez. . . . Je me suis toujours bien doutée , interrompit Néadarné , que ce songe n'étoit pas vrai : mais quand je lui

---

trouve pas dans ce Livre. Comme le Chinois proteste qu'il auroit voulu le donner à sa Patrie , le Traducteur , qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine , assure ses Lecteurs que c'est à son grand regret qu'elle en est privée : il les supplie de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence , & il croit devoir les assurer , qu'après de longues expériences il a été obligé de traiter de fabuleux tout ce qui se dit sur cet article.



dirois aussi que c'est un songe qui m'a rétable, son aventure lui donneroit moins de foi pour mes discours. Oui, si votre récit n'étoit point appuyé par le secret que vous savez, répondit Mouftache; mais le moyen qu'il doute de vous, quand il se trouvera dans la même peine au moins que celle où aura été le Génie? Mais, demanda Néadarné, si le secret alloit manquer? Concombre pourroit bien me jouer encore ce tour-là: vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Mouftache, ce secret n'est pas connu d'elle: si le Prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'apercevoir qu'elle en ait fait usage avec lui. Autre article.

Vous vous êtes fait une répugnance sur Jonquille; elle tombera à son aspect, il est aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes aventures, il a paru comme mon persécuteur, & cette idée sans doute vous l'a rendu haïssable; mais je vous avertis, encore une fois, que c'est un Génie charmant, & qui joint au pouvoir le plus étendu les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte passion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné; mon cœur est prévenu



d'une si forte tendresse pour Tanzaï, que je désirerois tous les Génies de la Terre de faire impression sur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-dessus, répondit la Fée ; le Génie vous mettra à de fortes épreuves, & Tanzaï qui pourroit soutenir votre cœur, sera absent. Ce sera assez pour moi de son idée, reprit Neadarné, & je rougirois trop, si pour ne lui être pas infidelle, j'avois besoin de sa présence. Avec tous ces beaux sentimens, reprit Mouftache, les choses arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à son Amant, c'est qu'elle ne se met point à portée de lui manquer. Dans une occasion fâcheuse, si elle s'y trouvoit, la nature souffleroit sur le sentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre. Il est vrai que quand il se rallume, on est bien étonné ; mais la chose n'en est pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Neadarné ; & quand je ne serois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne seroit pas lui que je choisirois ; je sens que je le hais. Autre erreur, reprit Mouftache : souvent les hommes dont les femmes se sont fait une idée rebu-



tante, sont ceux qui parviennent le plutôt à leur plaisir. Etre haï d'abord, est une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent le caprice agit là-dedans, beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît, & semble ne voir les traits d'une femme qu'avec indifférence; nulle louange n'échappe de sa bouche; ses yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne disent point à son silence qu'il en a menti; il la regarde sans mettre de la politesse pour elle dans sa façon de l'examiner; il vaudroit autant pour elle qu'elle ne fût pas là; son ame ne fait pas semblant de l'appercevoir, peut-être même paroît-elle s'épuiser d'attention pour une autre femme qui sera là: voilà la haine déterminée; & si par hasard cet homme si inattentif a du mérite, ce n'est qu'à sa perte, il n'en est que plus insoutenable. S'il étoit stupide, s'il portoit de ces cœurs sur lesquels tout glisse, son suffrage ne seroit presque rien, on n'en seroit flatté que parce qu'il faut faire impression sur tout le monde. Mais quelqu'un d'aimable ne point trouver que vous l'êtes aussi! cela ne se pardonne point: dans l'instant, tout ce qu'il a d'agrémens est défaut. Parle-



t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous desirez ne s'y trouve point. S'il est sérieux, qu'il est morne ! S'il est sensé, qu'il est pesant ! S'il est badin, qu'il plaisante mal ! Voilà votre imagination montée, vous sentez une aversion qui vous fait mal, tant elle est forte. Que cet homme si détesté sorte enfin de sa léthargie, qu'il vous rende des soins, je dis simplement de ces soins d'usage dans la société, & qui n'affichent rien ; le voilà changé, ce n'est plus lui ; votre vanité satisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux ; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainsi dire, éclore le sien. Que dans cette situation il dise qu'il aime, à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend sa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur passe d'une extrémité à l'autre ; on croyoit n'avoir jamais assez de haine. on craint de ne se trouver jamais assez de tendresse : c'est ce qu'on appelle une surprise de l'amour. Jonquille est avec vous dans le même cas ; vous le croyez affreux, il est aimable, il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous les agréments ; la surprise n'est pas



loin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Néadarné : j'aime le Prince, & je verrai sûrement Jonquille avec indifférence. Soit, reprit la Fée, je le crois d'autant plus, qu'il ne nous est pas nécessaire, ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit seulement de passer une nuit avec lui. Ah, grand Singe, qu'elle fera longue ! s'écria Néadarné. Jugez-la sans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez courte. A présent songeons à cet infortuné Cormoran.

Depuis dix ans, l'amour & la colere du Génie ont sans doute perdu de leur force. Je fais même que quelquefois il fait danser devant lui ce malheureux Prince, & lui commande des chansons. Jonquille vous donnera des fêtes : saisissez ce moment pour lui demander la liberté de mon amant : n'accordez, s'il se peut, rien à son amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuse, prenez cette pantoufle. En cet endroit, Moustache fit un signe de sa patte, & une pantoufle & un papier tomberent en même-temps sur le lit. Voilà, continua-t-elle, le secret que je vous ai promis, & qui peut se répéter autant qu'on le veut. Pour cette pan-



toufle , prenez-la ; quand vous verrez le Génie assoupi , faites-la lui baiser , elle redoublera son sommeil. Quoi ! cette pantoufle le fera dormir ? s'écria Néadarné , quel conte ! Ce sont choses qui sautent par-dessus la conception humaine , répondit la Fée : oui , cette pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état , allez dans les jardins chercher Cormoran , montrez-la lui : c'est une de celles que je portois le jour que nous fûmes séparés ; il a la pareille dans sa poche , il me l'avoit prise en badinant le jour que nous fûmes si désagréablement surpris par le Génie. Ordonnez-lui de les mettre , elles le rendront invisible : sans cette précaution , il ne pourroit pas sortir de l'Isle. Mais , interrompit Néadarné , si le Génie s'apperçoit à temps de notre fuite ? Ne craignez rien , dit Mousta- che , son courroux ne seroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour , il ne pourra plus rien sur vous , que vous ne le vouliez. Mais ferrez soigneusement la pantoufle & le papier ; je n'ai plus rien à vous dire , l'aurore se montre. Alors elle éveilla Tanzaï.

Ah ! jour funeste , s'écria-t-il , que tu



t'es pressé de me luire ! Eh bien , partie de mon ame , dit-il à Néadarné , êtes-vous toujours bien laide ? C'est , je crois , pis qu'hier , dit la Princesse , L'exécrable métamorphose ! s'écria-t-il : encore si l'une avoit détruit l'autre , j'aurois à m'en consoler , j'aurois du moins précédé le Génie . Trêve de lamentations , reprit Mouftache , les équipages sont prêts , il faut qu'elle parte . Tâchez , dit le Prince à Néadarné en l'embrassant , d'éviter les caresses du Génie ; ou du moins que ce soit si peu que rien , s'il vous touche . Vous n'y pensez pas , dit Mouftache , cela revient au même . Oui dans le fond , disoit le Prince , une c'est autant que dix ; cependant dix me chagrinerait plus qu'une . Vous avez de bisarres délicatesses , repliqua-t-elle : mais ne pensez pas à tout cela , & recouchez-vous ; vous me ferez quelque conte , vous avez l'esprit orné . Oh ! pour de l'esprit , répondit-il , je n'en aurai d'aujourd'hui . Vous êtes contente , vous ; vous allez revoir votre Cormoran ; graces à la Taupiniere où vous avez vécu , il vous retrouvera comme il vous a laissée : mais Néadarné.... laissons cette idée , elle me tue .



Pendant ces discours , Néadarné ne parloit point ; & Mouftache, craignant que Tanzaï ne la retint, après avoir assuré de nouveau le Prince que Néadarné ne couroit aucun risque, les obligea tous deux de se séparer, & vit enfin partir la Princesse pour l'Isle Jouquille, avec autant de plaisir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les Chapitres suivans s'il avoit tort de s'allarmer.



## C H A P I T R E   X X X .

*Intéressant, s'il est bien traité.*

**N**ÉADARNÉ, ainsi qu'on le peut croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réflexions, & sa situation étoit de celles dont toute femme délicate sera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas ; mais ce qui devoit se passer dans cette Isle, lui donnoit les idées du monde les plus désagréables. Cependant, elle avançoit. Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages, avec ordre de l'attendre au même lieu.



A peine fut-elle éloignée de ses gens, qu'elle prit son miroir : elle y vit avec une secrète satisfaction que Mouftache lui avoit tenu parole , & que tous ses agréments , non-seulement étoient revenus , mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle , elle auroit pourtant été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Mouftache l'avoit mise. Toute femme veut plaire , même sans vouloir faire aucun usage des desirs qu'elle fait naître : quelque passion dont elle soit pénétrée , quelque délicatement qu'elle la sente , elle a toujours sa vanité à satisfaire ; & comme c'est le besoin le plus pressé , il faut que l'amour y perde. Elle sentoît donc une sorte de plaisir à penser que Jonquille seroit ébloui de sa beauté , & regardoit comme un grand triomphe pour elle , de voir ce Génie accoutumé à posséder les femmes les plus parfaites , avouer qu'elle l'emportoît sur toutes. Elle étoit encore occupée de ses idées , lorsqu'elle arriva aux bords du lac sur lequel l'Isle étoit située.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques , au



moins, des Taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conservées par la miraculeuse protection de Barbacela. La barque qui lui étoit réservée étoit la chose du monde la plus agréable à voir; ses voiles, jonquille & argent étoient chargées de devises galantes; les cordages étoient de même matière que les voiles; & un amour qui tenoit le gouvernail, sembloit par son attitude vive & tendre, annoncer aux Belles qui passaient dans cette Isle, les plaisirs qui leur étoient réservé. Néadarné monta dans cette barque, non sans frayeur: naturellement elle craignoit l'eau, & la figure de cet amour qui paroissoit servir de pilote, ne la rassuroit pas. Son voyage cependant fut heureux; & la barque, quoique sans conducteur, fendant les ondes avec une rapidité excessive, ne s'arrêta que dans un port superbe, bâti vis-à-vis le palais du Génie. Néadarné, l'émotion dans le cœur & la rougeur sur le front, descendit à terre. Son embarras redoubla à la vue de la multitude accourue de tous les endroits de l'Isle pour l'admirer. Quoique ce premier effet de sa beauté ne lui déplut pas, l'air ricaner de ces insulaires en l'observant, lui fit penser qu'ils ne prenoient pas le  
change



change sur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie ; & sa honte fut sans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitants qui se récrioient sans modération sur le bonheur de leur Souverain , & sur le présent qu'elle lui apportoit. Néadarné, impatientée de leurs éloges, de leurs discours, & de leur jaunisse , arriva enfin à la porte du palais , bien persuadée que si le Génie étoit aussi jaune que ses sujets , sa figure n'étoit pas dangereuse. Les Maîtres de cérémonies l'attendoient. Ces gens-là étoient les favoris du Génie , & cette charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princesse , que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au-devant d'elle , si des devoirs importants attachés à sa dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vint , on la conduisit dans un appartement superbe, où on lui servit une magnifique collation. Elle y étoit encore occupée, lorsqu'une symphonie charmante annonça ce Jonquille si redoutable. La Princesse sentit son cœur en frémir ; l'idée de Tanzaï , celle de ce qu'on alloit exiger d'elle , la troublèrent , & lui firent verser des larmes : elle étoit encore dans ce désordre, lorsque Jonquille se présenta à ses yeux.



Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il demeura immobile. Néadarné, par politesse, s'étoit levée. Dans ce premier moment, tous deux ne se dirent rien : mais le Génie fortant enfin de son trouble, pria la Princesse de se rasseoir, & se mit à ses genoux. Néadarné n'avoit pas encore osé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux sur lui, elle fut extrêmement surprise, & de la majesté de sa figure, & de ce qu'elle n'étoit pas jaune. Elle fit tous ses efforts pour qu'il se relevât, mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus que lui rendre une main qu'il lui avoit saisie, & sur laquelle, pour ne point perdre le temps, il avoit déjà imprimé plusieurs baisers. C'étoit agir un peu brusquement ; mais il étoit si accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par manquer un peu de respect. Sa coutume n'étoit pas de borner à si peu de choses ses premières entreprises, & la bouche de Néadarné lui fournissoit un beau prétexte pour autoriser ses emportements ; il alloit en approcher la sienne ; mais Néadarné le repoussant avec force : C'est vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle,



me faire envisager l'horreur de ma situation , &.... Je sais bien , Madame , interrompit Jonquille , que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous-même après quinze jours de constance : mais le Destin ne me donne qu'un jour , & c'est , à ce qu'il me semble , vous prouver assez mes sentiments , de ne vouloir pas m'exposer à le perdre. Quoi ! Seigneur , répondit Nèadarné , aurez-vous assez peu de générosité pour abuser de l'état où je suis ? Ce n'est pas moi , Madame , répondit le Génie , qui ai exigé de vous cette démarche : mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile ; vous avez des répugnances , & je dois vous obliger malgré vous. Mais , reprit Nèadarné , pourriez-vous être content , lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte , un bien que mon cœur vous refusera toujours ? Je fais encore , reprit Jonquille , combien la possession de votre cœur me rendroit heureux , & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir si je croyois pouvoir en venir à bout : mais à quoi feroit de ma part cette délicatesse ? vous en seriez plus gênée , & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable. Le Des-



tin, en m'offrant les plus doux plaisirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes. Vous vous donnez à moi à regret. Dans ces instans que vous pourriez rendre si heureux, vous gémirez, votre sévère vertu vous en fera des moments douloureux. Je pourrois vous donner de meilleurs conseils; il ne tiendrait qu'à vous de vous faire un plaisir de la nécessité; elle vous seroit moins cruelle, & vous n'en seriez guere moins vertueuse. Le devoir ne nous est pénible que parce qu'il n'est pas l'ouvrage de notre fantaisie : l'époux le plus aimable ne déplaît souvent que parce qu'il est en droit d'exiger ce qu'on lui livreroit avec transport, si l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'est une dette qu'on acquitte; à l'amant, c'est un présent qu'on lui fait. Il est naturel qu'on ait plus de plaisir à l'un qu'à l'autre. Je suis avec vous dans le même cas; vous ne m'avez pas choisi, & ce n'est que par cette raison que vous me haïssez; mais enfin, vous êtes obligée d'avoir des complaisances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins fâcheuses. Eh! le puis-je? s'écria la Princesse, puis-je ne vous pas détester?



Mon cœur. . . . Madame , interrompit le Génie , je suis fâché que vous ne me le puissiez pas donner : mais à vous parler franchement , le cœur n'est souvent qu'une chimere , il n'agit pas toujours autant qu'on le pense ; je suis devenu Philosophe là-dessus. Voyons donc de quoi il s'agit , quel est le sujet qui vous amene ici ? Quoi ! vous l'ignorez ? dit Néadarné. Je fais , répondit Jonquille , à quoi je dois occuper ici votre loisir ; mais ce qui vous fait recourir à moi , m'est inconnu. Je guéris tant de choses , que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez-vous aussi qu'un remede , dit Néadarné ? Non , Madame , reprit le Génie , & vous êtes la seule à qui j'aye vu souhaiter que je pusse en employer un autre. Voyons enfin , qu'avez-vous ? Une Ecumoire . . . . Comment , interrompit-il , une Ecumoire ! ce mal me paroît curieux. Oh ! reprit Néadarné , mon aventure est la chose du monde la plus surprenante ; mais je ne pourrai jamais prendre sur moi de vous en instruire. N'importe , dit le Génie , je vous guérirai peut-être sans cela : cependant il en seroit mieux que je fusse précisément sur quoi j'ai à travailler. Vous saurez donc , continua la Princesse ,



qu'en conséquence de cette *Ecumoire* dont je vous ai parlé, le Prince mon époux perdit tout, & il ne lui resta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroissoit plus, s'est rétabli; mais à mon tour j'ai éprouvé des accidents... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains soins... Puissai-je, s'écria Jonquille, ne vous être jamais bon à rien, si j'entends ce que vous me dites! Que veut dire une *Ecumoire*, qui fait perdre ce qu'on avoit; & qu'a-t-elle de commun avec les soins que demande le mariage? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les prières du Génie, lui découvrit de point en point, non sans rougir, ce dont il étoit question.

Votre état est fâcheux, reprit Jonquille en souriant; mais il sera aisé de vous en tirer; votre maladie est pourtant singulière; & depuis que je me connois, il ne m'en est pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaise opinion; mais, Madame, je crains que votre indocilité pour le remède n'en rende l'effet inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuse? je ne condamne point vos délicatesses, mais aussi...



Eh bien , Seigneur , s'écria Néadarné , si vous ne condamnez point mes délicatesses , n'exigez donc pas de moi ce qui me déplaît tant ! Madame , reprit Jonquille , je n'exige rien ; il dépend de vous d'accepter ou de refuser mes services. Dès ce moment , vous pouvez partir. Mais , Seigneur , dit Néadarné , j'aurai entrepris un voyage inutile ? Il ne tient qu'à vous , reprit Jonquille , qu'il ne le soit pas. Ah , cruel ! s'écria-t-elle , le visage baigné de larmes. Eh bien , divine Princesse , dit-il en se levant , n'obtiendrez-vous rien de vous-même , & serai-je toujours à vous presser de travailler à votre bonheur ? Laissons cette conversation , dit la Princesse , elle m'embarrasse. Je vous embarrasserois bien davantage , reprit Jonquille , si je ne vous parlois plus de rien ; mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impolitesse , & je sais que je dois paroître toujours vous arracher ce que sans doute votre clémence me donnera. En attendant , tâchez de ne me point haïr , & venez embellir par votre présence les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princesse , non sans la lui ferrer plus qu'elle n'auroit voulu ; & elle , en rougissant des li-



bertés qu'il prenoit, se laissa cependant conduire, en espérant qu'il en resteroit-là.



## CHAPITRE XXXI.

*Qui ne sert qu'à allonger l'Ouvrage.*

**O**N estime autant dans une Histoire, des réflexions judicieuses, que des faits élégamment décrits. On a raison : si elles allongent le narré, elles prouvent la sagacité de l'Auteur. En suivant ce principe, on peut se croire permis de réfléchir ici sur la situation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'en sa place elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou sera une hypocrite, ou une de ces personnes à qui il n'appartient pas de connoître les risques de l'occasion, & qui s'y sont toujours abandonnées sans réflexions. Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le Lecteur; il aura le plaisir de l'interpréter à sa fantaisie. Il est rare qu'une femme du monde se trouve dans un cas dangereux pour elle, sans qu'elle



le veuille ; sa vertu n'est jamais violentée par les circonstances ; & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à son amant tel rendez-vous où elle succomba , elle ne l'auroit pas fait , si elle n'avoit pas cru s'en tirer à son honneur , on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit ; & la preuve de cela , c'est qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocents rendez-vous , n'a qu'à n'en point faire usage , pour être brouillé presque sans ressource avec la vertueuse beauté qui se sera renfermée avec lui. Les femmes ont pour sauver leur vertu bien des ressources ; l'habitude où elles sont de voiler leurs mouvements , & ce principe de bienséance & d'orgueil qui les étouffe ; notre timidité , notre respect pour elles , & presque toujours l'ignorance où nous sommes des idées qu'elles ont avec nous , & la crainte de leur déplaire , voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impose. L'idée du plaisir un peu réfléchi surmonte infailliblement dans le cœur toutes les idées de préjugé. D'elle-même , une femme peut ne se pas arrêter aux ima-



ges qui pourroient blesser sa pudeur : mais qu'un amant se présente & qu'il plaise, qu'est-ce alors pour elle que la vertu ? Si elle combat encore, ce n'est plus pour la sauver , elle y perdrait trop. Mais il faut céder avec honneur, & mettre du grand dans sa foiblesse ; tomber décemment , en un mot , & pouvoir s'excuser soi-même quand on réfléchit à son désordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité , mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit constante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller sa vertu le temps que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins selon la prudence, la majesté, & la dissimulation de la personne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour ; encore n'étoit-elle pas sûre que sa résistance allât jusques au bout. Le Génie étoit aimable , impatient, & dans l'habitude de vaincre : il connoissoit le cœur, faisoit profit de tout , & ces sortes de gens sont extrêmement dangereux : ils amènent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue à la vérité par la passion qu'elle ressentoit pour Tanzaï : mais pour les intérêts de cette même passion , il étoit important qu'elle ne la blessât ; d'autant



plus excusable encore , que son époux ne seroit jamais instruit de ce qui se passeroit dans l'Isle. Que de raisons pour succomber ! & il n'y en avoit qu'une , imaginaire encore , qui pût l'en empêcher. Que de personnes qui blâmeront la Princesse , auxquelles il n'en faudroit pas tant !

Suivant ce raisonnement , qui pourroit être de moitié plus court , la Princesse n'étoit pas sans émotion pendant que Jonquille la conduisoit. Il lui fit traverser des appartements immenses , plus ornés encore par le goût que par la magnificence , quoiqu'elle y fût excessive. Du palais on entroit dans des jardins charmants ; tout ce que l'art a pu imaginer de plus correct & de plus brillant , étoit joint dans ces lieux , aux beautés les plus simples de la Nature. On voyoit d'un côté , des grottes rustiques , & des ruisseaux dont le murmure tranquille invitoit au plus doux repos , ou aux plus tendres plaisirs. De l'autre , c'étoient des cascades à perte de vue , des cabinets superbes , des statues d'un grand prix. Là , on s'égaroit dans les routes tortueuses & inégales d'un bois , que son irrégularité ne rendoit que plus agréable. Ici ,



des allées d'une hauteur surprenante, & compassées avec soin, offroient une promenade plus aisée, mais moins voluptueuse. Les parterres ravissoient par la variété & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés; Flore y avoit à jamais fixé son empire; & Zéphire l'y trouvoit si belle, qu'il sembloit en l'y caressant sans cesse, avoir pour toujours renoncé à son inconstance. Des oiseaux de toutes les especes habitoient dans ces jardins; la Tourterelle mêloit ses tendres accents aux chants vifs & légers du serin & du rossignol. Des Nymphes charmantes y formoient des danses. Des bergers plus galants que ceux des bords du Lignon, chantoient sur leur musette un amour qui, quoique toujours heureux, n'en étoit pas moins fidele. Tout enfin parloit amour dans ces délicieux bocages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inspiroit au cœur, il sembloit qu'on le respirât avec l'air de ce séjour enchanté. La volupté assise au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaisirs, & répandoit sur eux ce charme si flatteur que, sans elle, ils n'ont jamais. Les amours la couronnoient de fleurs, & formoient autour d'elle les jeux les plus badins. Néadar-



né ne put résister à tant d'objets, & malgré elle son cœur s'émut; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens; & les prépare à un plus grand désordre. Jonquille, qui s'aperçut de ce qui se passoit dans son ame, la regarda avec des yeux qui peignoient si bien ses desirs, que Néadarné ne pouvant supporter leur éclat, interdite, troublée, soupira, & si doucement, que Jonquille voulut dans l'instant même lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Néadarné, distraite par la confusion de ses idées, s'y laissoit conduire: mais en approchant de ce bosquet, elle le trouva si sombre, & jettant les yeux sur le Génie, le vit si amoureux, que revenue à elle-même, elle refusa séchement d'y entrer. Jonquille, qui savoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée, voyant celui-là passé pour lui, ne la pressa pas davantage, & la conduisit du côté où les Nymphes & les Bergers formoient les danses les plus agréables. Néadarné s'en occupoit, lorsqu'un homme parti avec une vitesse extrême d'un des bouts du jardin, vint, en faisant la roue & la culebute, donner au milieu de la danse, & la déranger.



La Princesse , à son emploi , le reconnut d'abord pour Cormoran ; mais voulant cacher au Génie l'intérêt qu'elle y prenoit : Voilà , lui dit-elle , un homme qui s'est fait une danse singulière ! Il ne danse pas ainsi pour son plaisir , répondit Jonquille. J'ai peine à croire , reprit Néadarné , que ce soit pour le vôtre. Vous ne connoissez pas ce fauteur , dit le Génie : c'est l'homme du monde qui a le plus de talents , & qui seroit en même-temps le plus heureux , s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des supplices cruels , je me suis contenté de le garder toujours dans mes jardins , occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah , Seigneur , s'écria Néadarné , daignez suspendre son supplice ! Approche , malheureux , dit le Génie à Cormoran , ose lever les yeux sur ton maître ; va au palais , & fait tes efforts pour amuser l'objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence , & prit le chemin du palais , non sans faire encore quelques culebutes , tant est grande la for-



ce de l'habitude, Néadarné, en remerciant le Génie, ne put s'empêcher de le regarder, & le trouva si supérieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accusa Moustache de caprice, de n'avoir pas répondu à la tendresse de Jouquille. Elle en étoit même déjà au point de le trouver aussi beau que Tanzaï, sans cependant que cette comparaison tirât à conséquence pour elle; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant, & elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidelle, lorsqu'on vint annoncer qu'on avoit servi. Le Lecteur voudra bien, tant pour sa commodité, que pour celle de l'Auteur, sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger, d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.







## CHAPITRE XXXII.

*Où l'on verra, entre autres choses, combien la Musique a dégénéré.*

CETTE salle à manger étoit, à ce qu'on assure, extrêmement belle, & le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie : cette situation lui déplaisoit : car enfin, on regarde ordinairement devant soi. Elle se voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui, de son côté, commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incommode. Néadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroître de Taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois pas ici votre mets favori ? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de Taupes, pour que l'on pût vous en servir. Moi ! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de Taupes, c'est le gibier du monde dont je fais le moins de cas.



Qui vous a donc fait ce conte-là ? On m'avoit assuré , reprit-elle , que c'étoit ce que vous aimiez le mieux : si cela n'est pas , à quoi vous sert-il d'en dépeupler la terre ? J'ai eu des raisons essentielles pour le vouloir ainsi , Madame , reprit le Génie ; mais elles ont cessé , je ne poursuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le supplice de son amant , & l'état où elle est contrainte de vivre , me vengent d'elle , & ma colere s'est éteinte , lorsque mon amour s'est dissipé. Ceci est pour moi une énigme , reprit Néadarné. Il sera aisé de vous l'expliquer , reprit Jonquille : ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon , celui qui vous doit le jour heureux dont il jouit , est l'indigne objet que l'on m'a préféré. Mais , Seigneur , dit Néadarné , puisque vous n'avez plus d'amour , pourquoi perpétuez - vous votre vengeance ? Pour me pardonner d'être cruel de sang froid , reprit-il , il faudroit que vous fussiez avec quelle indignité j'ai été joué , & les tourments affreux dont mon cœur s'est vu la proie. Terminons , de grace , cette conversation , & n'empoisonnez pas , en me rappelant un souvenir si fâcheux , le plaisir dont votre vue me pénètre. Si ce plaisir étoit



aussi vif que vous voulez que je le croie, répondit la Princesse, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un songe dont vous pourriez à peine vous rappeler l'idée ; votre rival ne seroit plus un ennemi pour vous ; & vous oublieriez , en me regardant , que quelqu'autre a pu vous inspirer de la tendresse.

Quelqu'un croira sans doute à ce discours , que Néadarné ne faisoit pas ce reproche au Génie sans qu'un peu de passion s'en mêlât. Kiloho-ée à été prêt de le croire aussi. Cependant , comme il faut se garder d'interpréter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes , & que d'ailleurs on doit , avant que de prononcer sur une matiere délicate , en envisager toutes les faces , il a cru , après une profonde réflexion , que Néadarné n'avoit paru un peu jalouse que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interprétation est vraisemblable. Néadarné n'aimoit pas assez Jonquille pour être jalouse d'un amour passé , & la tendresse qu'elle conservoit pour Tanzaï , devoit la laisser là-dessus dans la froideur que l'on a pour les choses indifférentes. Jonquille qui , quoique fort ai-



mable, étoit auffi vain qu'un autre, ne se fit pas toutes ces idées, & remercia la Princesse, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crut obligé. Ah, belle Princesse ! lui dit-il avec transport, si j'ai paru ne pas oublier absolument auprès de vous la tendresse que j'ai eue pour une autre, personne du moins n'altérera jamais celle que je me sens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres discours, tous fort passionnés, & que pourtant l'Auteur ne nous a pas conservés, soit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, soit qu'il n'en ait point fait de cas ; c'est ce qu'on ne sait pas positivement.

Jonquille, alloit sans doute, continuer à ennuyer Néadarné, lorsque celle-ci, pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança ; & s'accompagnant de son tympanon avec une délicatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour & de ses tourments. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre par-tout. Néadarné, qui avoit le cœur très-compatissant, fondeit en



larmes, & poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux ; & voyant que la douleur ne discontinuoit pas : Traître ! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma Princesse, & toute mon Isle ? Finis la désolation publique, chante mes plaisirs, ou crains que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en musique. Eh ! ne le grondez pas, dit Néadarné : il m'a serré le cœur, je l'avoue ; mais j'ai eu à pleurer un plaisir inexprimable.

A peine avoit-elle cessé de parler, que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air si gai, & le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, & l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gaieté, il fut impossible aux courtisans du Génie de se contenir : & le respect qu'ils lui devoient ne put les empêcher de former sur le champ une contredanse. Jonquille auroit bien voulu se fâcher ; mais entraîné par la force de la musique, il se leva, prêt à se mettre de la partie. Néadarné, charmée de le voir si sensible aux talents de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté :



mais il reçut si mal cette proposition, & parut s'offenser si fort de ce qu'elle pensoit à ce Prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croyoit, penser qu'à lui, qu'elle résolut de se servir de la pantoufle, puisqu'on ne pouvoit rien obtenir.

On leva table ; & après le café, Néadarné voulant occuper Jonquille, lui proposa une partie de Breland à cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au Breland en attendant l'Opéra. Ecoutez, Cormoran, ajouta-t-il, ayez soin de tout, & songez à savoir mieux votre rôle que vous ne fîtes la dernière fois. Cormoran partit. Il est donc bon pour l'Opéra ? demanda Néadarné. Oui, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, si ses tons n'étoient pas glapissants, s'il paroïssoit moins fat sur le Théâtre, & qu'il y minaudât moins, il seroit fort bon Acteur. En achevant ce discours, on se mit au jeu ; & Néadarné faisant, ou tenant perpétuellement va-tout, ayant sans cesse Breland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit avancé ses jambes sous la table, & Néadarné ne sachant à qui elles appartenoient, distraite comme une Princesse, s'en fit un coussin. Bien des gens ont



blâmé cette facilité de Néadarné, surtout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais qui ne sait que ce qui tire à conséquence pour les particuliers, n'est rien pour les personnes d'un rang élevé? Une femme de condition ne fait-elle pas sans risque toute la journée, des choses qu'une autre qu'elle n'oseroit seulement jamais penser. N'est-ce pas même ce noble mépris des usages qui la distingue plus que son rang? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'aperçut point que ce fût sur les jambes du Génie qu'étoient posées les siennes, c'est qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle n'eut point de distractions. Jonquille, à la vérité, en conçut de grandes espérances; mais qu'importe! Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que seroit-ce donc, si les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer sur leur compte? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocents qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur personne? qu'on les regarde, c'est desir. Qu'on ne les regarde point, c'est dissimulation. Les femmes seroient bien malheureuses si elles pensoient, ou



si elles sentoient le quart des impertinences que les hommes leur attribuent. Ordinairement ils ne les croient ridicules, que quand ce sont eux qui le sont.

Jonquille, ainsi qu'on l'a déjà dû remarquer, étoit avantageux, plein de confiance; déjà il alloit demander compte à la Princesse de la faveur qu'elle venoit de lui faire, lorsque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'Opéra. Jonquille y conduisit la Princesse, toujours lui parlant de sa flamme; & elle, le laissant toujours faire, puisqu'il étoit écrit par le Destin qu'elle ne devoit ni ne pouvoit lui imposer silence.



## CHAPITRE XXXIII.

### *L'Opéra.*

**I**L feroit difficile de bien décrire l'Opéra de l'Isle Jonquille. Kiloho-ée en quelques endroits se plaint de la sécheresse de l'Auteur Japonois, qui, à son tour, médit du Chéchianien; ce qui suppose que sans parler des autres Traducteurs, le François se plaint de tous les



trois , & que le public se plaindra du dernier , & lui imputera , ou de s'être trop étendu sur des matieres stériles , ou d'avoir passé trop légèrement sur des objets intéressants. Mais , à moins de manquer de sincérité , le Traducteur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés ; & s'il les imaginoit dans les circonstances où ils pourroient être nécessaires , ne se sentiroient-ils pas du siècle où il vit , & pourroit-il , en se transportant même dans des temps aussi éloigné que sont ceux où ont vécu ses Héros , rendre parfaitement des usages dont il ne reste plus aucune connoissance ? N'est-il pas plus à propos qu'il en prive ses Lecteurs , que de leur en débiter des fables dont ils sentiroient bientôt l'absurdité ! Le devoir d'un Traducteur fidele n'est autre chose que de suivre littéralement son Auteur , si ce n'est lorsqu'il ne l'entend pas bien , il peut le périphraser , le commenter , l'ajuster. Le Traducteur de ce livre avoue franchement , que n'entendant pas parfaitement son Auteur , il lui a prêté autant de sottises pour le moins qu'il lui en aura épargnées ; qu'il est devenu long , où le Chinois étoit court ; précis , où il ne l'étoit pas ; obscur , où il étoit clair ; railleur ,



railleur, où il étoit moral; galant où il étoit philosophe; & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuse, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque façon que ce puisse être, puisque le livre n'en seroit pas meilleur, & que cet avilissement ne le rendroit pas plus estimable. Toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, feront qu'on ne saura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'Opéra dont il est ici question. A qui s'en prendre? Un Historien imagine, quand il écrit, que la postérité sera au fait des usages qui regnent de son temps; & c'est ce qui fait qu'aujourd'hui on ne sait que par des conjectures, encore très-hazardées, quelle étoit la façon de vivre particulière des Romains, & qu'une chose de cette importance occupe mille Savants, qui y employent sans fruits leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui-là, le Traducteur doit être excusé; & s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce Livre, il ne finiroit point.

Il est donc à propos qu'il dise, pour terminer ce long raisonnement, aussi ennuyeux pour lui que pour les Lec-



teurs , que dans l'Isle Jonquille , vulgairement le Poëme d'un Opéra étoit ridicule ; qu'il consistoit en de vieilles Fables doucereusement r'habillées ; qu'essentiellement, le style en étoit fade , & la Poésie lâche ; qu'il ne s'y agissoit ni de conduite ni d'intérêt ; que l'on y falloit danser à tous propos les gens du monde qui devoient danser le moins ; que la personne la plus affligée y venoit chanter ses peines ; & que plus d'un Héros blessé à mort , venoit sur le théâtre faire son testament , avec un accompagnement de flûtes : qu'il y avoit des entrées de fleuves ; & que le Dieu le plus grand , souvent descendoit des Cieux uniquement pour faire ou pour dire une sottise. Au reste , ce spectacle étoit magnifique , & plaisoit sur-tout par la décence qui y régnoit. Toutes les Actrices étoient Nymphes , & l'on en trouvoit aussi-bien dans les chœurs , que dans les rôles principaux , instruites à jouer toutes sortes de personnages ; tantôt Vestales , tantôt Prêtresses de Vénus ; passant de la garde du feu sacré aux doux mystères d'Amathonte ; suivantes de la vertu & de la volupté : s'acquittant également bien en public de l'un & de l'autre rôle , ce



n'étoit jamais qu'en particulier, que l'on favoit quel étoit celui des deux qui leur coûtoit le plus. Elles ne découvroient pas, à la vérité, les secrets de leur Art à tout le monde; l'amant le plus enflammé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curiosité. Le caprice même ne pouvoit rien sur elles; l'ambition ne les séduisoit pas davantage, & il falloit qu'une Divinité plus puissante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kiloko-éé nous a conservées de ce spectacle, suffisent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux Lecteurs combien ces Actrices étoient loin de la sagesse & du désintéressement qui font aujourd'hui l'unique caractère des nôtres; & combien les Poèmes de cette Isle, & leurs agréments, perdroient auprès de ceux que l'on admire à présent.

En cas qu'une si longue digression fit perdre le fil de l'histoire, on rappellera ici que Néadarné alloit à l'Opéra, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des discours dont la pudeur étoit alarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par po-



litesse que par l'impossibilité de faire autrement.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à l'Opéra, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles, ils n'en furent amusés, ni l'un ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux ; & voulant tout devoir aux sentiments de la Princesse, sa conquête lui paroissoit douteuse. Néanmoins, de son côté, malgré sa passion pour Tanzaï, & sa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuser, ou non ? Retournera-t-elle auprès de son époux comme elle en est partie ? Mettra-t-elle en œuvre le secret de Moustache ? N'est-il pas pour la rétablir d'autre remède que celui qu'on lui propose ? Peut-elle le prendre sans danger ? Ce Génie est aimable ; & pour comble de malheurs, il témoigne qu'il aime ; sa tendresse est bien plus à craindre que sa puissance. Quel crime pour elle, si cédant enfin à la nécessité, son cœur l'approuve, & s'y conforme ! On est si fragile ! elle se trouve dans une situation si délicate ! ce malheureux Prince, objet de toute son ardeur, languit absent d'elle : il gémit de penser seulement à ce qui lui doit arriver : peut-être soupçonnera-t-il son aventure, Eh, si le se-



crét de Moustachen n'est pas bon ? Cependant il doit l'être : le moyen , qu'ayant besoin d'elle , cette Fée voulût même la tromper ! Qu'il se trouve bon , en est-elle moins coupable ! Mais ce Prince, source de toutes les inquiétudes , ne s'est-il pas livré aveuglément à la Fée Concombre ? Ne croyoit-il pas d'abord qu'une Déesse recherchoit ses empresses ; & quoiqu'il ait été puni de son infidélité , en a-t-elle été moins commise ? Il l'a à son retour payée d'un songe ? N'appartient-il qu'à lui de rêver ? Cependant , si elle le lui rend , la croira-t-il ? Qu'importe après tout , & de quel droit , coupable comme il l'est , osera-t-il lui reprocher une faute involontaire , quand la sienne ne l'a pas été ? Pourquoi a-t-il couché avec Concombre ? Cette idée fut la dernière de la Princesse , & le souvenir de son injure lui fit presque voir la vengeance nécessaire. Tant il est dangereux d'avoir tort avec les femmes ! il est pourtant vrai au fond , que , tort ou non , cela revient souvent au même.

Jonquille , comme l'on doit voir , ne perdoit point à ce petit raisonnement que la Princesse faisoit en elle-même. Il avoit observé tous ses mou-



vements ; & le regard qu'elle lui avoit lancé en finissant de se rendre compte, l'avoit instruit de ses dernières dispositions à son égard. Quoiqu'il eût fait semblant avec la Princesse d'ignorer la raison qui la conduisoit chez lui , il en avoit été instruit à fond par Concombre , qui , en lui faisant valoir la beauté dont elle lui assuroit la possession , ne lui avoit déguisé aucune circonstance de l'aventure. Ce n'avoit été sans doute que pour mieux pénétrer les sentiments de Néadarné , qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même son histoire. Peu accoutumé à se prendre de sentiment , il n'avoit songé d'abord qu'à se rendre heureux malgré la répugnance de Néadarné : mais depuis , son extrême beauté , sa vertu , & sa modestie , lui avoient donné des desirs plus étendus. L'amour qu'elle avoit pour un autre , ne servoit qu'à donner plus de vivacité au sien. Il imaginait un plaisir extrême à chasser Tanzaï du cœur dont il étoit maître ; & plus la victoire lui parut difficile , plus il fut flatté du triomphe. En effet , se disoit-il , quel plaisir seroit-ce pour moi que celui de posséder une beauté qui , désespérée d'être entre mes bras , n'y pous-



feroit pas un soupir qui ne fût l'interprète de sa douleur ; qui me reprocheroit mes empressemens ; qui , toute entière à un autre , accablée de la violence qu'elle se feroit , ne leveroit sur moi que des yeux qui , tout baignés de larmes qu'ils seroient , m'exprimeroient son indignation , & l'horreur qu'elle auroit pour moi ? Ah ! quelle différence de devoir à ses soins des moments si tendres , d'être l'auteur de sa félicité , de faire celle d'une beauté chérie , de jouir de ses transports , de son désordre ; de lui entendre bégayer qu'elle vous adore , de se sentir serrer avec volupté dans ses bras , d'égarer son âme avec la sienne ; de la voir , confondue dans de si doux plaisirs , se perdre elle-même , & vous chercher encore ; d'éprouver les plus charmantes caresses , de lire dans ses yeux troublés l'excès de sa sensibilité & de son amour ! Ah , Néadarné ! quel autre que vous donneroit mieux ces plaisirs ? Quel bonheur de vous inspirer tout l'amour que vous faites naître ! Quoi ! je vous verrois entre mes bras , dépouillée de cette vertu sévère que vous opposez encore à ma flamme ! Jonquille ! l'heureux Jonquille !... Ah ! il en mourroit de joie.



Mais, adorable Princesse, ne détournez pas ces yeux charmants ; laissez-moi m'enivrer de la douceur d'en être regardé. Hélas ! j'y lis moins de colere ; mais que j'y trouve encore d'indifférence !

Pendant tout ce beau monologue , Jonquille regardoit la Princesse, & la Princesse en effet ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit à cet instant un morceau de musique si tendre , que son cœur , déjà disposé , ne put y résister. Le Génie lui prit la main , il la baïsa , mais avec une expression si vive , que Néadarné , touchée de tant d'amour , lui serra à moitié la sienne. Ils étoient tous deux renversés dans le fond de la loge ; elle étoit peu éclairée ; malheureusement pour elle , un rideau de gaze les déroboit aux spectateurs. Jonquille , hors de lui-même , s'approcha : le baiser le plus enflammé pris par lui sur la bouche de Néadarné , la retira de son trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce désordre dura , Jonquille pressoit amoureuxment les levres de la Princesse , & devint enfin si entreprenant , que Néadarné revenant à elle-même , se rejetta sur le bord de la loge , & ramena sa vertu de la plus dangereuse occasion où

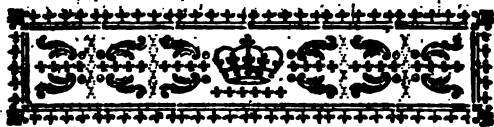


elle se fût jamais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de risque à l'Opéra ? Jonquille, au désespoir d'un retour si peu attendu, reparut auprès de la Princesse, & tous deux si égarés, que la Cour ne put s'empêcher d'en sourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, & fut déconcertée au point, que si l'Opéra ne fût venu à finir, elle auroit assurément quitté la place. Elle étoit si honteuse de ce qui venoit de se passer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena pour lui donner le plaisir d'un feu d'artifice superbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu ! quel est donc ton empire ? si le plaisir t'offense, si toi seule dois remplir une ame, ou chasser l'en tout-à-fait, ou ne donne pas des remords.







## TANZAI

ET

NÉADARNÉ.



LIVRE QUATRIEME.

## CHAPITRE XXXIV.

*Combien il est dangereux pour les Femmes  
d'être peureuses.*

ONQUILLE étoit pourtant mal-adroit, ou bien hardi, de proposer à la Princesse, après ce qui venoit d'arriver à l'Opéra, d'entrer dans un bosquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien ? Cependant elle y en-



tra. Elle fut choquée à la vérité de trouver ce bosquet extrêmement sombre, pendant que le reste des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle, au Génie, l'endroit où vous me conduisez, est-il si obscur? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il. Je n'en fais rien, reprit-elle. N'en doutez pas, Princesse, dit-il, c'est une expérience de physique. Elle n'insista plus, ne sachant s'il disoit vrai ou non; mais elle résolut de le punir de sa témérité, en cas qu'il voulût abuser de l'obscurité du lieu où ils se trouvoient tous deux. Je serai bien aise, se disoit-elle, de lui faire voir combien il se trompe, s'il croit me trouver sensible. Il verra que, tout aimable qu'il est, ma vertu vaut bien ses agréments.

Elle étoit encore à prendre cette résolution, lorsque Jonquille la pria de s'asseoir sur un lit de gazon & de fleurs, qui étoit la seule commodité que l'on eût dans ce bosquet. Néadarné s'y plaça; & le Génie, en soupirant, se mit auprès d'elle. Elle étoit interdite; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'a-



voit jamais sentie , ne fut d'abord que lui dire. L'amour est violent, quand il inspire le respect : mais pour les plaisirs d'un amant , & pour la commodité d'une femme , c'est l'amour du monde le moins à desirer. Jamais il ne devine , ni ne saisit l'instant ; toujours tendre & embarrassant, il fait des protestations de délicat sse , où peut-être il ne seroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condescendance possible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une passion désintéressée ? Exhortera-t-elle à la perdre , ou à demander une récompense , quand de soi-même on s'en détache ?

Jonquille n'ignoroit rien de tout cela ; & si Néadarné étoit entrée dans le bosquet avec l'air qu'il lui avoit vu à la fin de l'Opéra , il n'auroit pas été si timide. Mais elle avoit fait ses réflexions ; sa physionomie étoit redevenue austere & imposante , & il craignoit qu'en voulant la presser trop, elle ne s'armât d'une sévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à se dépouiller , qu'elle auroit plus éclaté. Avec toute sa retenue , il avoit saisi la main de Néadarné ; il soupiroit ; & la Princesse, impatientée de se tenir tou-



jours la main serrée , prit son texte là-dessus pour ouvrir la conversation.

Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarrasse, & je suis gênée de vous la voir tenir. Ah, Princesse ! s'écria-t-il, m'enviez-vous cette satisfaction ? Elle n'est rien pour vous, c'est tout pour moi ; si vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuser à mon respect ? Il est au-dessus de toute expression. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes beautés trouvoient insensible, qui aurois cru les honorer en daignant les regarder : soumis auprès de vous, pénétré de l'amour le plus violent, je n'ose pas même espérer la plus légère faveur. Ce n'est pas encore assez pour vous de m'accabler de votre indifférence, vous me haïssez. Plus je montre d'amour, plus j'excite de colere. Ah ! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille ? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t-il vu vos funestes charmes ? Mais, que dis-je ? Pourquoi me plaindre d'une passion qui, toute malheureuse qu'elle est, fait encore ma félicité ? Ah ! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle, c'est l'amant le plus tendre & le plus passionné, qui



tout entier à vous malgré vos mépris ; voudroit pouvoir retrancher de ses jours , ceux qu'il a passés sans vous adorer. Est-ce moi , cruelle , que vous devriez haïr ? Ah , je ne vous hais pas ! s'écria Néadarné d'un ton attendri ; mais puis-je vous aimer ? Ce cœur que vous me demandez , est-il à moi ? Peut-il oublier celui à qui il s'est donné ? Son image , cette image si charmante , en peut-elle être effacée ? Si vous m'aimez autant que vous le dites , faites donc éclater votre générosité , détruisez un fatal enchantement , n'en prétendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse : à ce prix , je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas , je le sens bien , un effort ordinaire que celui que je vous propose : mais à qui , pour une si belle action , puis-je mieux m'adresser qu'à vous ? Vous détournez vos yeux , vous soupirez ; ah ! mes prières ne peuvent rien sur vous. Oui , Princesse , je soupire , répondit Jonquille , & cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'est cependant pas mon malheur qui m'arrache ces soupirs , c'est l'impossibilité où je suis de faire ce que vous desirez.



Mon pouvoir, sans bornes en toute autre occasion, a dans celle-ci des limites qui me désespèrent. Ne croyez pas que ce soit mon amour intéressé qui me dicte ce refus ; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus sacré, que s'il dépendoit de moi de vous rendre, sans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque chose qu'il m'en coûtât, vous seriez satisfaite.

Le Génie prononça ces paroles d'un ton si pénétré, que Néadarné ne put douter qu'il ne dit vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princesse, de sa bouche ; elle se l'étoit senti mouillée de larmes ; & ces témoignages de la sincérité & de l'amour du Génie l'attendrissant, elle soupira, & ses résolutions s'affoiblirent. Ah ! Jonquille ! Jonquille ! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroîtroient sincères, qu'importeroit-il pour tous deux ? Pourquoi vous obstiner à toucher un cœur déjà prévenu, & au point, que malgré l'attendrissement que vous lui inspirez, la passion dont il est rempli, n'en est pas un moment distraite ? Je crois pourtant pouvoir vous avouer



sans crime , que , sans cette première flamme , il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entraînera point d'autre ; & dans ce séjour dangereux , ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en disant ceci , ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'Opéra , ou qu'elle croyoit que , pourvu qu'on évite la dernière occasion , ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien , Madame , reprit le Génie , n'en parlons plus ; quoique mon amour ne doive pas être récompensé , je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincère. Peut-être qu'en ma faveur , le Destin révoquera cet arrêt qui vous paroît si funeste. Je n'ose m'en flatter ; mais j'y employerai tous mes soins. Je ne ferai pas du moins le sujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi , qui m'égale en puissance , & qui partage mes fonctions , sera choisi sans doute pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous sentirez peut-être moins de répugnance pour lui que pour moi. Ah , Jonquille ! s'écria la Princesse , qu'avec un autre que vous , ma guérison seroit impossible !

Quand Jonquille n'auroit été que po-



li, auroit-il pu entendre de si douces paroles sans remercier la personne qui les lui auroit adressées ? Aussi Néadarné, qui les lui avoit dites sans penser que cela tireroit à conséquence, fut très-étonnée, lorsque Jonquille la pressant tendrement entre ses bras, plus vif qu'il n'avoit été respectueux, voulut se livrer à toute son ardeur. Cette situation étoit d'autant plus embarrassante pour la Princesse, qu'elle étoit dans cet instant extrêmement touchée, & de la tendresse du Génie, & des sentiments généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'est si dangereux pour les femmes qui sont nées avec un cœur sensible, que cet état d'attendrissement où Néadarné se trouvoit alors. Le malheureux, qui, dans ce moment, ose les presser, arrache quelquefois autant de leur compassion, que leur amant obtient de leur tendresse. Le triomphe n'en est pas si doux ; mais il s'en faut peu qu'il ne soit le même. Qui fait encore, si ce qu'alors elles appellent pitié, n'est point amour ? Dans un état aussi violent, peuvent-elles connoître qui les agite ? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient ; son ame n'est pas capable d'une si tendre impression ; il n'appartient qu'à une



femme estimable d'en être susceptible.

Néadarné , qui étoit une de ces femmes-là, ne savoit plus que dire à Jonquille ; l'irrésolution dura quelque temps ; mais la vertu revint , & le Génie sentit, par la vive résistance de Néadarné, qu'en vain il prétendrait se la rendre favorable. Qu'on est embarrassé avec une femme vertueuse ! c'est bien pis encore avec celles qui font semblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une situation digne de pitié. Néadarné, irritée contre lui , pour lui prouver plus de colere , s'amusoit des fûtes qui commençoient à s'élever dans les airs. Il n'osoit plus s'approcher d'elle. Concombre, attentive à tout ce qui se passoit, invisible pour Néadarné , s'approcha du Génie ; & après lui avoir reproché son impertinente timidité : Profite, lui dit-elle , du secours que je vais te donner. Acheve ma vengeance , & tes plaisirs. Prends garde à ce que je vais faire.

Prenant , à ces mots , la figure d'une grosse Araignée , elle se glissa sous la robe de la Princesse. Néadarné ne la sentit pas plutôt , qu'elle poussa des cris horribles. Ah ! Seigneur, dit-elle à Jonquille : je me meurs, une Araignée ! oh !



secourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi-évanouie. Jonquille, qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de sottise que de sentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, sachant le chemin que l'Araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put se faire sans offrir à ses regards des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pu les imaginer, des beautés qui perdroient tout à être décrites, le fussent-elles par l'Amour même. Le plaisir que cette vue lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas senti par la Princesse, qui, encore évanouie, lui laissoit tout le temps dont Concombre avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï. Déjà l'enchantement de Néadarné étoit à demi-dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit eue de l'Araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisit lorsqu'elle vit Jonquille entre ses bras.

Il ne s'étoit pas préparé à un retour si prompt, & ce fut sans peine qu'elle se déroba à ses emportements : d'autant plus malheureuse en cela, qu'un instant plus tard elle étoit déenchantée sans of-



senfer sa vertu , & qu'elle n'eut pas un assez grand usage du monde pour faire durer son évanouissement , autant qu'il auroit été nécessaire. Ah, traître ! dit-elle à Jonquille , sont-ce là les effets de cette délicatesse que tu m'avois tant vantée ? La confusion du Génie ne lui laissa la force , ni de demander pardon à Néadarné , ni de la retenir lorsqu'elle voulut sortir du bosquet. Il ne fut pas plus prompt à résoudre s'il devoit lui laisser le temps de se calmer , ou s'il devoit la rejoindre. Il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore ; & à la lueur qu'il répandoit de tous côtés , il vit Néadarné peu loin du bosquet , appuyée contre une statue , & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve tristement. Il fut plutôt à ses genoux qu'elle ne l'eut apperçu , & les embrassant d'une façon tout à la fois timide & suppliante : voici le coupable , dit-il , divine Princesse ; votre courroux & juste , je mérite toute votre indignation. Ah , laissez-moi , perfide , s'écria-t-elle , laissez-moi ! je ne dois plus , je ne veux plus ni vous voir , ni vous entendre ! Oui , répéta-t-il , je suis coupable. Je pourrois vous dire , pour affoiblir mon crime , qu'à ma place , personne n'auroit pu s'empêcher de l'être : mais



je ne sens que trop que ma justification seroit inutile , & qu'il est temps que je vous délivre d'un objet odieux. Je pars ; mais daignez plaindre quelquefois le sort de l'amant le plus tendre : il vous auroit moins offensé , s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ses paroles , Jonquille en effet disparut.

Néadarné , enflammée de colere , ne voulut pas le retenir , & resta appuyée contre la statue. Elle croyoit que sa haine ne pouvoit pas finir ; mais voyant après une demi - heure que le Génie ne reparoissoit pas , l'inquiétude commença à l'agiter. Elle songea au but de son voyage ; & en maudissant la nature du remede , elle n'en reconnut pas moins la nécessité. Prince ! s'écria-t-elle , cher époux ! objet unique de toute ma tendresse ! tu me fais sans doute à présent l'injustice de penser que , plongée dans les plaisirs les plus vifs , infidelle à ton souvenir & à notre amour , si dans les bras d'un autre je me rappelle ton idée , ce n'est que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours , pendant que toi seul me réduis dans l'état le plus affeux ! Ah , cher Prince ! reçois mes soupirs : hélas ! je n'en ai encore poussé



que pour toi. Mais, Jonquille , ajouta-t-elle , par un retour sur elle-même, Jonquille ne paroît pas. Etrangere en ces lieux , qu'y deviendrai-je ? Il est conpable , mais l'est-il tant ; & dans l'état où je me suis mise avec lui, pouvoit-il se contenir ? C'est ma peur que j'en dois accuser : peur si vive , que , malgré ce qu'elle vient de me causer , la premiere Araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah, Jonquille, revéneZ ! Si vous m'aimiez encore, ne feroit-ce pas assez pour vous retrouver, que je vous desirasse ? RevéneZ ! je vous pardonne. A des paroles si pressantes, le Génie reparut. Néadarné, en le revoyant, poussa un cri de surprise. Il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit passé : en personne noble, elle lui accorda sa grâce ; & ils reprirent tous deux le chemin du palais , sans que Jonquille osât lever les yeux sur elle , ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occasion ont donné plus de tort à Néadarné qu'à Jonquille : ils trouvoient qu'elle avoit autorisé l'insolence du Génie , en le mettant à une épreuve à laquelle il n'y a personne qui n'eût succombé. Cela pourroit cependant demander plus de ré-



flexion ; & avant de condamner Néadarné si décisivement , il faudroit faire juger la chose par une belle qui eût une horreur invincible pour les Araignées , & qu'elle dit de bonne foi si en pareil cas elle auroit pris l'animal ; ou si , ayant son amant auprès d'elle , au reste amant maltraité , elle lui auroit ordonné de le prendre.

---

## CHAPITRE XXXV.

*Qui prépare à de grandes choses.*

**L**A modestie de Néadarné , & la timidité de Jonquille , leur faisoient jouer un bien pitoyable personnage : d'autant plus sot encore , qu'il falloit que cela finît & que les façons sont ridicules où elles ne servent de rien. Car , que l'on permette une réflexion toute simple : ou elle vouloit être désenchantée , ou elle ne le vouloit pas. Si elle étoit contente de sa situation , ou du moins qu'elle la supportât patiemment , à propos de quoi chercher Jonquille ; & puisqu'elle l'avoit cherché , pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui ? Mais la délicatesse ,



dira-t-on, vouloit qu'au moins elle combattit : & puis ce Jonquille, qu'on lui propose pour une chose de cette nature, est une personne qu'elle n'a jamais vu : passe encore si c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu. D'ailleurs, il veut du sentiment, c'est le cœur qu'il attaque, & d'une affaire passagere il en veut faire une réglée : on ne peut pas s'en sauver à moins ; & quand même on voudroit se rendre, doit-on se rendre tout d'un coup ? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette dernière idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadarné, & cela par des raisons qu'on trouveroit ici, n'étoit qu'elles sont déjà dans un autre endroit de ce Livre.

Jonquille qui devinoit à-peu-près les mouvements qui agitoient la Princesse, ennuyé d'une si longue résistance, & ne doutant pas que plus il lui marqueroit d'empressements, plus elle s'armeroit de sévérité, résolut de lui paroître moins amoureux, & d'attendre que la nécessité inspirât à Néadarné une résolution conforme au bien de ses affaires. Ce ne fut pas sans peine qu'il gagna sur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à  
la



la Princesse dans l'aventure du bosquet, avoient augmenté ses desirs ; mais plus ils étoient ardens , plus il crut que pour les satisfaire , il devoit les dissimuler. Il connoissoit le cœur , & il étoit sûr qu'en blessant la vanité de Néadarné , il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe , en la remenant au palais , il affecta de jeter dans ses excuses un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il se justifie ; & en jurant à Néadarné un respect éternel , il mit dans ses protestations une sorte d'ironie , qui lui fit croire que le Génie avoit apparemment trouvé des raisons pour être plus retenu. Cette réflexion lui donna de l'aigreur ; elle répondit au Génie avec sécheresse , elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas ; & lui , sans témoigner qu'il s'en aperçût , la quitta après qu'il l'eut reconduite dans son appartement , & sortit d'un air si détaché , que , pour le coup , elle s'abandonna à son indignation. Toute la Cour de Jonquille , qui étoit auprès d'elle , ne put un moment la distraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de son manque de respect , elle n'avoit pas douté un instant qu'il n'en fût devenu plus amoureux ; elle se rap-



pelloit ses transports avant l'Araignée ; & en les comparant à l'insultante froideur dont après il l'avoit accablée , les choses les plus mortifiantes lui passèrent dans l'esprit. Ciel , se disoit-elle , être méprisée à ce point ! Voir tant de desirs s'évanouir , après une occasion qui auroit dû leur donner tant de vivacité ! quelle peut donc être la cause d'une indifférence si subite ? Mais que m'importe , après tout , le dégoût que je lui inspire ? Ne suis-je pas trop heureuse de ne plus lui plaire ? Sans doute , c'est l'unique moyen de ne point offenser mon époux. Ah , Moustache ! Moustache ! que vous vous trompiez quand vous croyiez que ce Génie seroit si dangereux pour moi , & que votre secret me fera ici de peu d'usage !

Elle rêvoit encore profondément , lorsque Jonquille rentra ; il avoit fait de son côté des réflexions nouvelles ; il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier long-temps la Princesse ; & qu'en lui laissant croire davantage son refroidissement , elle prendroit de l'aversion pour lui. S'il n'étoit pas sûr d'être aimé , il étoit certain du moins de n'être point haï. Il falloit cultiver ces heureuses dispositions , & il n'étoit pas en-



core assez bien dans le cœur de Néadarné, pour pouvoir sans risque pousser loin ce manège. Il n'appartient qu'aux amants favorisés d'avoir des façons méprisantes, & d'ailleurs il commençoit à être sûr de sa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit; il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit passé entre eux deux, Néadarné ne résisteroit pas tant; que les libertés qu'il avoit prises avec elle, lui ouvreroient le chemin à de plus grandes; & qu'une femme enfin que l'on a mise une fois dans une situation hasardée, n'est plus en droit de se fâcher qu'on l'y remette.

Jonquille aborda donc la Princesse avec un air animé; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de passion; & malgré la vertu qui l'obsédoit encore, elle ne fut pas fâchée de s'être trompée dans ses conjectures. Je ne vous fais point d'excuses, lui dit-il, de vous avoir quittée; vous ne m'en faites point de reproches. J'ai pensé, répondit-elle, que vous aviez vos raisons pour le faire. Ah, que vous me justifiez aisément, Madame! reprit-il. Eh quoi! dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvasse coupable quand vous ne l'êtes pas? cela seroit injuste. Oui,



je le voudrois , reprit-il ; une injustice de cette nature me prouveroit de la sensibilité ; & plus vous me trouveriez criminel , plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas , reprit-elle , avoir besoin de vous chercher des crimes ; & si pour vous satisfaire , il ne faut que vous gronder , je n'ai besoin que de mémoire pour le faire long-temps. A propos de cela , répondit Jonquille , je suis bien trompé si je ne me suis excusé plus que je ne devois : ce n'est pas que je n'aye eu tort ; mais c'est qu'il étoit impossible de ne pas l'avoir , & qu'à mon sens je serois bien plus coupable envers vous , si je l'avois moins été. Que j'aurois perdu , Madame , à être respectueux ! continua-t-il ; que de graces ! que de charmes ! Non , il n'est rien qui vous égale. Finissez vos éloges , dit-elle en rougissant ; laissez-moi oublier , oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en souviendrons tous deux. Mais est-il bien vrai , reprit Jonquille , que votre rigueur subsiste encore ? Si je ne puis me flatter d'un sort plus doux , que vous me rendez malheureux ! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi , si je dois toujours être l'ob-



jet de votre haine, d'ignorer tous les attrails dont vous me défendez de parler ! Jamais, Madame, je n'en perdrai le souvenir : toujours occupé d'un moment qui auroit été si doux pour moi si vous l'aviez voulu ; en me rappelant les plaisirs dont il me combla, j'en me plaindrai sans cesse de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien, répondit-elle en souriant, ne vous exagérez point ce dont vous avez joui ; & ce qui vous a manqué ; vous n'aurez plus rien à désirer. Je ne m'exagère rien, Princessse, répondit vivement Jonquille ; & mon imagination sans doute, est bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire : au nom des Dieux, contentez-y. Non assurément, dit-elle. Eh bien, continua-t-il, permettez-moi d'agir sans votre consentement. Ce seroit pis, reprit-elle : si cela arrivoit, vous ne me devriez point de reconnoissance, & du moins je voudrois.... Mais de quoi vais-je m'inquiéter ? il vaut mieux que vous ne me deviez rien, vous en ferez moins ingrat. Moi ingrat ! s'écria-t-il : ah, Madame ! si vous saviez combien vos bontés redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai



déjà dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement ; que voulez-vous que je vous donne ? Que tout ce que le Destin veut que vous me donniez, reprit-il, me soit donné par vous, & que je n'aye point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous seule. Eh bien.... nous verrons, répartit-elle, embarrassée de cette conversation ; mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir.

Néadarné, en finissant ces paroles, alla prendre un luth qu'elle vit dans le salon, & résolut de s'en occuper, croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de son côté se prépara à l'écouter, content de l'avoir rassurée sur ses charmes, & sur ce que ce n'étoit pas peu d'avoir pu l'entretenir de l'affaire du bosquet sans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le luth, mais si tendrement ; & elle chanta en même-temps avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir son ardeur ; & que Cormoran enchanté de la Princesse, fut obli-



gé d'avouer que sa vielle & son tympanon étoient bien au-dessous du luth, quand cet instrument étoit touché avec tant de précision, de brillant, & de délicatesse.

Le souper vint interrompre ces plaisirs, & en fournir d'une autre espece. Néadarné, qui commandoit en Souveraine, voulut que Cormoran se mît à table : le Génie, pour plaire à sa Divinité, le voulut bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'esprit, quoiqu'il l'eût singulièrement tourné, fut très-amusant. Néadarné, qui commençoit à prendre du goût pour cette espece d'esprit, & qui cherchoit à s'étourdir sur sa situation présente, lui répondit très-bien dans le même genre ; & Jonquille prenant le même ton, ils poussèrent si loin le raffinement des expressions, & la singularité des idées, qu'à la moitié du repas aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princesse avoit de prolonger le souper, il finit ; & après une partie de Breland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduisit dans son appartement ; & en l'assurant d'un prompt retour, il la laissa entre les mains de ses femmes, à qui il ordonna d'user de diligence, & de



273 TANZAI

mettre bientôt Néadarné en état de répondre à sa flamme.



## CHAPITRE XXXVI.

### *Distraction de la Princesse.*

NÉADARNÉ frissonna en entrant dans cette chambre fatale. Il n'étoit plus question pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle sentoit avec douleur qu'elle ne le haïssoit pas, & se craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle se présentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvoit se dissimuler les graces de Jonquille, & sa supériorité en tous genres sur le Prince de Chéchian. Quelquefois elle pensoit qu'elle devoit s'abandonner à la situation, puisque rien ne pouvoit l'en sauver : mais la vertu reprenant le dessus, lui faisoit rejeter cette idée. Souvent aussi elle s'y abandonnoit avec plaisir. Quand cela m'arriveroit, se disoit-elle, qui en instruira mon époux ? Le secret de Moustache ne me met-il



pas à l'abri de ses soupçons ? Mais quand je pourrois lui cacher mon déshonneur, puis-je l'ignorer, & des remords éternels ne me puniroient-ils pas de mort crime ! Ai-je cherché à le commettre ? N'est-ce pas un Oracle qui m'envoie dans ces lieux ? En proie aux desirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée sans partager ses transports ; & quaud même je les partagerois, seroit-ce ma faute ? Puis-je répondre des mouvements de la Nature ; sa sensibilité est-elle mon ouvrage ? Si l'ame devoit être indépendante des sentimens du corps, pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions ? Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre ? Afr, sans doute ! cette bizarrerie n'est pas de la Nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces distinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, soumises à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domi-neroient pas. Pourquoi cette lumière, qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'est-elle pas assez puissante pour nous guider ? Quel avantage est-ce pour moi que ce discernement qu'elle me procure, si me laissant toujours en liberté de choisir, son impulsion ne me détermine pas ; & si ce choix n'est pas en ma



puissance , pourquoi m'oblige-t-on aux remords ? Non , les Dieux ne sont pas assez injustes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre. Puisqu'ils sont les auteurs de la Nature , ils connoissent sans doute son pouvoir : c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin , cette force intérieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors se seroient confondus avec nos mouvements ; cette tyrannie salutaire nous auroit rendu plus parfaites , plus dignes d'être leur ouvrage. Ont-ils craint en nous éclairant que nous en fussions trop près d'eux , ou ont-ils voulu se réserver le plaisir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre existence ? Mais que dis-je ? malheureuse ! & d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille ? S'ils ne m'avoient pas soutenue , auroit-il encore à désirer ? L'amour que je me sens pour Tanzaï , tout fort qu'il est , ne me jetteroit pas dans un si grand désordre. Ah ! les Dieux nous éclairent plus que nous ne croyons : si nous étions attentifs à cette voix secrète qui nous parle , si nous ne la faisons pas taire , nos mouvements se décideroient tout d'un coup ;



& nous éprouverions moins de combats dans notre ame ; si cette voix étoit moins puissante. Mais après tout , que m'importe ce Génie ; & quand je céderois à ses desirs , ne puis-je pas , toujours occupée de mon époux , ne m'entretenir que de sa tendresse ? Eh ! l'ame ne s'égare-t-elle pas ? Et malgré ma vertu , n'ai-je pas été , dans ce bosquet , près de succomber ? Voyois-je Jonquille ? pensois-je à mon époux ? Ne m'étois-je pas perdue moi-même ? Qui me répondra que je ne m'égare plus ? Je me suis arrachée au péril ; mais quels efforts ne m'en a-t-il pas coûté ? Le trouble de mon cœur , cette volupté qui s'est emparée de mes sens , ces mouvements confus ne me disent-ils pas tout ce que j'ai à craindre ? Et que combats-je ici ? Le plus aimable des Génies ! Ah ! tâchons d'en perdre l'idée , fermons les yeux sur son mérite : que seroit-ce pour moi qu'un plaisir qui me coûteroit tant de larmes ; & qu'est-il auprès de cette satisfaction si pure qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher ?

Pendant que Néadarné faisoit ces réflexions , ou d'autres semblables , ses femmes l'avoient déshabillée ; il ne lui



reſtoit plus qu'une robe légère , qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorsqu'elle ordonna à ſes femmes de ſe retirer. On lui repréſenta reſpectueuſement, qu'il falloit qu'elle ſe couchât : elle répondit, en ſe jettant ſur un canapé, qu'elle ne vouloit point ſe coucher ; & témoigna tant d'opiniâtreté ſur cet article, qu'à la fin ſes femmes ſe retirèrent. Elles étoient à peine ſorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de ſa chambre.

Elle ſe croyoit bien en ſûreté contre Jonquille, & reprenoît le chemin du canapé, lorsqu'elle apperçut auprès d'elle celui contre qui elle prenoit tant de précautions. Elle en fut d'autant plus effrayée, qu'elle ſe voyoit dans un état où il lui ſeroit difficile de ſe défendre contre lui, & qu'elle ſe doutoit bien qu'en cas qu'il employât la violence, perſonne ne viendroît la ſecourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle ſ'arrangeoit ſur ſon canapé, toujours des précautions contre moi ? Et vous, lui répondit-elle, prétendez-vous toujours me perſécuter ? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions ; vous ſavez que je ne veux que vous ſervir, vous reconnoiſſez mal



mon zele. Ce zele , répliqua-t-elle , m'est suspect , & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteste pas la source. Je n'ai donc plus rien à vous dire , Madame , répondit-il. Je pourrois vous répéter que pour vos intérêts mêmes , vous devriez me montrer moins de rigueur ; mais vous les consultez si peu , que sans doute vous ne m'en croiriez pas. Jouissez donc du plaisir que vous donne votre sévérité , & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï , en vous retrouvant si fidelle , s'applaudisse de vous revoir , & qu'il imite votre exemple , si jamais le bonheur de sa destinée le ramene entre les bras de Concombre. ( Ici la Princesse devint fort attentive , & fronça un peu le sourcil. ) Je ne vous parle plus de mon amour , continua Jonquille ; par une biffarerie que je ne conçois pas , plus je vous en témoigne , plus vous me montrez d'aversion. Auriez-vous mieux aimé qu'usant du privilege de mon emploi , je vous eusse traitée comme une femme ordinaire ? Mais non , dit plus doucement la Princesse. Ce sont donc , reprit Jonquille , mes égards qui me perdent auprès de vous , & j'aurois surmonté cette fierté si farouche , si je l'avois



moins ménagée ? Je cherche à vous rendre votre situation moins pénible ; je crois qu'il est mieux pour vous , puisqu'enfin vous devez céder , que vous m'apportiez moins de répugnance ; & ce procédé , dont toute autre que vous auroit sans doute été touchée , vous révolte. Ah , Princesse ! ajouta-t-il en s'asseyant sur le canapé , je méritois de vous moins d'injustice , & plus de complaisance. ( Eu cet endroit , Néadarné commença à rêver. ) J'ose dire que si vous aviez pu être touchée de quelque chose , vous l'auriez été de mon amour , & que vous ne lui auriez point opposé une si cruelle ingratitude. Ce n'est pas , continua-t-il en posant doucement sa main sur la jambe de la Princesse , ce n'est pas que je croye avoir mérité de vous aucune récompense : mais vous vous lasserez de l'état auquel Concombre vous a réduite ; il ne me sera plus permis de vous revoir , & le Génie dont je vous parlois tantôt , aura l'avantage de vous rendre ce service que vous aurez refusé de moi. ( Alors , la Princesse le regarda assez long-temps , rebaisa les yeux , soupira assez tristement ; & Jonquille s'avança sur le canapé , & lui prenant la main , poursuivit ainsi son dis-



cours :) Si vous me haïssez moins, vous ne vous verriez pas sans horreur obligée de recourir aux soins d'un autre, qui, moins sensible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejeté les miens. Je ne me souhaite pas même cette consolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce discours si tendre, Néadarné ferra la main de Jonquille qui tenoit la sienne, & le Génie avançant à diverses reprises celle qu'il avoit d'abord posée sur la jambe de la Princesse, en fit usage assez indiscrettement pour qu'elle s'en fût offensée, si elle n'avoit été plongée en cet instant dans la plus profonde rêverie. Ah, Princesse, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'il me seroit doux de vous voir répondre à ma flamme ! mes sentimens sont dignes d'une aussi grande félicité. Mais cette bouche si charmante, ajouta-t-il, en la baisant avec ardeur, & vos yeux, sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votre silence.

Il n'a tenu qu'au Lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siege de Néadarné, si bien & avec si peu de ménagement,



qu'il en étoit enfin venu au point de se partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement, à la dernière : mais le Génie avoit si bien pris ses mesures, que quels que fussent les efforts de Néadarne, ils ne lui servirent à rien. A peine se fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille, dans les termes les plus suppliants, de ne pas pousser plus loin les entreprises ; mais le Génie, aussi distrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ses prières que par de plus grands efforts. Elle recommença sa résistance ; mais elle éprouva pour lors que la vertu la plus sévère peut combattre, mais n'est pas toujours sûre de vaincre. Les obstacles que le Génie opposoit à sa fuite & ses transports, excitèrent enfin sa fureur. Barbare ! s'écria-t-elle, ah, traître... ! Les cris les plus douloureux l'interrompirent ; & par la peine qu'elle eut à être désenchantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement. L'affront qu'elle effuyoit, & sa résistance, l'avoient accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une espèce d'anéantissement qui lui



étoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux ; & lui déroba en même-temps le désagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille , le victorieux Jonquille , loin de le secourir , goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fiere qu'il adoroit ; étoit enfin devenue la proie de ses desirs ; il attachoit sur elle ses regards enflammés , il l'accabloit des plus tendres caresses ; & lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés , il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes , lorsqu'un profond soupir lui annonça que Néadarné reprenoit ses sens. Il crut qu'il seroit plus décent que la Princesse en ouvrant les yeux , le vît à ses genoux ; il s'y jetta en l'admirant. Le désordre dans lequel il l'avoit mise , la rendoit encore plus charmante ; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi-fermés : elle les ouvrit enfin. La situation où elle se retrouva , augmenta ses larmes & donna de nouvelles forces à son indignation ; elle se releva avec fureur ; & courant aux portes pour sortir , son désespoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah,



monstre ! s'écria-t-elle , monstre indigne du jour ! oses-tu t'offrir encore à mes regards ? Oses-tu me retenir ? ... Pour bien exprimer la colere de la Princeſſe , & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille , il faudroit ſ'être trouvé dans la même ſituation : on laiſſe donc aux Lecteurs femmes cet endroit à remplir. Néadarné , à force de quereller le Génie , ſ'épuifa : il l'avoit prévu ; & dans une contenance hypocrite , il attendoit qu'elle finît. Eh bien , Madame , lui dit-il quand il vit qu'elle ne parloit plus , me voudrez-vous toujours punir de mon zele , & vous oppoſerez-vous ſans ceſſe à ſes effets ? Eſt-il dit que vous ne voudrez jamais conſentir à ce déſenchantement qui vous eſt ſi néceſſaire ? Ah , traître ! s'écria-t-elle , plût aux Dieux que je fuſſe encore à le ſouhaiter ! Si vous n'avez que cette raiſon pour me haïr , reprit-il , vous pouvez m'honorer d'un ſentiment moins rigoureux : quelque choſe que vous ayez imaginée , que vous ayez même éprouvée , vous êtes telle que vous étiez , & ſans un conſentement formel de votre part , vous ne pouvez ſortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord , parce que je ne voulois devoir qu'à vous ſeule le plaſir de vous voir



volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point; & qu'irritée contre moi comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre; mais il vous est aisé de vous convaincre par vous-même, que ce que j'avance n'est point faux. Je ne prétends au reste vous assujettir à rien; maîtresse de rester, ou de partir, si je vous rends grâces de l'un, vous ne me verrez point me fâcher, de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néadarné, on ne fait comment, reconnue qu'en effet son désenchantement n'étoit point réel; elle ne pouvoit en accuser le secret de Moustache, puisqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le composoient; & elle retomba dans une nouvelle perplexité, quand elle ne put plus douter de la nécessité de permettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque chose au Prince. Enfin, Madame, reprit le Génie, la nuit se passe, & vous ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorsqu'un Génie de la Cour de Jonquille parut dans la chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, si je viens troubler ton repos: mais deux Dames, que la Princesse seule



égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux ; elles implorent ton secours avec tant de vivacité , & leurs maux exigent des remèdes si prompts, que j'ai cru devoir t'avertir des plaisirs qui t'attendent.

C'en est assez , Topaze , dit le Génie , forttez ; & vous , Princesse , dit-il à Néa-darné , volerai-je à ces infortunées , ou fixez-vous mes pas auprès de vous ? C'est à vous à vous décider , & à seconder le penchant qui m'attache à vos charmes. Topaze va peut-être revenir , dit-elle. Cette crainte est-elle, demandat-il , la seule qui vous occupe ? Elle sourit. Jonquille , content de cet aveu , l'enleva , la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais ; & dans l'instant la vertu & le scrupule , bannis tous deux d'auprès d'elle , céderent , en soupirant , leur place aux plaisirs.







## CHAPITRE XXXVII.

*Qui apprendra aux Prudes, qu'il est des occasions dangereuses.*

S'IL est flatteur de triompher d'une beauté sévère, il faut avouer aussi qu'il en coûte bien pour en venir-là. Une chose qui doit surprendre, c'est que depuis que les femmes savent qu'il faut céder, elles n'ayent point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains faits dans le monde, qui soutiennent qu'on ne leur a jamais opposé de résistance; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils se vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les a accablés de mépris. Heureusement pour les femmes, cela ne tire pas à conséquence, & les honnêtes gens n'en ont pas moins à soupirer. Quelque jour peut-être elles penseront mieux, ou plus mal: je dis plus mal; car Jonquille auroit eu moins de plaisirs, si Néadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainsi qu'à présent



tout le monde le fait , à la tenir de son aveu. Toute autre que la Princesse n'auroit pas révoqué son consentement : mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finissoit pas sur ses bienfaisances , & à qui les sottes délicatesses de Jonquille en faisoient sans cesse imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en dise , ce Génie étoit moins adroit qu'on ne nous l'a peint : passe qu'il demandât à Néadarné la permission de la porter dans son lit , une chose de cette nature vaut au moins une politesse ; encore est-il des occurrences où il est plus poli & plus sûr de ne rien dire. La vertu n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le temps de l'être ; & il n'est pas décent d'obliger une belle à refuser ce qu'elle laisseroit prendre , si on s'avisait de cette voie. Jonquille , quoique fort amoureux , pria la Princesse de lui permettre d'approcher d'elle ; & la Princesse , sur le champ , ne manqua pas de le prier de n'en rien faire. Il se révolta à ce refus injuste ; & s'avisant enfin de ses bévues , il approcha malgré elle ; & par ce coup d'autorité , lui en imposa si bien , qu'elle n'osa plus rien dire. Il se hasarda alors à lui donner de ces noms tendres , en usage par-



mi les gens qui sont parfaitement bien ensemble. Si elles ne les lui rendit point, du moins ne s'offensa-t-elle pas qu'il les lui eût donnés. De-là, en homme qui connoît le prix des gradations, il la prit dans ses bras, l'y ferra voluptueusement ; & par des caresses faites à propos, lui donna insensiblement une idée assez vive du plaisir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre chose. L'amoureux Jonquille enfin, payé de sa délicatesse, reçut autant qu'il donnoit, & vit sa Princesse enivrée de volupté, se prêter de bonne grâce aux soins qu'il prenoit pour son désenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux ; & pour le prévenir, il crut ne devoir pas laisser à la Princesse le temps de la réflexion, & s'épargner les intervalles. Cette ruse fit son effet, & une fantaisie de Néadarné en rendit le succès entier : elle alla s'imaginer que Jonquille ressembloit à Tanzaï ; & en s'étonnant fort en elle-même que cette ressemblance ne l'eût pas frappée plutôt, elle se livra à son erreur ; & par amour pour le Prince, ne laissa rien à desirer à l'ardeur du Génie. Propos charmants, caresses tendres, soupirs enflammés, transports vo-



luptueux, abandon de soi-même, rien ne lui manqua.

Tout grand enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir fasciné les yeux de la Princesse, un temps considérable, qu'il laissât reposer le charme. Néadarné sentit tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison; il lui vint des idées tristes; son désenchantement ne l'occupoit plus; elle voyoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille; c'étoit une chose faite; elle y étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidélité, & trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle cessé d'adorer le Prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la passion la plus forte, de lui avoir fait ressembler à Jonquille? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incertitude où elle étoit sur le secret de Moustache. Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occasion de l'éprouver? Déterminée à savoir absolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles mystérieuses; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement brouillé ses idées, qu'elle crut pendant long-temps qu'elle ne s'en ressouviendrait



ressouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier sur lequel elles étoient écrites ; qu'en auroit pensé Jonquille ? Il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit ; & si elle l'avoit perdu tout-à-fait , le moyen de reparoître auprès de Tanzaï ? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras , Jonquille , prêt à recommencer le charme , vint de nouveau la presser , & l'interdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mis ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse , elle prit son secret , & s'en servit si à propos , que Jonquille crut la Princesse plus enchantée que jamais , s'en plaignit , & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire ; & plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princesse , plus il s'empressa d'y remédier. Néadarné , qui , quoi que le Génie eût dit de sa sensibilité , n'avoit pas compté sur un si grand zèle de sa part , ne savoit comment y répondre. S'en plaindre , c'étoit témoigner une trop grande ingratitude ; le laisser éclater davantage , n'étoit-ce pas manquer trop à Tanzaï ? Il étoit singulier qu'elle fût cette dernière réflexion ; mais les



femmes sont délicates ; & Néadarné , qui croyoit avoir fait assez pour le Prince , se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus. Elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité , lorsqu'une seconde réflexion ( on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé , ) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Moustache ne fût bon ; mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répéter autant de fois qu'on le vouloit : & si cela n'étoit pas , & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment , quelle ne seroit pas la fureur de Tanzaï ? Il fallut donc , pour ne plus douter de la bonne foi de Moustache , entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup elle eut lieu d'être contente. Le Génie parla si avantageusement du nouvel embarras où il étoit , que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause , elle le félicita de ce miracle , & le rejettâ entièrement sur lui. Quelque flatteur que fût ce propos, ils'en défendit avec toute la modestie possible , & s'obstina à n'en donner l'honneur qu'à elle seule. Un combat aussi poli ne pouvoit pas finir promptement ; & quelque civile que fût la Princesse , Jonquille s'opiniâtra



avec tant de fureur, qu'elle fut obligée de prendre tout sur elle.

La nuit cependant s'avançoit, & la Princesse qui avoit suffisamment essayé son secret, & qui n'avoit plus rien à désirer pour elle-même, se crut obligée de penser à Cormoran. Elle ne savoit comment s'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroissoit pas d'humour à s'assoupir si-tôt, & il lui paroissoit impossible de se servir de la pantoufle tant qu'il seroit éveillé.

Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je pars : je voudrois bien pouvoir donner au sommeil le reste de la nuit : j'ose attendre de votre complaisance. Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi, cette complaisance que vous me demandez ; je ne mériterois pas le bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point ; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir. . . Moi, interrompit-elle promptement, ah, Seigneur ! vous ne l'espérez point ; & je ne conçois pas comment vous osez me faire une semblable proposition. J'ai cru, répondit-il, que, sans manquer au respect, je pouvois vous le faire, & que nous



avons été assez bien ensemble ici, pour que vous me regardassiez au moins comme connoissance. Et c'est précisément, Seigneur, par cette raison même que de toutes les personnes de la terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus : l'amour que je ressens pour Tanzaï, & mon devoir ne me permettant pas même de penser à vous. Jusques ici je ne suis point criminelle : les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux : mais je mériterois leur colere, & le mépris de mon époux, si je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission, Princesse, reprit-il, c'est parce que jusques au bout j'ai voulu vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance, vous ne douteriez pas que, malgré tous vos refus, je ne pusse vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendresse toutes les faveurs que vous réservez à Tanzaï. Maître de prendre sa figure, c'est sous ses traits que vous me verrez ; & vous ne saurez jamais si c'est à lui, ou à moi, que vous livrerez votre cœur. Ah, grands Dieux ! quel supplice ! s'écria la Princesse. Elle se feroit sans doute affligée beaucoup, si de



Génie la voyant dans de si tristes dispositions, ne se fût cru dans l'obligation de les dissiper. Néadarné, lassée de ses transports, auroit bien voulu les éviter; mais comme elle avoit été victime de son amour pour Tanzaï, il fallut encore principalement qu'elle le fût de ses égards pour Moustache. Il étoit nécessaire de provoquer le Génie au sommeil, sans cela elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raison qu'elle se servit encore de son secret; une victoire aisée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit amener la pantoufle. Le temps de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en disant à Néadarné les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer. Elle, lui faisant dans l'instant sentir la pantoufle, le plongea dans le sommeil le plus profond; & sortant brusquement du lit, s'habilla avec la dernière promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'aperçut pas d'abord que les habits dont elle se couvroit n'étoient pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'île. L'Amoureux Génie, qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié pour rendre superbes & dignes



de la bauté qu'il en paroît , ceux dont Néadarné se couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cause : elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au Prince qu'elle avoit rêvé , & n'imaginoit rien pour le tromper là-dessus.

Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtements la plongeient, elle ne put refuser à Jonquille l'estime que méritoient ses procédés. Elles s'approcha du lit où il dormoit si profondément. Elle le considéra long-temps , sa beauté l'émut. Adieu , lui dit-elle , en soupirant , adieu , aimable Génie ; puissent tes jours éternels couler dans les plaisirs ! puisses-tu perdre à jamais le souvenir de la triste Néadarné ! puisse-t-elle elle-même t'oublier ! Elle se seroit crue trop heureuse de pouvoir répondre à ton ardeur , & tu ne l'aurois pas prévenue , si son cœur & sa main avoient été à elle. Adieu : elle ne peut rien pour ta félicité ; daigne ne jamais troubler son repos ! En achevant ces paroles , elle le baisa doucement au front , s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle sentit murmurer sa vertu.





## CHAPITRE XXXVIII.

*Où le Lecteur lira des choses qu'il prévoit depuis long-temps.*

**L**A Princesse , armée de la pantoufle , traversa , sans être vue , tous les appartements du palais. Le soleil étoit déjà levé : elle craignit , comme elle n'avoit pas pu avertir Cormoran de son dessein , qu'elle ne mît beaucoup de temps à le chercher , & que le Génie en s'éveillant ne dérangerât toutes ses mesures. Heureusement elle n'alla pas loin. Cormoran , que ses malheurs rendoient inquiet , loin de s'abandonner au sommeil , révoit sur la terrasse. Elle se découvrit à lui. Ne perdons point de temps , Seigneur , lui dit-elle , sortez de votre esclavage , & venez dans les bras d'une Fée qui vous adore , vous dédommager de vos peines. Ah , Princesse ! s'écria Cormoran , seroit-il possible que Moustache pensât encore à moi ? N'en doutez pas , Prince , répondit-elle : oui , son cœur prévenu pour vous de la passion la plus vive , souffre autant éloigné de vous ,



que vous souffrez absent d'elle. Est-elle toujours Taupe ? demanda-t-il. Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eût en sa puissance ! Echappés tous deux à son courroux , repliqua-t-elle , venez jouir d'un sort plus heureux , & lui rendre cette figure charmante qui vous inspiroit tant d'ardeur. Mais avez-vous encore la pantoufle de la Fée ? Oui , reprit Cormoran ; mais il ne m'a pas été possible , depuis dix ans que je la possède , de la regarder une seule fois : occupé sans relâche à faire la culebute , où à travailler aux plaisirs du Génie , où je n'ai pas eu le temps de la baiser , où je n'ai pas osé , de peur que le Génie me sachant possesseur de ce trésor , ne me la ravît encore. En connoissez-vous la vertu ? demanda Néadarné. Non , reprit-il ; & quelle est-elle ? De vous rendre invisible. Ah , que ne l'ai-je su plutôt ! s'écria-t-il ; que cette connoissance m'auroit épargné de tourments ! Peut-être aussi , dit elle , que plutôt elle ne vous auroit servi à rien. L'intention des Dieux étoit sans doute que vous fussiez malheureux dix ans ; & avant le temps marqué par leur clémence , vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais finissons ces discours ,



craignez encore la colere, du Génie , vous êtes perdu s'il s'éveille ; prenez votre pantoufle , & suivez-moi. C'en'est donc pas lui qui finit mes peines ? demanda-t-il. Non, reprit la Princesse : en vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins , dit-il , êtes-vous guérie ? Paix , répondit-elle ; que dans l'endroit où je vais vous conduire , aucune indiscretion ne vous échappe ; & s'il en est besoin , soutenez que je n'ai vu le Génie qu'une minute , & encore devant vous , autrement vous me perdriez : vous saurez un jour les raisons qui doivent vous forcer au silence sur cet article , ou à appuyer mes discours. Ne craignez rien , Princesse , dit-il , je vous jure une fidélité inviolable.

Alors il tira la pantoufle de sa poche , & suivant la Princesse , ils passerent devant les Gardes de Jonquille sans qu'aucun d'eux les aperçût. Ils parvinrent au port sans rencontrer plus d'obstacles que dans le palais , prirent une des barques de Jonquille , & quitterent l'Isle , non sans que Néadarné regardât souvent , & avec un peu de tristesse , l'endroit du palais où elle avoit laissé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas ; sa vertu avoit assez éclaté pour



qu'elle se permît cette légère satisfaction , & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât ; mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit passé entre eux , & ne pouvoit raisonnablement le regarder que comme son libérateur. Toutes ces idées s'effacèrent de son esprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ses gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre ; elle fit monter Cormoran avec elle dans son palanquin , & reprit le chemin de la Ville-Bleue , en s'occupant seulement du plaisir de revoir Tanzaï.

Elle n'étoit plus inquiète sur le secret de Moustache ; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille , ne lui laissoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé. Avant même de sortir du palais du Génie , elle avoit prononcé trois ou quatre fois les secourables paroles ; mais quelque confiance qu'elle y eût , elle ne put revoir la Ville-Bleue sans émotion. La nécessité où elle étoit de mentir à Tanzaï ; la crainte que , malgré ses discours , il ne découvrit la vérité de l'aventure ; ou que Jonquille ne fût indiscret ; la honte dont



en elle-même elle se sentoît couverte , excitôient dans son cœur les mouvements les plus cruels , & y balançoient le plaisir d'être réunie à son époux.

Ce n'étoit pas sans raison qu'elle craignoit sa présence. Tanzaï , malgré l'esprit de Moustache , & les consolations qu'elle lui avoit apportées , avoit pensé mourir de chagrin. Quoi ! disoit-il à la Fée , j'ai pu consentir qu'elle allât trouver Jonquille ! il manquoit à mes maux de faire moi-même mon déshonneur , & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidelle à son retour ? Hélas ! en cet instant peut-être elle oublie dans les bras du Génie , mon amour & mon désespoir. Pour vous oublier , dit Moustache , je suis bien sûre que non ; & je répondrois bien que , si , par une fatalité que je ne conçois pas , elle a cédé à Jonquille , sa vertu n'en aura pas été offensée. Oh , sans doute ! reprenoit-il ; on se souvient beaucoup de sa vertu , & il dépend d'une femme de la voir présente à ses idées dans ce moment-là. En ce cas , repartoit Moustache , quels reproches pourriez-vous donc faire à la Princesse ? Et si par hasard elle revient de l'Isle telle qu'elle est partie , laide & inutile , de quel



œil la reverrez-vous ? Je n'en fais rien , dit Tanzaï ; vous prenez bien votre temps pour me faire ces arguments-là ! vous raisonnez des passions avec une exactitude impatientante ; & pourvu que vous fassiez un beau & long discours , le reste ne vous est de rien. Je hais aussi de vous voir injuste , reprit Monstache , & je voudrois que vous fussiez moins bisarre. Encore un coup , comptez un peu sur ma puissance , & que les soins de Barbacela pour vous , vous rassurent. S'il faut pour me calmer , reprit-il , compter sur votre protection , ou sur la sienne , je puis garder mes inquiétudes ; & à juger de ses soins pour moi , par une occasion où je me suis trouvé , je ne dois pas espérer qu'elle soit utile à la Princesse. Vous-mêmes , si votre pouvoir est si grand , que n'avez-vous empêché son départ ? Vous savez , dit la Taupe , qu'on ne peut s'opposer aux ordres suprêmes du Destin. Fort bien , reprit-il ; & si les ordres suprêmes du Destin sont que Néadarné ne puisse me revenir telle que je la souhaite , que par l'entremise de Jonquille ; puisqu'on ne peut s'y opposer , de quel biais userez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent ? Vous qui aimez tant les raisonnements ,



en voilà un, répondez-y. La chose n'est pas difficile, répondit-elle : Filles du Destin comme nous le sommes, ce qui feroit impossible aux mortels, nous devient aisé ; s'il ne peut révoquer ses arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins ; & nous laissant sous lui la conduite de l'univers, il nous permet de favoriser les objets sur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je crois, de mon amitié, & vous devez vous souvenir qu'avant que Néadarné partit, je vous ai dit qu'en cas que Jonquille n'en agit pas généreusement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puisque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez-vous pas fait pour vous ? Qui vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran, & de terminer par-là sa pénitence ? Jonquille s'en feroit appercu, reprit-elle ; Cormoran devoit rester si long-temps en son pouvoir, & il l'a employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas été possible de le tromper là-dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la Princesse le rend plus aisé à être trompé. En vérité le Destin vo-



votre pere ordonne d'étranges sottises, & vous les réparez par de singuliers moyens. Oh ! répondit Moustache, vous ne méritez pas d'être rassuré, ni que Néadarné vous aime avec tant de délicatesse. Quand eile ne pourroit éviter Jonquille, il vous siéroit mal de le lui reprocher ; & quand il fut question pour vous de passer une nuit avec Concombre , vous fîtes moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crûtes ridiculement que le plus bel objet de la terre vous tendoit les bras ; vous vous livrâtes en insensé à tout ce que vous dit la Chouette ; & si la Princesse savoit à quel point vous lui fûtes infidele, je ne réponds pas que , malgré sa vertu, elle ne sentît quelque douceur à vous en punir. Au nom de Cormoran, Moustache, dit Tanzaï confus , ne lui parlez jamais de cette détestable Isle des Cousins : elle ne fut que trop bien vengée ; & si , comme je n'en doute point, vous savez le reste de l'histoire , vous devez merendre justice, & vous n'ignorez pas que le desir de la revoir , m'en fit plus faire que celui de mon rétablissement. Je vous garderai volontiers le secret, dit la Fée ; mais soyez plus tranquille , & ne m'outragez pas au



point de douter toujours de mon pouvoir ; il va plus loin que vous ne pensez. Le Prince lui promit tout ce qu'elle voulut ; mais son inquiétude étoit si forte , qu'il ne put un moment la suspendre ; & que la Fée impatientée de ses plaintes , fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée : encore n'auroit-il fait que de mauvais songes , si Moustache , pour l'intérêt de la Princesse , ne lui en eût procuré d'agréables.



## CHAPITRE XXXIX.

*Plus nécessaire qu'agréable.*

**T**ANZAI sortoit à peine d'une de ces gracieuses illusions que la Fée lui présentoit , lorsqu'il vit arriver la Princesse. Il venoit , en rêvant , de la voir , insensible aux feux de Jonquille , refuser sa guérison ; & le Génie touché de tant de vertu , la lui procurer sans en prétendre aucune reconnoissance. Ce songe l'avoit disposé à bien recevoir Néadarné. Il courut au-devant d'elle : mais quand il la vit couverte des pré-



sents de Jonquille , & menée par Cormoran , il imagina que la délivrance de ce Prince lui avoit coûté plus d'une complaisance ; & que si elle avoit été si vertueuse , Jonquille l'auroit estimée , mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute sa jalousie se réveilla : il la regarda sombrement , & répondit avec hauteur aux civilités de l'Amant de Moustache. A peine cette Fée eut-elle entrevu Cormoran , que sa métamorphose cessa , & que sous les habits les plus galants , Tanzaï & la Princesse virent une femme grande , un peu sèche , l'air coquet , minaudier & précieux , qui se précipita dans les bras de Cormoran. Elle avoit réellement du côté gauche une moustache à la Chinoise , qui fut la première chose que baïssa Cormoran , & qui , selon Tanzaï , faisoit sur le visage de la Fée un effet assez ridicule.

Comme il étoit assez de mauvaise humeur , il examina Cormoran pour le critiquer. Après le portrait charmant qu'en avoit fait Moustache , il s'attendoit à voir une personne miraculeuse , & ne fut pas fâché , quand il vit dans ce Prince si vanté , une petite figure haute de quatre pieds , grêle & contraint , & qui ne lui parut avoir pour



tout agrément qu'un air fade & doudereux, qui annonçoit le caractere de son esprit, & la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espece de la Fée. Dans un autre temps, Tanzaï s'en feroit plus diverti ; mais la colere où il étoit contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette Princeffe s'étoit approchée de lui en tremblant ; & pendant que les deux Amants réunis se disoient tout ce qu'un amour long-temps malheureux, & enfin satisfait, peut inspirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, & dans un morne silence, se refusa à ses embrassements. Que vous êtes cruel ! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendresse ! je n'ai point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver Jonquille, & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle ; vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage, & je ne vois pas pourquoi. . . En vérité, Prince, dit Moustache, qui à leur querelle s'étoit approchée d'eux, vous êtes bien injuste, de toutes façons ; & si vous saviez combien vous aurez à rougir de votre jalousie, vous ne



la témoigneriez pas si hautement. Ecoutez-moi , continua-t-elle en le tirant à part : vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre, je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je vous prouverai l'innocence de la Princesse; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette Isle, vous inquiète : il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran, qui n'a pas quitté un instant Néadarné, que, plus délicate que vous, ce Génie, malgré sa beauté & sa puissance, en a été rebuté. Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence confonde votre incrédulité ? vous saviez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qu'elle est aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embrassements cette sombre jalousie, que la Princesse ne vous pardonneroit peut-être pas si elle duroit plus long-temps ; & souvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos soupçons, que de tous les hommes du monde, vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte & le



réproche seroient le moins permis. Allez expier à ses pieds le crime de l'avoir si injustement outragée ; & sans perdre du temps à l'interroger , disposez-la doucement à vous donner des preuves complètes & de sa vertu & de sa tendresse pour vous.

Tanzaï, ne sachant que répondre à la Fée, revint à Néadarné d'un air aussi soumis qu'il l'avoit eu fier ; & Moustache étant sortie avec Cormoran, avec qui elle avoit aussi à s'éclaircir de bien des choses : Si j'en crois Moustache, & l'estime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahi : mais pardonnez à ma délicatesse, si j'ai pu douter de votre vertu. Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous eusse point aimée ; & je me suis trouvé dans des circonstances si cruelles pour mon amour, si dangereuses pour vous, qu'il ne m'a pas été possible d'être sans inquiétude. Ce fatal oracle qui ordonnoit que vous allassiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raisons pour trembler ! & qu'il me seroit doux que votre tendresse pour moi vous eût fait surmonter tant d'obstacles ! Ah ! Seigneur, répondit Néadarné en pleurant, je n'ai pas cessé un



moment de vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré ses soins, n'a pu toucher un cœur que vous possédez tout entier. Ce Génie sans doute étoit pressant, reprit Tanzaï; il semboit que vous lui fussiez destinée, il vous aura trouvée belle, il étoit maître ! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précédé mon départ, & croyez-vous qu'en cet état je dusse lui inspirer des desirs ? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparaître cette laideur, que seul il avoit causée; & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette ville, qui étoient dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confondue avec elles, répondit la Princesse; & sans savoir à qui je dois le retour de ma beauté, (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ses yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu besoin d'implorer son secours : mais en quel état revenez-vous ? portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t-il été pour



cet article aussi inutile que pour l'autre ? Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi qui me suis apperçue de ma première métamorphose, ce n'est pas encore à moi à décider s'il ne nous reste plus rien à désirer à l'un & à l'autre. Vous savez du moins, continua Tanzaï, si Jonquille a été sensible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous sa sainte volonté, pour m'exprimer selon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par louer avec exagération le peu d'agrément que je puis posséder; il m'a forcée de lui apprendre quel étoit le sujet de mon voyage; il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ses desirs. Eh bien ? interrompit Tanzaï en rougissant. Eh quoi ! Seigneur, dit-elle, vous savez que je vous aime, & vous m'interrogez ! Mais enfin, qu'avez-vous répondu, reprit-il. Le Prince ? Tout ce que ma passion pour vous a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette première tentative, continua Tanzaï, a-t-il été découragé ? N'a-t-il pas cherché à



vaincre vos rigueurs ? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir , & je sens qu'à sa place je ne serois pas resté insensible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vauz, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçu comme il s'en étoit flatté, il a cru que ses soins pourroient me faire accepter son hommage; il m'a tenu les discours les plus tendres: & plus touché, à ce qu'il disoit, de gagner mon cœur, que des plaisirs dont les beautés plus faciles le laissent jouir sans qu'il lui en coûte de soins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait sur lui la plus forte impression. Les fêtes les plus superbes m'ont déclaré son amour. Plus souverain dans son Isle que lui-même, j'ai vu ses sujets, à son exemple, s'humilier devant moi; l'Amant de Mousta-che qui languissoit dans la plus cruelle captivité, a vu tomber ses chaînes, & finir ses tourments; je l'ai enfin délivré. . . . Mais ce Génie, pour prix de tant de soins, n'a-t-il rien exigé de vous ? interrompit Tanzaï. Soumise à son pouvoir suprême dans le temps qu'il le déposoit entre vos mains, n'a-t-il pas cher-



ché à l'exercer sur vous ? Comment enfin votre guérison vous a-t-elle été procurée ? Le Génie, reprit-elle, s'est lassé de mes refus, autant que je me lasse de vos questions : plus amoureux que vous, & moins injuste, il a respecté mes pleurs. Je ne sais sur qui sont tombés ses transports, je ne sais moi-même en quel état je suis sortie enfin de son Isle. Je me retrouve avec vous, vous me faites subir le plus injurieux examen ; sans mémoire, & sans reconnaissance, vous ne vous souvenez pas que vous seul m'avez envoyée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obéir. Eh bien, consommez vos injustices, rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre ; & puisqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr... Ah, Princesse, dit Tanzaï en se jettant à ses genoux, je reponnois tous mes torts : épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui de tous serait pour moi le plus affreux. Oui, je crois que, toujours tendre & fidelle, vous n'avez pas cédé aux transports de Jonquille : mais que vouloit donc dire l'oracle ? & si vous êtes telle que mes transports vous souhaitent, par quel moyen suis-je échappé à l'affront



qui sembloit m'être destiné ? Je vous ai déjà dit , Prince , reprit Néadarné , que je ne sais si Concombre n'est plus à craindre pour nous : j'ai cependant lieu de soupçonner que sa colere ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille , ennuyé de ma résistance , après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut suggérer de séductions , me laissa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un appartement dont je fermai toutes les portes sur moi : couchée sur un canapé , je déplorais ma situation ; je me mis à rêver profondément à mes malheurs ; je m'endormis ; & après le songe le plus funeste pour ma pudeur & mon amour , songe qui , toute éveillée que je suis , me remplit de terreur & de honte , je crus m'apercevoir d'un changement considérable... Ah, Singe barbare ! s'écria Tanzaï , il ne me manque plus rien , & ce songe fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient justes. Je ne conçois pas bien , reprit la Princesse d'un air de courroux ; d'où peuvent naître ces transports , & quelle peut être l'offense que j'ai commise envers vous. Jusques ici , telle a été la conformité de nos aventures , que j'ai cru que vous  
ne



ne deviez pas vous étonner qu'un songe finît les miennes. Punis tous deux de la même manière , pourquoi ne nous auroit-on pas donné le même remède ? Ah ! s'écria Tanzaï , plutôt aux Dieux cruels qui me poursuivent , que je n'eusse point à leur reprocher ce remède affreux qui vous coûte si peu de remords ! Eh bien , Seigneur , répondit Nédarné , livrez-vous à votre colère : vous ne cherchez qu'à me trouver coupable , je consens à l'être. Faites une réalité de mon songe , oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre si digne de vos desirs : oubliez que j'aurois pu sans crime me livrer à Jonquille ; mais laissez-moi aussi vous fuir pour toujours ; & puisque vous ne me jugez pas digne de votre estime , ne me parlez jamais de votre amour. La Princesse prononça ces paroles d'un ton si absolu , marqua tant de courroux , que Tanzaï , dominé par sa tendresse , cessa ses reproches ; & se souvenant de l'épreuve que Moustache lui avoit conseillée , voulut calmer Nédarné ; & l'embrassant avec transport , la réduisit au point de ne lui rien refuser malgré sa colère. Ah , barbare ! lui dit-elle tendrement , laissez-moi , vous



ne m'aimez plus, Tanzaï, occupé à satisfaire son amour & sa curiosité, ne lui répondit qu'en redoublant ses caresses ; & Néadarné, vaincue par sa passion, ne s'opposa plus à une épreuve qui assuroit pour toujours sa gloire & sa tranquillité.



## CHAPITRE XL.

*Comme quoi les plus fins y sont pris.  
Arrivée de Barbacela. Retour à Ché-  
chian. Différends sur l'Ecumoire ter-  
minés à l'amiable. Fin de l'Histoire.*

**C'**EST pourtant une belle chose que les enchantements ! car il est de notoriété publique que la Princesse n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve ; & il est aussi vrai que Tanzaï, qui ne savoit rien du secret de Moustache, fut obligé d'avouer que sa défiance avoit été injuste. Aussi Néadarné, qui n'avoit pas un médiocre intérêt à lui calmer l'esprit, avoit-elle, avant de sortir de l'Isle, prononcé trois fois sur sa personne les paroles mysté-



rieuses : pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'Isle , à la Ville Bleue , elle les avoit redites ; & l'on peut penser que dans la situation où elle se trouvoit , elle ne crut pas hors de propos de s'en servir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répété tant de fois , sans imaginer qu'il tirât à une certaine conséquence , l'avoit déguisée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore besoin du secours du Génie. Tanzaï , impatienté de tant d'obstacles , fit d'inutiles efforts pour les surmonter : ni sa tendresse , ni son courage ne lui servirent. Transporté d'amour & de plaisir , ah , Princesse ! s'écria-t-il , quel est mon malheur ! mais quelle est votre vertu !

Eh quoi ! Prince , lui dit-elle tendrement , toujours des plaintes ! Auriez-vous mieux aimé que je vous eusse mis hors d'état d'en faire de cette espèce ? Ah ! pourquoi , dit Tanzaï , qui ne sentoit alors que sa passion , pourquoi avez-vous tout refusé à Jonquille ? Quelles seront nos ressources ? Hélas ! après ce songe que vous venez de me reprocher , je n'eus pas besoin du moins de recourir à un second voyage ; y ferez-vous condamné ? Mais dites-moi , je vous



en conjure , quel est donc ce songe qui , chez Jonquille , s'est offert à vos esprits ? Permettez-moi plutôt , répondit Néadarné , d'en oublier toutes les circonstances. Quoique convaincu à présent que ma fidélité a été réelle , vous avez trop de délicatesse pour entendre sans émotion le détail d'une chose aussi désagréable ; & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette Île fatale , & daignez ne m'en rappeler jamais le souvenir. Au reste , ne soyez pas inquiet sur ma guérison : Moustache aujourd'hui entrée dans tous ses droits , s'opposera à Concombre , & Barbacela sans doute nous aidera de sa puissance. Ainsi , ajouta-t-elle , allons retrouver la Fée , & ne vous obstinez pas davantage à mon désenchantement , vos efforts seroient inutiles. Tanzaï qui étoit le Prince du monde le plus opinâtre , ne fut pas d'abord de cet avis ; mais obligé bientôt de reconnoître que Néadarné lui avoit dit vrai , il sortit avec elle pour rejoindre Moustache & Cormoran. Il seroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occasion il disoit de tendre à la Princesse. Qu'on se figure un homme éperdument amou-



reux , & jaloux au dernier point , qui a tout à craindre , & qui est convaincu de toutes façons qu'il est échappé au péril qui le menaçoit.

Ils ne furent pas long-temps sans rencontrer Moustache , qui , penchée nonchalamment sur son spirituel Cormoran , sortoit du jardin. La Fée s'aperçut aisément , à l'air satisfait de Tanzaï , que Néadarné étoit dans son ame hors de tout soupçon ; & pendant que les deux Princes se renouvelloient leurs politesses : Eh bien , dit Moustache à Néadarné en la tirant à part , comment s'est passé l'éclaircissement ? A cet égard , reprit la Princesse , j'en'ai rien à souhaiter , mon époux se croiroit criminel de me soupçonner. Mais Moustache , je ne me consolerai jamais de ce qui s'est passé avec le Génie , & je me reprocherai toujours l'artifice dont je viens de me servir avec Tanzaï. Je conçois , répondit la Fée , que les deux choses dont vous me parlez sont , pour une personne aussi vertueuse & aussi sincère que vous , ce qui peut arriver de plus cruel ; mais l'une & l'autre étoient nécessaires ; ne vous en occupez donc plus. Ah , Moustache ! repliqua-t-elle , eh le moyen que je ne m'en occupe pas ? Jonquille m'a mena-



cée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs; & je suis si frappée de la crainte qu'il n'exécute ses menaces, qu'à l'instant même je dontois si c'étoit lui, ou Tanzaï, qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte? Quand il arriveroit que Jonquille useroit de ce stratagème pour vous voir, reprit la Fée, qu'en coûteroit-il à votre vertu? D'ailleurs, vous ne pourrez jamais que le soupçonner. Ah! n'en est-ce pas assez, s'écria Néadarné? Au nom des Dieux! délivrez-moi de cette crainte. Je ne puis, répondit Mouftache; le Génie qui vient de sortir de la léthargie où vous l'aviez plongé; au désespoir de votre fuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours, & ne se console de vous avoir perdue que par la certitude où il est de vous revoir. Mais, continua-t-elle, n'allez pas découvrir au Prince les craintes que vous inspire Jonquille: soupçonneux comme il l'est, il vous observeroit sans cesse, & vous rendroit malheureuse à force de délicatesse. Il faut cependant que vous haïssiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige; la nuit dernière,



Il vous étoit moins odieux. J'ai succombé, repartit la Princesse, à la rigueur de mon sort ; mais mon cœur, toujours fidele, n'a pas perdu un instant l'image de Tanzaï. Il y auroit bien, reprit Moustache, quelque chose à vous répondre là-dessus ; mais une plus longue conversation seroit peut-être suspecte à votre époux , & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles se rapprocherent des deux Princes, qui, déjà les meilleurs amis du monde, disser-toient ensemble sur l'harmonie de la Vielle. Ils reprenoient tous le chemin du palais où ils étoient logés, lorsqu'un char brillant, & traîné par des papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienfaisante Barbacela. Tanzaï courut au-devant d'elle avec d'autant plus de joie, qu'il crut en la revoyant tous ses malheurs terminés. Cette Fée embrassa avec tendresse Moustache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réunion si long-temps désirée, Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien souffert depuis mon absence, & la Princesse n'a pas été exempte de tourments. Le Destin, irrité



de votre défobéissance , à ma priere enfin s'est calmé : je revois avec plaisir sur vous l'Ecumoire enchantée ; & si Saugrénutio consent à ce qu'on lui demande , à l'abri des persécutions de Concombre , vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire , dit Tanzaï , que vous veniez à bout de le persuader ; il est sur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâtreté invincible : en vain tout l'Etat s'est armé contre lui , rien n'a pu le vaincre. J'ai , répondit Barbacela , un moyen sûr pour le faire obéir. Mais montez dans ce char , nous allons tout-à-l'heure être transporté à Chéchian , & c'est-là que vous jouirez d'un plein repos. Tous les amants obéirent à la Fée ; & le char secondant leur impatience , leur fit voir bientôt la Capitale de la Chéchianée.

On ne peut exprimer la joie de Céphæus en revoyant les deux époux. Après bien des caresses & des questions , la Fée manda Saugrénutio. Pendant l'absence du Prince , les choses avoient changé de face. Le Patriarche étoit mort. Le Grand-Prêtre aspirait secrètement à cette dignité : mais comme elle dépendoit entièrement du Roi , il



voyoit peu de jour à l'obtenir , à moins qu'il ne devînt docile sur l'article de l'Ecumoire. Ambitieux comme il étoit , l'Ecumoire l'effrayoit moins , depuis qu'il y voyoit attachée une aussi grande place. Malgré sa rébellion , il n'auroit pas hésité alors à la lécher , si elle n'eût été que d'une grosseur ordinaire ; mais à la honte qu'il trouvoit à se rétracter , se joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui causeroit , & la perte totale de sa bouche. Ces deux motifs étoient les seuls qui l'empêchassent d'obéir.

Le Roi , qui n'avoit pas de plus cher intérêt que le salut de son fils , consentoit à nommer Saugrénutio Patriarche , s'il se rangeoit à son devoir. Un négociateur habile député par Céphaès au Grand-Prêtre , lui avoit fait indirectement des ouvertures sur cette affaire , & Saugrénutio étoit en pour-parler lorsque la Fée arriva. Il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit long-temps couru que cette Fée l'avoit aimé ; & que ce fait fût vrai ou non , il est certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette sorte de considération que l'on conserve pour les personnes avec qui l'on a vécu amicale-



ment. Aussi avoit-on été extrêmement surpris quand on fut que cette Fée l'avoit destiné à lécher l'Ecumoire , & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faisoit , à quelque dépôt secret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplut cependant pas à Saugrénutio , & il se rendit à ses ordres dans l'instant qu'il les eut reçus. Approchez , lui dit Barbacela ; je sais quel est le motif qui vous empêche d'obéir , & d'écouter vos véritables intérêts. Je puis , en votre faveur , lever l'obstacle qui vous gêne. La grosseur de l'Ecumoire vous effraye ; ne la craignez plus ; je vous promets , foi de Fée , qu'elle n'aura rien des désagréments qui vous révoltent contre elle ; & j'ai obtenu du Roi qu'il vous feroit Patriarche , pour vous payer de votre obéissance. Consentez-vous à ce que je vous propose ? Oui , dit Saugrénutio , & dès demain , en présence de la Noblesse & des Sacrificateurs , je lécherai l'Ecumoire , puisqu'enfin il en faut passer par-là. Alors le Prince le complimenta fort civilement , & le Roi le nomma sur le champ Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les Sacrificateurs seuls



accusèrent Saugrénutio de lâcheté, & ne conçurent que du mépris pour un homme qui, à ce qu'ils disoient, vendoit l'honneur de la Religion; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui, pour un moindre prix, ne l'eût vendu bien davantage. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de se voir possesseur de Néadarné, demanda au Grand-Prêtre s'il ne pourroit pas sur le champ lécher l'Ecumoire; il y consentit. Mais la Fée ayant assuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le Prince se vit encore contraint d'attendre; & par le conseil de Barbacela, il passa la nuit éloigné de sa Princesse, à qui Moustache tint compagnie, comme Cormoran la tint au Prince. Néadarné avertit Moustache qu'elle croyoit avoir trop répété le secret; & cette généreuse Fée, on ne fait comment, y mit ordre.

Enfin, ce jour si désiré arriva. La Fée, le Roi, & les quatre Amants se rendirent de bonne heure au Temple, où Saugrénutio, revêtu des ornements de sa nouvelle dignité, lécha l'Ecumoire avec une grâce surnaturelle, en présence de la noblesse & des sacrificateurs. Dans le fond de l'âme, il étoit outré de s'avilir à ce point; & pour s'en



consoler, il ordonna, par son premier décret, qu'aucun Sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçu, sans lécher aussi l'Écumoire. On imagine aisément que ce décret ne passa pas sans opposition, & qu'il fut dans tous les temps une source de discorde dans la Chéchianée.

Après cette auguste cérémonie, chacun retourna au palais. Barbacela, après avoir assuré les deux époux d'une constante protection, & de l'impuissance de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'Isle Babiole. Tanzaï se vit au comble de ses vœux; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne se souvint plus des allarmes que lui avoit causé Jonquille; & la tendre Néadarné perdit dans les bras de son époux le souvenir de Concombre, & peut-être encore celui du Génie. Moustache & Cormoran, après être restés quelque temps à Chéchian pour partager les plaisirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir souvent. Céphaès, las de sa couronne, la céda à son fils, qui, toujours amoureux, se fit le plus d'héritiers qu'il put. Néadarné, si elle revit Jonquille,



n'en dit rien; & tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample chronique, finira une des plus extraordinaires Histoires que peut-être on se soit jamais avisé d'écrire.

*F I N.*

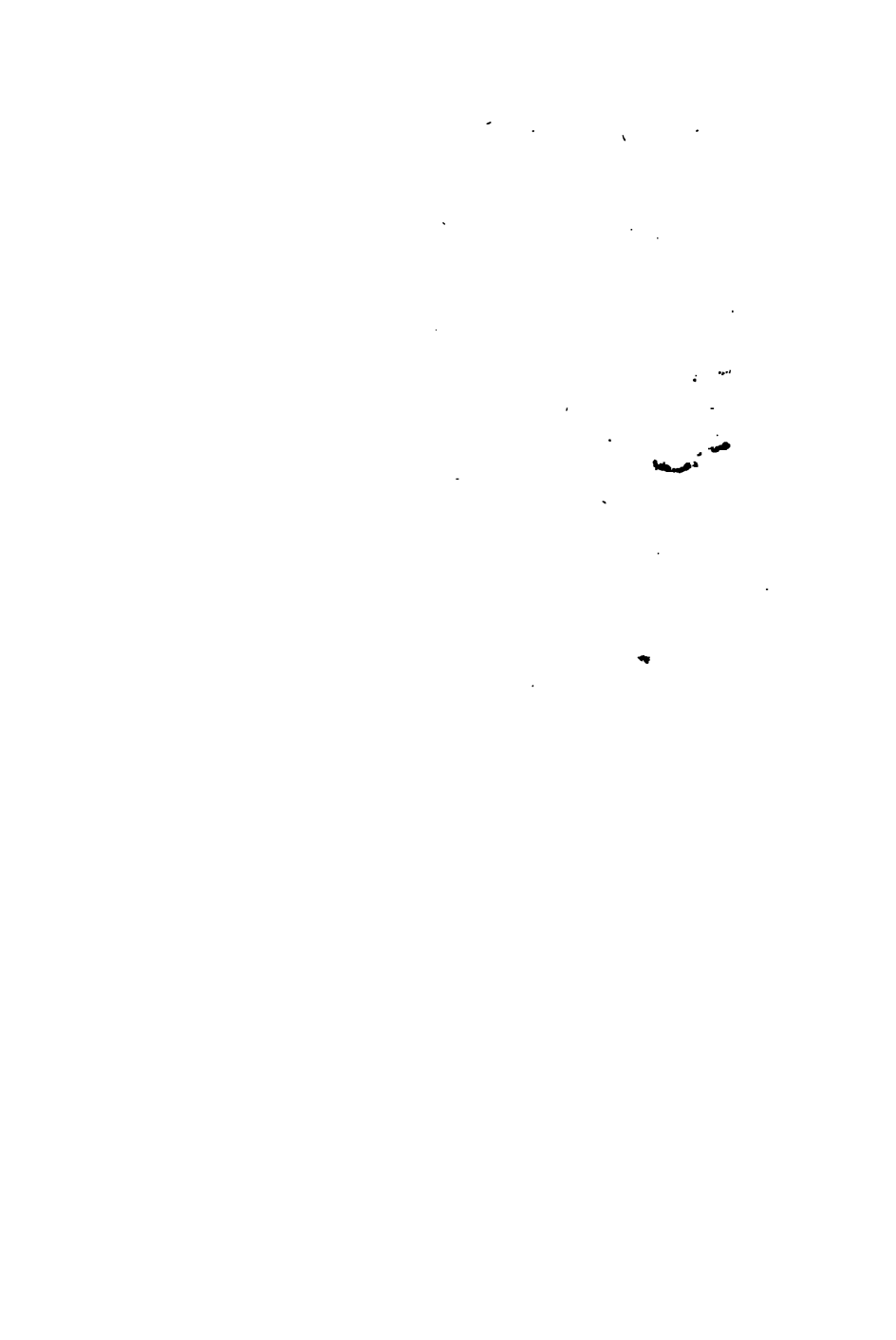














24

25

26

27

28

29



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01413 0622

A

731,882



